

CHANGEMENTS DE BORD
Un roman de Marthe Lune

Chapitre 1

Miami, 3 mars 1996, 13h20.

- Allô?
- Allô, c'est moi. Ton copain banquier.
- Oui. Alors?
- Alors, rejoins-moi. J'attends dans l'entrée du bar.

Clac.

Le blanchisseur d'argent Alberto sort dans le parking après avoir raccroché le téléphone de la Toyota. Celle-ci ne lui servira plus aujourd'hui. Il regagne la surface et rejoint le "copain banquier", un nommé Correal qui vient de sortir du Yellow Club avec un groupe d'acolytes. Correal, sorte de play-boy à lunettes, lui passe les clés de sa Jaguar et prend celles de la Toyota.

- Vous avez trois jours de retard, fait observer Alberto.
- Des problèmes d'encaissement. D'ailleurs, qu'est-ce que ça peut te faire? T'es revenu de New York seulement hier, à ce qu'on m'a dit.
- J'ai trouvé une connexion super. Un type dans les couronnes mortuaires. Il a une entreprise de fret, il dissimule l'argent dans les couronnes. Les douaniers y voient que du feu.
- On les connaît, tes combines, Alberto. La dernière fois, avec ton copain poissonnier, l'argent puait tellement le hareng pourri qu'il a fallu en jeter la moitié. Si tu te lances dans la charogne humaine, maintenant, compte pas sur moi pour t'approvisionner en billets.
- Non, c'est des fleurs, je te dis! ça sent bon; la combine idéale! J'y retourne dans quinze jours. Je vais pouvoir doubler mes capacités, tu vas voir.

- S'il s'agit de tester, je te préviens qu'on ira au compte-gouttes. Pas plus de deux mille dollars la première fois.

- Ça baigne, réplique Alberto, sans avouer qu'il a déjà promis au croque-mort une affaire de cinquante mille rétribuée à dix pour cent.

Il serre la main de Correal et fait un signe de tête à Kip Hernandez, un colosse patibulaire qui, à ce qu'on dit, est l'un des gardes du corps du grand patron.

De retour dans le parking, Alberto se dirige vers la Jaguar blanche. Il l'ouvre avec la clé que lui a remise Correal, puis démarre.

Tout en redescendant Oasis Avenue, Alberto pense au travail qui l'attend. Il n'est qu'un "schtroumpf", comme on appelle, dans le milieu, le peuple des petits blanchisseurs - tous ces bonshommes affairés qui courent dans toutes les banques de la ville pour y déposer des montants inférieurs à dix mille dollars. En dessous de cette somme, il n'y a pas de formulaire ministériel à remplir. Personne ne semble se demander si cet argent provient de la vente de stupéfiants, ni si les comptes sur lesquels il sera déposé appartiennent à des sociétés-écrans dans des paradis fiscaux.

Alberto se rappelle l'époque où, à Medellin en Colombie, il s'est acheté son premier vélomoteur avec l'argent du trafic, encore loin d'imaginer qu'un jour il conduirait une aussi superbe bagnole.

Il n'est pas vraiment toxicomane, et c'est pourquoi sans doute il a réussi à monter si haut dans la hiérarchie de la pègre. A vingt-huit ans, il est parti pour les États-Unis, blanchir de l'argent avec une bande de compatriotes qui ne touchent pas à la dope. Ils viennent d'un milieu plus aisé que lui, mais la vie en Colombie devient difficile même pour eux.

En fait, il est l'un des seuls à avoir connu les deux côtés de l'industrie: le trafic et la finance. D'habitude, allez savoir pourquoi, le blanchisseur se considère comme quasiment honnête. Il cherche à s'intégrer dans la société, alors que le trafiquant a tendance à créer des ghettos, des communautés ou des cartels à vocation anticapitaliste.

Ce tableau global a pour arrière-plan le mépris mêlé d'étonnement du tiers-monde devant les aberrations du monde riche, le sentiment de culpabilité de ce monde riche et diverses formes de haine raciale.

« Eh oui, la vie est devenue plus facile, songe Alberto, et pourtant... »

Tout fout toujours le camp. Il doit s'acheter des costumes pour avoir l'air présentable. Il doit attendre ses collègues blanchisseurs, discuter interminablement avec eux dès qu'il y a une différence de montant – ce qui arrive très souvent – entre l'argent qu'il paye sur des comptes et celui qu'on lui a remis ou qu'on prétend lui avoir remis.

Et il faut bien meubler un peu son existence. La vie en Amérique est chère.

Il rêve d'une combine qui lui permettrait de faire les choses en plus grand. Mais en attendant, il accomplit son travail à la petite semaine avec un soin méticuleux : recevoir l'argent, compter, noter, prélever la commission, déposer le reste à la banque... Une banque par jour, pas davantage, tel est son principe. Il ne voudrait pas se faire remarquer.

Les quelque deux cents dollars qu'il gagne ainsi dans chaque banque durent rarement longtemps: il sort souvent le soir, tantôt dans le sillage de complices plus haut placés dont il tente vainement de gagner l'amitié, tantôt avec des copains moins débrouillards que lui, qu'il dépanne à l'occasion. Il dépense aussi de l'argent pour les femmes.

Le résultat, c'est que les factures ont une fâcheuse tendance à s'accumuler chez lui.

Une banque par jour, pas davantage...

Et pourtant, l'épée de Damoclès va lui tomber sur la tête.

Chapitre 2

Quand Alberto se gare à respectable distance de la Priestley Bank, un beau jeune homme frappe à la fenêtre de son véhicule. Sa vue est pourtant loin d'être agréable au Colombien, car il exhibe dans sa main une carte de police, au nom de Victor Watkins, agent spécial de la DEA, l'administration anti-drogue des États-Unis.

Peu à peu, pourtant, tandis que les flics examinent les billets, Alberto se sent envahi d'un calme tel qu'il n'en a pas connu depuis longtemps; et quand il est dans le bureau du superviseur Jack Marty, le supérieur hiérarchique du beau jeune homme, c'est avec beaucoup de détachement qu'il répond à ses questions, entre deux bâillements.

- Vous vous appelez Alberto Martinez? demande Marty.

- Oui.

- Pourquoi transportiez-vous cinquante mille dollars en petites coupures?

- Je devais les déposer sur différents comptes.

- D'où provient cet argent?

- De la vente de cocaïne.

- Qui vous l'a remis?

Alberto bâille.

- Vous auriez pas un bonbon pour la gorge? Je crois que je vais attraper une angine.

Au lieu de répondre, Marty toussote, se gratte le cou, sort un paquet de cigarettes, s'en allume une et souffle la fumée en direction de son vis-à-vis.

- Merci de penser à moi, dit Alberto en soufflant à son tour pour dissiper la fumée, mais je suis asthmatique, je fume seulement après les repas.

- Qui vous a remis cet argent?

Alberto rebâille.

- Vous êtes drogué, ou quoi? gueule Marty. Plutôt qu'un bonbon pour la gorge, vous préféreriez peut-être une petite dose de coke?

- Oh là là, non, par exemple! Jamais en semaine.

- Vous préférez l'héro, dirait-on, à vous voir.
- Non merci, ça me donne de la fièvre. Vous seriez bien bon de me mettre en taule et de me laisser en paix. J'ai besoin de sommeil.
- On va vous secouer, oui ! C'est peu courant, dans votre situation, vous savez, d'.
- Je dors mal, depuis quelques années.
- Eh bien ce n'est pas encore le moment de décompresser. Qui vous a remis ça?
- Quoi, ça?
- Cet argent.
- Un ami.
- Vous avez vraiment envie d'aller en taule? On y dort bien, à ce qu'il paraît. Vous allez être content. Je peux vous promettre quinze ans de nuits bienheureuses au pénitencier de Redgore. Seulement, il y a les journées, aussi... Vous avez passé quelques années bien dorées ici, aux frais des débauchés qui achètent de la coke à vos collègues. Maintenant, il va falloir payer. Tout se paie, en ce bas monde, figurez-vous.
- Quinze ans! pour payer quoi? Une vie de stress et d'anxiété? Tu parles d'années dorées !
- Allez, dites-moi le nom de ce soi-disant ami.

Alberto garde le silence.

- Il vous paye combien?
- Une misère. Trois pour cent.
- Sur quels comptes deviez-vous verser l'argent?
- La liste est dans mon portefeuille. Vous me l'avez pris. Je ne l'ai plus.
- Depuis quand êtes-vous aux États-Unis? Allons, Alberto, soyez raisonnable. Si vous nous parlez franchement, on fera de notre mieux pour se montrer compréhensifs.
- Je suis aux États-Unis depuis deux ans. En Colombie, c'est la guerre civile.
- La coke, si je vous ai bien compris tout à l'heure, vous y touchez, vous aussi?
- Pas trop. En fait, je trouve ça encore plus débile que l'alcool. Et puis, malheureusement, j'ai une santé fragile. Je peux prendre de rien régulièrement. Je travaille, moi, faut pas croire.

- Qu'est-ce que vous appelez travailler, au juste? demande Marty.
- Les rendez-vous, la responsabilité, l'organisation... C'est pour ça que je ne dormais plus. Maintenant, je sens que ça va aller beaucoup mieux.

Le policier est surpris. Il a plutôt l'habitude de face-à-face avec des accusés suants, hagards et accablés. Il scrute le visage d'indien assez noble, aux traits marqués, de son prévenu, puis reprend son interrogatoire.

- Qui est derrière celui qui vous a donné l'argent? Le savez-vous?
- On l'appelle "le Psy".
- Son nom?
- Même si je le savais, je vous le dirais pas. J'ai pas envie de me faire descendre. De toute façon, vous arriverez pas à le coincer. Il se mouille jamais. Ni moi, ni la plupart de mes collègues on n'a jamais eu l'honneur de le rencontrer.

Marty soupire. C'est bien là son problème. Le plus grand magnat du blanchiment colombien, Ignazio Galvis, dit "le Psy", semble impossible à prendre en flagrant délit. Il blanchit des millions de dollars chaque mois, mais utilise tant d'intermédiaires, et avec tant de prudence, qu'il échappe à tous les traquenards.

- Allons, Martinez, n'ayez pas trop d'états d'âme, intervient le beau Victor Watkins, qui assiste à l'entretien. Vos complices n'ont pas été des amis pour vous. Vous dites vous-même qu'ils sont prêts à vous descendre. Vous savez bien que c'est chacun pour soi : ils ne sont jamais au rendez-vous, même quand des millions sont en jeu, ils s'entre-tabassent et s'entre-tuent. Ce qui les lie, c'est de trahir la république. Ça n'a rien d'un combat commun contre l'adversité.

- Faux. Et votre république, c'est du flan, répond Alberto.

- Vous préférez la loi de la jungle et de la chaîne alimentaire?

- La jungle, tu l'as tuée ! c'est pas très charitable ! » s'exclame Alberto. Puis il bâille de nouveau. « Moi je suis des montagnes. »

- Vous voyez cette photo? demande Marty doucement. (La photo représente Alberto avec Correal.) Nous savons déjà très bien le nom de votre drôle d'ami. Si c'était lui qui était ici, au lieu de vous, il vous aurait dénoncé depuis le début. Nous avons de quoi le

foutre en taule pour au moins quarante ans. Mais ce n'est pas lui, qui nous intéresse. C'est le Psy, autrement dit Ignazio Galvis, celui qui fait buter les gens, celui qui est un vrai sultan en Colombie, qui possède au moins vingt entreprises, dans l'automobile, l'agriculture, les textiles, partout, qui se déplace d'une résidence de luxe à l'autre avec son épouse - et qui détient des centaines de millions de dollars sur des comptes en Suisse. Vous pouvez nous aider à le coffrer. Nous avons besoin de gens de sang-froid. Au lieu de vous démener pour des transactions à cinquante dollars, vous appâterez Galvis par des marchés un peu plus juteux.

Puis il sort son dernier argument, sous la forme d'une photo supplémentaire :

- Et celle-là, qu'est-ce que vous en dites?

On y voit une agente spéciale belle à en couper le souffle, au regard étrangement indifférent. Elle a un petit grain de beauté sur la tempe droite. Elle répond au nom d'Anatina Sulger.

Alberto regarde la photo avec le plus grand intérêt.

Chapitre 3

Deux semaines plus tard, Anatina Sulger pénètre dans l'immeuble de la *Drug Enforcement Administration* (DEA). Le portier, en la voyant, pâlit légèrement et la salue avec empressement. Quand elle lui a répondu «Hello Joe» d'une belle voix grave, à peine un peu traînante, il porte la main à son cœur et se rappelle qu'il faut qu'il fasse contrôler sa tension un de ces jours. Anatina entre dans l'ascenseur, où se trouvent trois hommes et deux femmes, et les premiers cessent soudain d'accorder la moindre importance aux propos des secondes pour y aller chacun de sa formule de politesse à

l'égard d'Anatina, qui leur répond avec la même aimable nonchalance qu'au portier. Elle quitte l'ascenseur au deuxième étage, laissant aux occupantes la tâche peu gratifiante de rompre un silence religieux. Trois hommes encore se retournent sur le passage de la superbe Suissesse. Le dernier trébuche et se heurte la tête contre le mur. Anatina continue son chemin sans s'en apercevoir. Elle atteint enfin la porte du bureau de Jack Marty.

Quand elle entre, tous les yeux se fixent sur elle. Cependant, Alberto Martinez et les autres hommes qui se trouvent dans le bureau sont de vrais durs et résistent au choc visuel et sensoriel de cette apparition.

On lui présente Alberto, sur qui elle pose son regard aimablement distant, et Jack lui explique la mission qui leur est proposée.

- Le plan serait le suivant : Alberto va réintégrer le circuit qu'il vient de quitter temporairement. Il va reprendre ses opérations de blanchiment à la petite semaine. Progressivement, il va augmenter ses capacités. Il n'aura qu'à nous apporter l'argent, nous nous chargerons de le transférer sur les comptes que les trafiquants lui auront indiqués. On fera comme s'il était toujours un véritable blanchisseur. Vous l'accompagnerez à ses rendez-vous et vous ferez passer pour la nouvelle collaboratrice qui lui fournit maintenant ses connexions. Au bout d'un peu de temps, on vous proposera sans doute de rencontrer Galvis en personne. Il aime les belles femmes.

Le superviseur se tourne ensuite vers Alberto (avec qui ses relations se sont considérablement détendues depuis leur premier entretien):

- Anatina ne devrait pas avoir de mal à infiltrer le réseau. Elle provient d'une grande famille internationale de Suisse et elle est à l'aise avec les aristocraties de tous bords.
- Pourquoi faites-vous ce métier? demande Alberto à Anatina.

Il est étonné qu'une belle femme riche ne préfère pas épouser un bon parti et profiter de la vie sans travailler.

Elle hausse les épaules dans un geste qui lui est habituel.

- A vrai dire, je trouvais la vie un peu ennuyeuse dans la bonne société montreuusienne.
- Montreuusienne?

- Oui, je viens de Montreux, en Suisse.

Ce disant, elle le gratifie d'un regard non exempt de curiosité.

Alberto n'est pas beau, loin de là. Les traits burinés, il paraît plus que ses trente ans; mais il dégage une certaine virilité. Sous la manche retroussée de sa chemise blanche, Anatina a pu discerner l'extrémité d'un tatouage.

- Alors, chef, ça vous dit de collaborer? lui demande-t-elle avec un sourire en coin.

Le Colombien n'hésite plus:

- Topez-la. Je signe.

Le lendemain, pour fêter leur association, Anatina invite Alberto à dîner dans un restaurant chic, près de la marina de Miami.

Ils y boivent du champagne et mangent des plats fins. Alberto contemple sa compagne et répond avec plus ou moins de fantaisie à diverses questions sur son passé de délinquant. Il a déjà reperdu beaucoup de son grand calme et de sa franchise.

La réputation du restaurant n'est pas surfaite. C'est la première fois qu'Alberto y dîne; tout au plus le connaît-il pour y avoir vu, à l'occasion, entrer quelques stars et quelques belles femmes. Pourtant, le raffinement même de l'établissement provient en partie du fait qu'il n'est pas un vase clos du jet set; il affiche des menus à différents prix, et on y voit parfois des musiciens ambulants.

Ce soir, c'est un colporteur qui vient faire le tour des tables. Pour commencer, il distribue aux clients une fiche qui explique qu'il est sourd-muet, qu'il vend des stylos pour le modeste prix de trois dollars pièce et qu'il compte sur leur générosité. Puis il repasse de table en table pour ramasser la monnaie.

Il en a déjà récolté pas mal quand il arrive à la table d'Alberto et d'Anatina, située dans une sorte de recoin. Mais au lieu de leur tendre un stylo avec un regard interrogateur, comme aux autres clients, il s'assied et prononce ces paroles, fort incongrues pour un muet:

- Ouf, assez travaillé. Alberto, tu me paies un milk-shake?

En le voyant paraître dans le restaurant, Alberto a espéré que cette ancienne connaissance ne se manifesterait pas. Il s'agit d'un héroïnomane de longue date,

également originaire de Colombie, qui s'adonne à son vice avec tout juste assez de parcimonie pour réussir à survivre au moyen de diverses magouilles.

Le faux sourd-muet dévisage Anatina d'un œil à peine approbateur. De son côté, Alberto jette un regard gêné à la jeune femme. Celle-ci, comprenant son hésitation, l'encourage d'un sourire.

Alberto commande le milk-shake. Son compatriote s'adresse à lui en espagnol, à mi-voix, pour lui demander si on peut parler devant Anatina

- T'en fais pas, elle est O.K., répond Alberto en anglais.

Le faux sourd-muet poursuit alors lui aussi en anglais, toujours à mi-voix.

- Qu'est-ce que tu deviens? Tu revois encore les copains? Moi j'ai perdu le contact. Tu vois où j'en suis; quelle misère, en être réduit à faire la manche! J'aurais besoin de cent dollars pour une affaire ce soir. Marchandise de très bonne qualité. De la grise. Je te rembourserais demain. Juré.

Alberto a déjà participé à certaines de ces transactions de son interlocuteur. Il a parfois été remboursé, parfois non. Il est même arrivé qu'un bénéfice se dégage, ce qui paraissait chaque fois devoir justifier d'interminables nouveaux investissements.

Anatina sourit de nouveau avec bienveillance, et Alberto ne peut résister à faire des largesses : il puise dans l'avance de frais qui lui a été faite par l'État et glisse cent dollars à son interlocuteur sans discuter.

L'autre se saisit de l'argent avec avidité, puis reste un moment hébété, partagé entre l'envie d'exprimer sa reconnaissance et celle de déguerpir pour sniffer sa dose au plus vite et goûter un repos mal mérité.

- Merci, Alberto, t'es un pote, finit-il par articuler. Je te les rends demain. Je peux te joindre où?

Alberto lui fixe un rendez-vous en vue d'un hypothétique remboursement, et l'autre se lève. Mais Anatina lui lance un regard plein de douceur. Elle tient encore à la main la petite fiche qu'il leur avait laissée lors de sa première tournée dans le restaurant et qui est destinée aux sympathisants des sourds-muets.

- Votre texte est très bien écrit, remarque-t-elle. Je n'y ai vu aucune faute d'orthographe ni de syntaxe. Le style est à la fois concis et expressif.

Son interlocuteur paraît sur le point de se rasseoir; cependant, comme il le fait observer, ses affaires pressent trop. Il serre la main à Anatina, puis à Alberto, et repart.

- Vous croyez qu'il peut nous être utile à quelque chose? demande Alberto à Anatina.

Il a rien à voir avec la clique de Galvis, vous savez.

- Aucune importance, dit-elle. L'argent de l'Etat est là pour être dépensé. Votre ami me plaît... Vous me plaisez aussi.

A vrai dire, elle se sent irrésistiblement attirée par les bas-fonds.

Alberto la regarde. Elle est belle, fatalement belle. De ces gens beaux qui ressentent vite l'admiration d'autrui comme une glu, comme une souillure. Sa coquetterie est toute prête à se muer en indifférence, puis en laisser-aller. Mais de cela, il ne sait encore rien.

- C'est impossible, dit-il. Vous êtes d'un autre monde. Vous êtes blanche comme neige, trop pure pour fréquenter des crapules comme nous!

Anatina pose alors sa main sur son poignet d'homme.

- Mais vous vous ferez un plaisir d'y remédier, n'est-ce pas? murmure-t-elle.

Chapitre 4

Genève, 4 juillet 1996, 14h45.

Tout en téléphonant d'une oreille distraite, Victor Watkins contemple la photo d'Anatina Sulger. Il en sait plus sur elle que bien des gens: qu'elle est originaire des Alpes grisonnes, en Suisse, qu'elle a fait ses écoles en partie à Genève, et en partie dans le sud de l'Angleterre...

Il sait aussi, maintenant, qu'en pleine mission elle a soudain sombré de façon aussi tragique que surprenante dans l'enfer de la drogue, mais que les résultats déjà obtenus, excellents, ont justifié l'investissement de sommes importantes dans la recherche d'une remplaçante.

Venu tout droit de Floride pour recruter un sosie d'Anatina à Genève, Victor attend les candidates pour ce poste difficile. Les rendez-vous ont été fixés dans une étude d'avocats, dont il occupe présentement l'un des bureaux.

Il appuie sur un bouton. A l'extérieur, la mention "Occupé" est alors remplacée par la mention "Entrez" sur un petit panneau lumineux au-dessus de la porte.

Victor voit alors entrer une première candidate, une fraîche jeune femme aux cheveux courts, à l'air futé et décidé.

- Asseyez-vous, lui dit Victor.

Il a vraiment un physique à faire rêver les femmes: musclé, mais raffiné; un sourire d'enfant plein de charme, les yeux pleins de sensibilité et pétillants d'humour.

- Vous vous appelez Catherine Beyeler, lit-il sur un papier.

- Oui.

- Je peux voir la fiche que vous avez remplie?

Elle la lui tend.

- Je vois que vous jouez de la clarinette.

- Oui.

- A quel niveau?

- Je me produis à l'occasion dans des fêtes de quartier.
- Sympa. Et quelle est actuellement votre profession?
- Je fais des petits boulots, à gauche, à droite, répond-elle.
- Le dernier en date?
- Employée dans une teinturerie. Un genre de petite usine.
- Un travail assez dur? demande-t-il.
- Un peu chiant. La vie du monde ouvrier n'est pas rose, si vous voyez ce que je veux dire.
- Je sais. (Il marque une pause, puis poursuit :) - Vous avez écrit que vous saviez mentir. Mais savez-vous aussi dire la vérité?
- Évidemment. Tout dépend si je me sens en confiance ou non.
- Mais vous savez comme moi que mentir peut être utile.
- On est bien obligé, dans certaines circonstances.
- Par exemple quand on a dans sa cave un vélomoteur volé et que la police vient vous demander ce qu'il fait là?

Le visage de la jeune femme se ferme et elle ne répond pas.

- Vous n'êtes pas en confiance, observe-t-il.
- Vous me jugez sur un dossier de police.
- C'est vrai que j'ai lu vos données du fichier central. Je sais que vous avez été soupçonnée de divers petits délits. Rien de grave en soi; au contraire, ça peut même vous servir, dans un métier comme le mien, de comprendre un peu les motivations du milieu. Mais il faut aussi comprendre celles de la police.
- Oh, vous voulez pas la mettre un peu en sourdine, avec vos histoires de confiance ? On n'est pas chez les scouts.
- Pourquoi êtes-vous venue, en fait? Qu'est-ce qui vous a tentée? Le billet pour la Floride?

Cette fois, la jeune femme devient agressive.

- Qu'est-ce que ça peut vous faire? Vous croyez peut-être que vous m'épatez, avec votre tête de héros de série américaine? Eh bien, figurez-vous que j'aime pas les

hommes. Oui, ma copine est partie vivre aux États-Unis. Oui, ça me plairait de pouvoir y aller aussi et de ramasser un peu de thune en prime. Mais vous êtes comme tous les employeurs, vous savez pas ce que vous voulez. Mon amie est honnête, elle, contrairement à moi. Elle a déjà répondu à des dizaines d'offres d'emploi ; on lui a demandé les logarithmes de la trigonométrie, l'âge du capitaine, n'importe quoi, pour lui annoncer à chaque fois en fin de compte qu'elle présentait pas le profil de l'emploi. Il a fallu qu'elle s'expatrie, après toutes ces singeries.

Là-dessus, Catherine Beyeler se lève, marche jusqu'au bureau de Victor, saisit le cendrier et le lui vide sur la tête. Après quoi elle sort.

"Une hystérique! se dit Victor. Dommage. Elle ressemblait vraiment à Anatina. Sauf la voix, peut-être."

Tout en retirant les mégots de sa chevelure, le brillant agent regarde sa montre. Il appuie une deuxième fois sur le bouton "Entrez", puis va ouvrir la fenêtre pour respirer un peu d'air frais et se débarrasser de l'odeur de la cendre froide.

Quand il se retourne, une autre candidate, une superbe blonde, est assise en face de son bureau.

Chapitre 5

Cette femme aussi ressemble à Anatina, mis à part ses cheveux très blonds. Par contre, elle ne figure pas dans les fichiers de la police et répond aux questions de Victor Watkins avec plus de bonne volonté que la première. Ou est-ce une illusion ? Elle aussi a écrit qu'elle savait mentir.

Victor la regarde avec beaucoup d'intérêt.

- Vous n'avez pas de maladie de nature à vous empêcher de travailler?
- Non.

- Rien à signaler sur le plan de la santé?

La candidate répond avec beaucoup de naturel:

- Il y a un détail qu'il faut sans doute que vous sachiez. J'ai une jambe artificielle. Un accident à l'âge de quatre ans.

- Pas possible!?! Je n'ai rien remarqué.

Elle se lève et fait quelques pas. Elle marche vite, mais boite fortement.

Victor est désolé.

- Comment se fait-il que personne ne s'en soit aperçu?

- J'ai ma pudeur et j'aime être jugée sans a priori. Je peux tout faire comme les autres; il y a juste cette claudication. Et vous avez vu qu'elle n'est pas très difficile à dissimuler.

Il suffit souvent d'arriver avant l'heure aux rendez-vous.

Victor réfléchit.

- Tout de même, je ne peux pas vous engager. Je suis vraiment navré. Il s'agit d'une mission dangereuse et il y a beaucoup d'argent en jeu. L'homme que nous voulons arrêter est méfiant, et certainement aussi très observateur.

- Vous savez, dit l'unijambiste, j'ai dû me bagarrer cent fois plus que les autres pour arriver à ce que je suis. J'ai une combativité et une ingéniosité qui dépassent la moyenne. Je ne tiens pas à m'en vanter; c'est juste une nécessité, et ça ne me permet rien de plus que de surmonter mon handicap. Mais pourquoi ne pas me mettre à l'épreuve? Au nom du respect de la différence. Prenez-moi pour ce que vous me voyez! Qui dit que votre agente secrète n'a pas une faille à dissimuler, elle aussi?

Victor la regarde toujours. Il est impressionné. Il sent son sens de l'éthique mis au défi.

- Et avec mon supérieur hiérarchique et vos collègues, vous comptez faire comment? Dissimuler la faille?

- Si c'est possible sans mentir effrontément, c'est de cette façon que je procède d'habitude. Et je vous assure que je n'ai jamais donné lieu à personne de le regretter.

- Il s'agit d'une mission dangereuse, comme je vous l'ai dit.

- Temporaire, n'est-ce pas?

- Oui : contrat jusqu'au 15 septembre, éventuellement reconductible.

Elle sort son agenda.

- J'ai mes examens en octobre pour la licence en maths, et le 15 août, je pars aux Jeux Olympiques. Je regrette... mais je ne peux pas m'engager au-delà de cette date.

- Dans ce cas, vraiment, je crains que... dit Victor

Exit l'unijambiste, superbe, d'un pas presque chaloupé.

Victor regarde son dossier et pousse un soupir. La troisième et dernière personne à auditionner a bénéficié d'un coup de piston. Elle est la nièce du procureur général.

Victor appuie encore une fois sur le fameux bouton. Puis il répond au téléphone, qui s'est mis à sonner à cet instant précis.

C'est justement le procureur général, curieux de savoir si le jeune agent a engagé sa protégée.

- Vous appelez trop tôt, lui répond Victor assez sèchement.

- Vous savez, ma nièce est une pauvre petite, elle a été élevée par une mère célibataire...

La jeune femme en question entre déjà, d'un pas qui se veut décidé. Un peu trop décidé, peut-être: elle trébuche, essaie de se retenir au lampadaire, le fait tomber et s'écroule avec lui et avec fracas. A terre, elle reste un instant figée, l'air catastrophé. Le beau Victor est perplexe, mais reste imperturbable; il a toujours le combiné en main et met fin à sa conversation avec le procureur comme s'il n'y avait jamais eu le moindre vacarme de son côté du bout du fil.

- Vous vous êtes fait mal? demande-t-il à la jeune femme.

- Non, non.

Il l'invite à s'asseoir et l'examine un moment en silence.

Pour obtenir ce poste temporaire et dangereux, mais grassement payé, pour remplacer Anatina, donc, il faut ressembler à sa photo et avoir comme elle un grain de beauté sur la tempe droite, près de l'oreille.

La nièce du procureur porte des lunettes qui dissimulent son grain de beauté; elle a de l'eczéma plein les mains, une position voûtée. Ses vêtements sont informes, ses sourires faux ou niais. Elle est gauche, non seulement dans ses gestes, mais dans ses manières.

D'ordinaire, pourtant, elle est peu consciente de ses défauts. Elle n'adresse que de francs sourires à son miroir et passe rarement devant sans se redresser instinctivement et prendre la pose; sa mère, elle aussi, la photographie toujours sous de bons angles; mais quelquefois, à brûle-pourpoint, miroirs, photos et le regard des autres renvoient à la nièce du procureur une image toute différente, qui lui causent des désespoirs d'ailleurs disproportionnés.

Elle n'a plus l'air décidé, mais gêné et gauche.

- Vous vous appelez Simone, lit Victor sur son dossier. On vous a dit que vous ressembliez à la photo?

- Je n'y suis pour rien, vous savez.

- Ne me regardez pas comme ça! fait-il un rien agacé. Je ne suis pas un hypnotiseur.

Il faudrait répondre quelque chose. Mais Simone, les yeux maintenant rivés sur le sol, n'y trouve aucune inspiration.

- Pourriez-vous quand même me regarder en face ? demande Victor. Merci. Pas aussi fixement, si possible. Tenez-vous droite. Enlevez vos lunettes.

Elle les enlève, les tourne un instant dans ses mains, puis les remet.

- Comment faites-vous, vous, pour ne pas être timide? demande-t-elle.

- Je le suis aussi, dit Victor. Le vrai courage consiste à surmonter sa timidité.

Il la regarde avec attention.

Elle aussi, en fait, ressemble à leur agente, par instants. Encore plus que les deux autres.

Chapitre 6

Comment fait-on pour trouver un sosie? Il semble que, si des gens ont vraiment côtoyé quelqu'un, ils ne vont pas facilement se laisser abuser par un ersatz. Et pourtant, Victor sait qu'il y a des trucs qui peuvent fonctionner. La situation est la suivante : d'abord, Anatina Sulger n'a vu Correal, le complice d'Alberto qu'elle a déjà réussi à appâter, que six fois au maximum. Deuxièmement, Correal est myope, comme Simone, et souvent les myopes ne sont pas physionomistes. Il est vrai, pourtant, qu'Anatina lui a plu et que quelque chose d'elle, quelque chose d'essentiel, même, a dû se graver dans sa mémoire. Mais troisièmement, un certain laps de temps s'est écoulé depuis leur dernière rencontre. Une personne peut changer, même en l'espace d'un mois, Anatina l'a d'ailleurs prouvé. Quatrièmement, il y a le syndrome du régionalisme.

- Si je vous montre une photo de passeport représentant une Noire avec un foulard, explique Victor à Simone, je parie que vous ne ferez pas très gaffe aux points qui peuvent la différencier d'une autre Noire avec un foulard. Vous ne retiendrez que l'élément foulard et la couleur noire. La couleur de la peau est le premier critère d'identification pour les polices du monde entier. Et il existe un phénomène analogue, un peu atténué, avec le type européen. On peut même parler d'un type suisse, d'un type anglais, ou encore d'un type suisse mâtiné d'anglais. Vous avez ce type, tout comme la personne de la photo. J'ai vu sur votre fiche que votre mère est originaire de Manchester.

Tout en parlant, il se convainc peu à peu lui-même de la simplicité de la tâche.

- Pour un Colombien comme celui qu'il s'agit de tromper, et même pour un Américain comme moi, cette ressemblance ethnique est à elle seule un facteur de confusion. Vous n'avez jamais pensé à porter des verres de contact?

- Je n'en ai pas les moyens.

- Et pour votre problème de peau, vous ne faites rien?

- La cortisone ne me faisait plus d'effet. J'ai arrêté, et maintenant c'est pire que tout.

- Ennuyeux. Vous avez d'autres problèmes de santé?

Elle secoue la tête.

Il jette encore un coup d'œil à sa fiche.

- "Éducation musicale..." Vous n'avez rien écrit. C'est dommage. La personne à remplacer joue de plusieurs instruments. Harpe, clarinette...

- Désolée. A part le mirliton...

Il se met à rire.

- Au fond, ce n'est peut-être pas si grave. Le reste du questionnaire est bon; Vous avez à peu près la même couleur d'yeux et de cheveux que l'autre; le nez peut aller, le menton aussi, la forme du visage... La voix est un critère important, et la vôtre est assez ressemblante. Pour l'eczéma, on peut invoquer une poussée subite d'allergie. Non, trouver un sosie n'est pas facile, surtout dans la confidentialité. Vous êtes mon dernier espoir. Mais laissez-moi d'abord vous expliquer la situation.

L'agent spécial raconte alors à la jeune femme les tentatives d'Alberto et d'Anatina pour approcher le magnat de la cocaïne Galvis, dit "le Psy", par l'intermédiaire de Correal.

- Alberto a signé un contrat par lequel les autorités ont accepté de transformer sa future peine de prison en une période indéterminée de services à rendre à l'État, précise-t-il. Cela s'appelle un "*plea agreement*", un accord de négociation de peine. Les plans de Jack Marty se sont réalisés. Anatina est même devenue la petite amie attitrée d'Alberto; et il a pu l'envoyer en ambassadrice à quelques rendez-vous.

- Où est le problème, alors?

- J'y arrive! Ce que personne n'avait prévu, c'est qu'elle est devenue toxicomane. Elle suivait Alberto dans toutes ses virées occasionnelles. Il fréquente les concerts pop-rock et s'offre, une ou deux fois par mois, une séance de défonce à choix: tantôt le hasch, tantôt la coke, parfois même l'héro. Anatina, qui a une formation musicale classique, n'aime pas beaucoup la pop; mais pour le reste elle s'est montrée d'une tolérance incroyable, et dans ces milieux elle a rencontré d'autres gens. Elle partage maintenant allègrement avec eux sa solde d'agente secrète, qui passe entièrement dans l'achat d'héroïne.

- Je vois.
- Elle n'arrive plus du tout à exercer ses fonctions. Du reste, elle en a été momentanément relevée. Elle ne venait plus aux rendez-vous qu'avec des retards impossibles, même pour des blanchisseurs d'argent, et avec l'air préoccupé que lui donnait la nécessité de trouver le temps et l'endroit pour se faire une injection en compagnie d'un frère d'esclavage.
- C'est elle qui paie?
- Elle en a encore les moyens, et la piqûre, au départ, c'est un acte social, un peu comme le repas. Une fois, elle a disparu en plein rendez-vous d'affaires. C'est d'autant plus dommage qu'elle était déjà connue et acceptée de presque tout le réseau de blanchiment. Correal lui avait promis de lui faire rencontrer Galvis, le big boss, celui qu'on appelle "le Psy". Celui-là est aux îles Seychelles en ce moment et devrait rentrer prochainement.
- Et ce Correal n'a pas été étonné de ne plus la voir?
- Alberto a réussi à maquiller l'histoire. Il a prétendu que sa compagne elle aussi avait dû partir pour un temps. En Suisse.
- Où est-elle, en réalité? Elle habite avec Alberto?
- Non, elle est partie vivre avec un héroïnomane.
- Vous croyez sérieusement que je pourrais la remplacer? Je ne sais pas mentir. Je l'ai écrit sur mon questionnaire.
- Vous mentiez - et je vous crois même particulièrement douée. Rien de tel qu'une ex-naïve. Je vais encore vérifier vos mensurations...
Il a un mètre à disposition.
- Décidément, dit-il quand il a terminé, je pense que vous pouvez remplacer Anatina Sulger. Avec un peu de cosmétique...

Chapitre 7

Simone pense à sa morne existence, faite d'amours impossibles et de rêves en univers clos.

Étant donné sa timidité maladive, elle a peu d'amis en dehors d'une voisine, une vieille dame dont elle promène volontiers le chien. C'est un basset nommé Wolfy.

Au cours de ces promenades, elle a parfois l'impression que Wolfy et elle passent tous les deux à côté de l'existence. Chacun à sa manière, ils se racontent des histoires en marchant – lui, flairant ça et là quelque femelle non stérilisée, elle, songeant à quelque beau et inaccessible garçon –, pour se retrouver ensuite entre leurs quatre murs, mal compris de leur entourage – lui, de la vieille voisine, et Simone, de sa mère, chez qui elle habite encore, et de ses collègues de travail.

Sans être paresseuse, Simone a du mal à s'intéresser aux activités qui lui échoient; elle a lâché l'école et se cantonne dans des emplois temporaires, actuellement secrétaire à mi-temps dans une obscure société d'import-export, où ses qualités, étant insoupçonnées, ne peuvent pas être reconnues.

Parfois, elle pense carrément à se suicider. Encore quelques jours auparavant, elle a cherché le pont Butin. Et ne l'a pas trouvé. La ville est trop grande, ou elle trop petite. Elle a passé une matinée à divaguer par les rues sur sa bicyclette, moitié riant, moitié pleurant, avant de rentrer chez elle pour manger. L'heure du repas passe, le pont Butin reste.

Quel vide incommensurable! Faudra-t-il éternellement continuer cette valse absurde de l'existence sans partenaire?

- Vous savez, avoue-t-elle au beau Victor, je ne suis pas très convaincue par la cause que vous défendez. Je suis plutôt antimilitariste...

- J'ai pourtant lu sur votre fiche que vous aviez fait du judo.

- Oui. C'est depuis que j'ai été victime d'une agression...

- Je vous demande simplement de nous aider à arrêter un puissant trafiquant d'un produit qui détruit des jeunes du monde entier.

- Il faut bien mourir de quelque chose. La drogue est un bon moyen de gaspiller des années de vie, à notre époque où il y en a trop.

Victor serait probablement été irrité par cette remarque s'il ne s'était pas posé déjà lui-même ce genre de questions. Mais il rétorque :

- Dans le meilleur des cas, les drogués deviennent mûrs avec vingt ans de retard, et ils meurent avec vingt ans d'avance. Alors qu'ils étaient souvent remarquablement sains au départ. Vous trouvez ça malin?

- Si chacun en faisait autant, le monde ne serait plus gouverné par de vieux gâteurs.

- Non, il serait gouverné par des drogués débiles.

- Parce que vous croyez que ce n'est pas le cas ? » s'exclame Simone, très en verve, tout à coup. « C'est la vie, qui nous empoisonne. La vie, la malbouffe, la cortisone, les médicaments, l'oxygène pollué.

- Il paraît que l'oxygène nous oxyde même quand il est pur, dit Victor Watkins. Il faut bien mourir de quelque chose. Mais le paysan colombien préférerait peut-être quand même cultiver de quoi manger, au lieu d'obéir aux soldats de la guérilla.

- De quoi manger? Il cultiverait du café, je suppose, pour les capitalistes du FMI. En somme, ce que vous me demandez, c'est de défendre la cause de la société occidentale contre le tiers monde, qui lui donne les moyens de s'autodétruire.

- Et qui s'autodétruit tout autant par la même occasion. Il s'agit d'un suicide collectif, ma petite fille.

- Ou alors, le monde qui s'anesthésie avant le coup de grâce...

- Et si vous arrêtiez un peu de vous faire l'avocate du diable? Vous m'avez l'air salement dépressive. Un changement d'air vous ferait du bien.

- Les États-Unis !!

- Bon; si vous n'êtes pas plus motivée que ça, restons-en là.

Mais elle reste assise là sans rien dire, indécise, et Victor lui-même hésite.

- Si j'avais le temps, je vous laisserais encore réfléchir, dit-il. Mais pour tout vous dire, nous sommes pressés. Dans un mois, nous devons avoir un sosie d'Anatina à Miami.

- Et mon travail ici? et le chien de ma vieille voisine? Il n'y a pratiquement que moi qui le promène.

- Pour votre travail, je me charge de vous trouver une remplaçante. C'est ma spécialité, comme vous voyez. De toute façon, votre contrat doit expirer dans une semaine, c'est bien ça? Et votre vieille voisine n'aura qu'à promener son chien elle-même. Ça lui fera le plus grand bien. Ou bien êtes-vous vraiment irremplaçable?

Il lui sourit.

Il y a dans la femme un sens de la conservation de l'espèce qui la rend capable, dans bien des circonstances, de s'attacher à ses supérieurs masculins avec un loyalisme presque éhonté. Victor est si exactement ce dont Simone a besoin pour trouver goût à la vie qu'elle ne peut lui résister. Il a fait fondre toutes ses réticences en lui parlant, comme il a fait fondre - momentanément - sa timidité.

- J'accepte, dit-elle.

Chapitre 8

Victor prend alors l'existence de Simone en main, lui fixant un programme précis. Ils se voient désormais tous les jours. Elle subit une visite médicale qui s'avère relativement encourageante. Puis commence la formation proprement dite: cours d'imitation de voix, une heure par jour de physiothérapie pour qu'elle apprenne à se tenir droite, cours dans une école de mannequins, également pour le maintien ; quelques heures de danse, quelques séances de plongée sous-lacustre (Anatina fait de la plongée sous-marine, et il faut bien compenser l'absence de toute mer en Suisse), cours de maquillage, coiffeur. Rendez-vous est pris chez un oculiste pour des lentilles

de contact. Un psychologue doit se charger de lui apprendre à ne pas grimacer à tout moment des sourires vides de sens. Pour l'eczéma, Simone entreprend divers régimes et traitements: régime sans lait, application de pétrole, d'urée, bains de soufre, de son. Coïncidence ou non avec l'une de ces tentatives, sa poussée d'eczéma sur les mains disparaît.

Sans être aveugle aux autres défauts physiques de Simone, Victor pense qu'on pourra assez facilement y remédier. Mais elle est et reste profondément timide, et cela constitue une vraie différence avec son modèle. Ni la gentillesse, ni le bon sens, ni l'autorité de son nouveau boss n'y font grand-chose. La ressemblance de Simone avec la belle Anatina ne s'épanouit que par instants fugitifs.

Au bout de trois semaines, quand il la voit arriver une nouvelle fois raide comme un bout de bois à leur rendez-vous quotidien au bar de la Coupole, il est près de céder au découragement.

Elle sort d'une séance de physiothérapie; obsédée par son maintien, elle ne bouge plus qu'avec une extrême lenteur. La moindre action lui demande une intense réflexion. Pour contrebalancer sa posture naturelle trop relâchée, il faut à la fois baisser le menton, tendre le cou, tirer les omoplates vers l'arrière, les épaules vers le bas et orienter les genoux vers l'extérieur.

Simone n'a rien dit au jeune homme de son attirance pour lui. Elle considère qu'il faut laisser l'homme faire le premier pas. Une femme accomplie a cent moyens de l'y amener; mais, au bout d'une semaine de cours de danse et de séances de psychothérapie, Simone est toujours loin d'être une femme accomplie. Pour Victor, elle n'est qu'une admiratrice parmi tant d'autres, à ranger probablement dans la catégorie des inoffensives. Lui non plus ne s'aventure jamais sur le terrain des sentiments ou du flirt avec elle. Il l'aime bien, sans plus; il a réussi à percer sa carapace et à entrevoir sous la jeune femme gauche et mal fagotée une personnalité intéressante et un corps féminin plein de grâces potentielles. Mais à la Coupole, après qu'elle s'est assise en face de lui avec autant de raideur que de lenteur, il ne prend pas de gants avec elle :

- Simone, dit-il, la pression des délais se fait sentir et je doute de plus en plus de voir le personnage d'Anatina devenir une sorte de seconde nature pour vous. Cessez donc d'être si raide! Les postures qu'on vous a indiquées n'excluent pas le mouvement. Je me demande si nous ne devrions pas abandonner la tentative. Il faut que j'en parle à mes supérieurs en Floride.

Elle baisse la tête et retrouve un instant, dans ce moment d'abandon, une expression à la fois innocente et tranquille.

Après cette entrevue, Victor, rempli de doutes, contacte ses supérieurs, qui ont reçu tout le dossier de la jeune remplaçante, avec plusieurs photos à divers stades de sa formation. Mais Jack Marty, à Miami, ne veut pas revenir en arrière. Sur les photos, maintenant qu'elle se maquille et ne porte plus de lunettes, Simone est ressemblante. Ces quelques progrès doivent être complétés par le programme spécial qui a été prévu pour la quatrième semaine: cours de mensonge, jeux de rôle sur les rapports avec douaniers et policiers, cours de culot. En cette époque de pléthore de cours de toutes sortes, Victor n'a eu aucune peine à trouver des professeurs pour ces branches.

Il n'y a plus qu'à espérer que Simone prendra confiance en elle.

Elle doit aussi, bien sûr, s'imprégner de sa «couverture», apprendre par cœur mille détails sur sa nouvelle identité. Du moins y met-elle beaucoup de passion et de bonne volonté. Elle étudie les hobbies d'Anatina avec assiduité. Le beau Victor a maintenant supplanté tous ceux qui l'avaient précédé dans son cœur.

Mais à la Coupole, six jours plus tard, elle ressemble encore un peu plus à une mauvaise caricature d'Anatina. Le culot ne lui va pas naturellement, il la rend quasiment provocante. Elle regarde les gens dans les yeux avec une insistance qui crée le malaise, et un douanier auquel elle jouerait ce jeu lui demanderait d'ouvrir ses bagages séance tenante.

Victor le lui dit. Elle rougit jusqu'aux oreilles et se recroqueville; il semble vraiment impossible d'obtenir qu'elle contrôle son apparence. Cette fois, il reste patient et lui parle de choses et d'autres jusqu'à ce qu'elle se sente de nouveau en confiance. Il a constaté qu'elle était toujours moche au début de leurs entretiens, et jolie au bout d'un

moment. Mais comment peut-on espérer qu'elle se laissera aller quand elle sera avec de dangereux blanchisseurs? Il faudrait pour cela que ceux avec lesquels elle aura à traiter lui soient profondément indifférents. Au fond, ce n'est pas impossible, et Victor, qui la sent très amoureuse de lui, finit par se dire que quelques malfrats, même de haut rang, ne risquent pas de la fasciner et de lui faire perdre ses moyens autant que lui.

Il faudrait préparer encore la phase de prise de contact avec l'ennemi, mais le calendrier ne peut plus être décalé: Galvis-le-Psy doit revenir demain des Seychelles à Miami, et toute attente serait contre-productive. Il faut que Correal lui présente la fausse blanchisseuse dès que possible, et donc qu'elle se rende à Miami.

- Vous verrez, dit Victor à Simone, votre futur collègue Alberto Martinez ne sera pas non plus facile à convaincre. Il s'imagine que nos services regorgent d'agentes superbes et caméléonesques. Il espère aussi qu'on pourra désintoxiquer la vraie Anatina, et nous nous y employons, mais jusqu'ici elle est totalement réfractaire.

Bien entendu, l'agent spécial accompagnera Simone et regagnera Miami avec elle.

Chapitre 9

Dans l'avion, au bout d'un moment, Victor s'assoupit et fait un rêve étrange.

Il se revoit petit garçon; une femme est devant lui, elle brandit un fer à repasser. Est-ce sa mère? L'instant d'après, elle se dirige sur lui et lui administre une bonne fessée avec cet objet brûlant. Sans doute a-t-il dû commettre une bêtise particulièrement grave. Mais chose étrange, l'effet de la brûlure sur ses fesses n'a rien de douloureux; au contraire, elle procure à Victor petit garçon une sensation de chaleur

agréable. Il regarde la femme de plus près; elle a changé, comme toujours quand elle commence à se détendre: c'est Simone.

- Regardez, le brouillard se déchire!

La voix de la jeune femme tire Victor de sa torpeur. Par le hublot, on voit l'océan entre des lambeaux de nuages. Il ne se souvient déjà plus de son rêve, mais regarde Simone d'un œil tout nouveau.

- Vous l'avez dit, le brouillard se déchire, dit-il. C'est curieux, c'est comme si je ne vous avais jamais vue. En fait, vous êtes bien plus jolie qu'Anatina. Comment dire? une beauté intérieure.

Simone le regarde d'un air alarmé.

- Qu'est-ce qui vous arrive? Je vous en prie, restez au milieu de votre siège. Là. Je crois que je vais lire un peu...

Elle tente de se plonger dans son livre, mais elle est bouleversée. Cet homme à ses côtés n'est plus le même. Il lui renvoie maintenant sa propre image: amoureux à son tour, dépendant, ridicule. En plus, il porte un costume cravate - comment a-t-il pu lui plaire? et sa main, qu'il a posée un instant sur son bras, est légèrement moite.

Elle reste un moment murée dans un silence glacial.

Mais Victor sort peu à peu de l'impression de son rêve.

- Qu'est-ce qui se passe, Simone? demande-t-il, revenu à son ton habituel. Mon attitude vous a heurtée?

Elle pose son roman policier et se mord la lèvre inférieure en réfléchissant. Puis elle se décide à répondre:

- Excusez-moi, je ne me sens pas très bien. J'étais tellement enthousiaste, et tout à coup il me semble que la déprime est beaucoup plus lucide. Laissez-moi recommencer à me complaire dans mes idées noires. Je suppose que ça me manquait.

- Vous m'aimiez bien, avant que je tombe sous votre charme.

Elle rougit légèrement et hoche la tête.

- Je suppose qu'on est tous pleins de contradictions, reprend-il. A la merci de nos hormones et de ce genre de choses. De toute façon, j'aurais tort de vous faire des

avances. Mieux vaut ne pas mélanger l'amour et le travail. Restons quand même bons camarades, okay? Les hommes sont des brutes.

- Et les filles sont d'une bêtise incommensurable. On est perdue si on n'a pas une idole masculine sur qui jeter son dévolu.

- C'est hormonal, comme pour nous.

- J'ai peut-être un idéal de l'amour un peu trop élevé...

- Vous souhaitez faire des enfants? Fonder une famille?

- Dans un monde pareil? Non. Mon idéal, ce serait plutôt de mourir avec l'être aimé.

- C'est tout ce que vous avez à partager? Votre tendance suicidaire?

- Peut-être pas... mais le jour du grand cataclysme...

- Si ce jour-là arrive, vous n'aurez besoin de personne en particulier, dit Victor. On sera tous ensemble pour mourir.

- La fusion universelle! cool!

- J'espère qu'un jour, vous changerez d'avis sur l'amour. Mais en attendant, si vous voulez rêver, commencez par regarder autour de vous. L'homme de votre vie, le vrai, est peut-être en vue...

Simone parcourt du regard les sièges environnants, mais les représentants du sexe masculin qu'elle y voit sont des hommes d'affaires plus âgés, très probablement mariés et qui manquent de sex-appeal pour une jeune femme de vingt ans.

Victor la regarde d'un air espiègle. Elle lui sourit. Il est tombé de son piédestal, mais il n'y a pas trop de casse. Il a déjà regagné sa confiance.

* *

A leur arrivée à Miami, le problème de la phase initiale de prise de contact avec l'ennemi se révèle dans toute son acuité.

Simone et son Pygmalion se rendent au Q.G. de la DEA, pour un rendez-vous avec Alberto en présence de Jack Marty, superviseur des opérations. A eux confrontée, Simone se recroqueville immédiatement. Victor lui donne un coup de coude, et elle se force à se redresser et à détendre ses muscles faciaux.

- Heureux de vous rencontrer, lui dit Marty – mais il n'en a pas vraiment l'air.

Alberto, quant à lui, est absolument outré.

- Vous êtes malades? dit-il à ses supérieurs devant elle. Elle pourra jamais remplacer Anatina. On dirait une mauvaise reproduction.

Mais Victor, lui, est dans une phase optimiste.

- Un peu de patience, dit-il à Alberto. Vous savez qu'elle n'est pas Anatina; ça fausse votre appréciation. Et puisque vous voyez si bien les différences qui sont encore à gommer, vous pourrez nous y aider. Ce n'est pas le moment de vous laisser aller à vos préjugés! Je connais Simone; elle est plus belle qu'elle n'en a l'air. Son grand défaut, c'est la timidité. Si vous savez la mettre à l'aise, vous constaterez bientôt qu'elle ressemble beaucoup à Anatina.

- Cette fois, vous m'en demandez trop, se rebelle le Colombien. J'ai pas tant que ça envie de complaire aux autorités. D'ailleurs, je suis pas prof, je connais pas le grand monde et je serais bien incapable de décortiquer ce qui faisait l'élégance d'Anatina. Timide! Et quoi encore?

Simone écoute, profondément mortifiée de l'hostilité de cet homme qui doit être son partenaire. Cependant, elle réussit à vaincre un nouveau spasme recroquevillant et à conserver un peu de l'apparence pour laquelle elle est payée et a suivi tant de cours.

- Vous n'avez pas tous les paramètres en main, Alberto, intervient Jack Marty, influencé par la confiance de Victor. Vous étiez beaucoup trop proche d'Anatina. Je refuse d'abandonner sans avoir confronté mademoiselle à des personnes qui la connaissent moins bien que vous. On peut déjà faire un essai en dehors du milieu des blanchisseurs et des gros trafiquants. Au bistrot du coin ou n'importe où. Si aucune de vos relations ne s'y trompe, nous renoncerons à notre projet. Pour ma part, si j'y regarde à deux fois et avec un peu de bonne volonté, j'estime que la confusion est possible.

- Très bien, fait Alberto; testons la ressemblance. Demain, il y a un concert open-air. C'est le genre d'endroit où Anatina venait parfois avec moi, et on y rencontrait des copains qui n'avaient rien à voir avec la clique des blanchisseurs.

- Je croyais qu'elle n'aimait que la musique classique, dit Marty.

- Je lui ai un peu ouvert l'esprit.
- Un peu beaucoup, même.
- Passez-moi vos commentaires. Alberto se tourne vers Simone: – On ira, d'accord? Vous verrez tous bien que personne s'y trompera.
- Il faudra vous appeler par vos prénoms, observe Victor.
- D'accord, fait Simone d'une petite voix.

Chapitre 10

Le lendemain à l'heure dite, Simone se trouve à l'entrée du concert du groupe You Know.

On est le jeudi 6 août.

C'est un rendez-vous de choix. On sent dans l'ambiance une excitation bienveillante, une sorte de bonne humeur indestructible, malgré la diversité de l'assistance, où les gentils collégiens se mêlent aux zonards en vadrouille et à quelques branchés vieillissants. Mais Simone, seule en territoire inconnu, est bien entendu très intimidée.

Elle craint beaucoup de déplaire à Alberto. Celui-ci arrive en retard et décidé à l'ignorer complètement pour la décourager de sa mission. Il oppose donc obstinément à ses tentatives de rapprochement un désintérêt total.

Bientôt, tous deux, debout sur la pelouse en décomposition, à respectable distance l'un de l'autre, sont assaillis par les accords à la fois rêveurs et désenchantés de You Know, qui bercent la tristesse de Simone. Elle cesse de penser à son personnage, magnifiée qu'elle est par la beauté transcendante et dissolutive de ces sons.

Alberto, par contre, est arrivé au concert assez mal disposé à l'égard de la musique. Cela lui arrive d'ailleurs de plus en plus souvent. Il y a des soirs où il ne perçoit les harmonies qu'à travers un rideau d'angoisse, comme privées d'affectivité, telle une architecture oppressante et trop savante. Il revient pourtant toujours aux concerts, en quête des grandes sensations d'autrefois, et aussi pour y retrouver l'un ou l'autre de ses anciens copains du département "petit trafic", pour qui il éprouve une amitié quasi indélébile.

Il regarde autour de lui pour essayer d'en repérer quelques-uns, mais n'en voit aucun. A un certain moment, tout de même, la voix rocailleuse du chanteur le saisit aux tripes et il sombre dans une bienheureuse amnésie, s'abstrayant du sac de nœuds qu'est son existence, et de la pensée de tous ceux auxquels il n'a, en cet instant précis, aucun compte à rendre.

Le groupe joue un morceau effréné, "Age bête", dont une traduction vous est offerte par la maison:

"Le grand amour réalisé,
C'est un pauvre luxe blasé,
Elle préfère ses joues en feu
Et ses fétichistes jeux..."

Soudain, Alberto sent qu'on lui tape sur l'épaule. Il se retourne. L'imprévu est là, et l'imprévu a la stature imposante de Kip Hernandez.

Il s'agit de l'homme de main et garde du corps du « Psy » et de ses seconds. Alberto l'a parfois rencontré lors de rendez-vous de business. Il est vrai que les contacts ont alors été réduits, car Kip attendait le plus souvent dans la voiture ou à une table de restaurant voisine. Mais Kip a déjà vu la vraie Anatina.

Il détonne un peu, dans le public du concert, avec son costume-cravate. Qu'est-il venu faire là? Après avoir salué Alberto d'un signe de tête, il lui offre un cigare, qu'Alberto, dans son saisissement, accepte. Kip a l'air de s'ennuyer ferme et, mêlant sa voix aux décibels déferlants, il se lance dans une conversation sur le mode hurlé, qui

gagnerait à être sous-titrée. Alberto répond d'après les quelques bribes qu'il perçoit et qui concernent plus ou moins la pluie et le beau temps.

- Ta copine a l'air d'apprécier cette musique, lui dit Kip.

C'est le troisième couplet:

"Son château est bien enfermé,
De ronces et d'épines cerné,
Et son enfance, ce rivage,
N'est qu'un souvenir sans visage"

Alberto pose son regard sur le dos de Simone, qu'on voit onduler souplement au rythme de la musique. Eh oui, oubliant sa maladresse et les regards critiques, Simone danse. Elle redécouvre son corps, s'abandonne à la rythmique lancinante et subtile du morceau dans une sorte de transe. Tout de même, comment Kip peut-il faire une telle confusion? Peut-être ne l'a-t-il vue que de dos? Mais alors, comment l'a-t-il reconnue, à plusieurs mètres d'Alberto et séparée de lui par deux rangées de spectateurs?

D'ailleurs, comme pour contredire cette idée, le garde du corps entraîne le Colombien quelques mètres plus en avant, pour lui donner un meilleur angle de vue sur la pseudo-Anatina. Celle-ci porte une superbe chemise en patchwork qui a appartenu à la vraie, d'où, peut-être, la méprise du garde du corps.

Alberto lui désigne le groupe de musiciens, qui commence un nouveau morceau par une introduction douce.

- Génial, hein? dit-il.

- C'est pas mal, avoue Kip.

- Voilà enfin un groupe qui réussit à faire une musique aux racines rock autre que nostalgique ou bêtement plagiée, maintenant que tout a déjà été dit, exploré, mixé, dynamité, métissé, distordu, subverti et immortalisé, et que la musique rock devient aussi dérisoire que le théâtre anglo-saxon après Shakespeare - une forme de culte désertée par les dieux.

Influencé par ce noble langage, Kip se met à reconsidérer les sons qu'il entend.

- T'as lu Shakespeare, toi? demande-t-il, oscillant entre respect et sarcasme.

- Bien sûr, pas toi?

Alberto est sur la corde raide: ce n'est que tout récemment, pendant le séjour qu'il a fait dans les prisons de l'État, qu'il a eu l'occasion de se familiariser avec cet auteur. Le seul livre qu'il avait dans sa cellule était une édition préfacée et annotée de Hamlet, dans le texte original.

Il hésite à prendre Simone à part pour la tuyauter sur l'attitude à adopter, mais il craint d'éveiller des soupçons chez Kip. En outre, il croit se souvenir qu'Anatina n'a jamais vraiment parlé au bonhomme, ce qui est une chance dans la malchance, car elle n'aura pas à jouer avec lui à une sorte de jeu de "ni oui ni non" pour ne pas se couper et contredire une précédente conversation. Alberto, d'ailleurs, sent son côté joueur se réveiller, et l'idée d'utiliser cette confrontation fait son chemin dans son esprit.

Chapitre 11

Le groupe joue un nouveau tube.

Toujours avec Kip, Alberto observe Simone. Son maquillage coule, mais Kip la contemple néanmoins d'un œil vaguement approuvateur. Il faut dire que la musique la transfigure, ayant vidé sa tête de toute pensée parasite - comme aurait pu le faire une dose d'héroïne ou le discours d'un gourou, mais sans autres effets secondaires qu'un début de starmania qui se cristallise sur le bassiste du groupe. Il s'agit d'un latino, ténébreux et angélique à la fois, quasiment imberbe, nouveau dans le groupe, mais brillant.

Soudain, il n'est plus qu'une silhouette à demi floue aux yeux de Simone, qui vient de perdre un verre de contact dans la fièvre de la danse.

Le concert touche à sa fin. Après le bis d'usage, Alberto prend Simone étonnée par le bras et lui adresse la parole.

- Je te présente Kip, tu te souviens? On l'a déjà aperçu à certains rendez-vous d'affaires. Il est garde du corps.

- Ça vous dirait, d'aller boire un verre dans la tente des membres du groupe? demande Kip. Je suis dans le service d'ordre, j'ai mes entrées.

Tous trois s'acheminent lentement vers la tente des artistes, où ne pénètrent que les invités. Simone a compris qu'elle a sa chance de remonter dans l'estime du Colombien. Elle est partagée entre trois sentiments dans lesquels, chose étrange, la timidité n'a pas de part: l'excitation mêlée de crainte de sentir l'action se déclencher, la jubilation d'avoir l'occasion d'approcher sa nouvelle idole, et, ce qui prime tout, le désarroi de ne rien voir de précis au-delà d'un cercle de quatre mètres. Il ne faut pas que Kip s'en aperçoive. Elle a discrètement enlevé son deuxième verre de contact pour ne pas loucher et pour retrouver une vision, sinon satisfaisante, du moins symétrique. Elle s'efforce de ne s'intéresser à rien, pour ne pas plisser les yeux. Elle se contente, comme souvent, même quand elle porte des lunettes, de son monde intérieur pour décor, et laisse aux deux machos le soin de la conversation. Certains aveugles ont l'ouïe très fine, mais, quant à elle, elle a déjà trop abusé des décibels dans son adolescence pour pouvoir compenser par ses oreilles le défaut de sa vision. Quand elle ne voit pas bien les visages et leurs expressions, il lui semble ne plus rien entendre correctement. Les deux handicaps paraissent se renforcer mutuellement.

- Je savais pas que tu aimais ce genre de musique, dit Alberto à Kip.

- Je suis là pour le boulot. T'as pas entendu le nom du bassiste? C'est Juan Galvis, le fils de mon patron.

- Pardon? demande Alberto, sous le coup de la surprise.

- Juan Galvis, le bassiste, celui qui était tout en noir, à droite. Vous le verrez tout à l'heure.

Simone regarde toujours dans le vague.

- Juan Galvis, le bassiste, c'est le fils de mon patron, répète Kip d'un ton fanfaron.

Cette fois, même elle a compris.

- Le père craint un enlèvement. On lui a déjà barboté le grand-père cet été; c'est courant, en Colombie. Il a dû allonger un sacré paquet pour le récupérer. Il m'a chargé de protéger Juan pendant et après le concert.

En effet, Galvis père ne fait pas confiance aux rockers du service d'ordre, qu'il considère plus ou moins comme des rigolos.

Le groupe You Know revient d'une tournée et a donné ce concert pour consacrer son retour au bercail. C'est en effet à Miami qu'habitent tous les musiciens et que certains d'entre eux ont déjà enregistré des disques.

Bientôt, Kip, Simone et Alberto sont attablés dans la tente enfumée, où se mêlent groupies, journalistes, musiciens et gros bras en un sympathique brassage de population. Simone, sans même le savoir, s'est placée du côté de la table d'où elle pourrait voir Juan Galvis, à quelques mètres d'elle, si elle avait encore ses verres de contact. Kip, à ses côtés, garde quant à lui l'œil parfaitement alerte tout en discutant avec Alberto de leurs amis communs et des risques du métier.

A l'autre table, le beau bassiste est en conversation avec sa sœur, Arabella Galvis.

- Tu t'es déplacée? lui dit-il. Je croyais que t'aimais pas ma musique.

- Voyons, Juan, maintenant que tu joues avec des célébrités, je pouvais pas rater ça.

- Et qu'est-ce que t'en as pensé?

- Je préfère la salsa. Tout de même, votre batteur est cool, il a un look d'enfer. Dis donc, t'as vu cette fille, à côté de Kip? Elle a mis son mouchoir dans son soutien-gorge; regarde, ça fait une boule supplémentaire.

- Oui, je crois que je vois ça. Elle a peut-être le rhume des foins. Tu vois cet air timide, ce regard lointain? Elle a pas tout à fait le même style que Kip.

- Elle doit te plaire, alors. Tu n'aimes pas le style de la maison. Tu n'aimes pas ta famille, Juan.

- Ma famille ne m'aime pas beaucoup non plus.

Juan Galvis a grandi dans des internats. Il ne s'intéresse que modérément aux affaires de son père, et sa sœur le lui reproche souvent.

- Quelle mauvaise foi ! dit-elle. Papa est si fier de toi.
- Tu le vois comme un prince rebelle; moi, je le vois plutôt comme un parvenu qui imite les pires erreurs de ceux qu'il berne.
- En attendant, il t'a toujours payé les meilleures écoles, autant ici qu'en Colombie. Si t'es arrivé à quelque chose dans les arts, c'est sûrement à lui que tu le dois.
- Je dois tenir de son opiniâtreté, reconnaît Juan.
- J'espère que tu tiens aussi de sa discrétion, fait-elle avec suspicion.
- T'en fais pas pour ça.

Le regard de Juan revient se poser sur Simone.

- Drôle de fille, vraiment. Qu'est-ce qu'elle fait avec ce malfrat de Kip? A quoi crois-tu qu'elle pense, avec son regard perdu? Peut-être au fait que l'humanité est en train de foncer dans le mur à deux cent à l'heure, et qu'il ne reste qu'une seconde cosmique pour inventer, monter et actionner un dispositif futuriste et énergétique pour freiner le train.
- A mon avis, elle se demande plutôt pourquoi elle a quitté sa maman pour aller fricoter en pareille compagnie, prononce Arabella.

Il y a de ça. Une ombre romantique teinte à ce moment précis le visage de Simone. Délaissée tant par Kip que par Alberto – qui conversent maintenant en espagnol –, murée du monde extérieur par sa timidité, sa myopie et le cercle vicieux de la solitude, elle replonge dans les problèmes existentiels qui l'avaient conduite à vouloir se suicider quelque temps plus tôt.

- Je te comprends pas, continue Arabella. Papa te présente de belles femmes, et voilà ce que tu leur préfères.
- Celles de papa sont trop sophistiquées, conventionnelles et, au fond, trop vénales pour moi.
- T'as pas les yeux en face des trous.
- Toi, de toute façon, t'aimes jamais mes copines. Même si je changeais de type de femme, tu ne les aimerais pas.

- Celle-ci plairait peut-être à papa, après tout. Surtout la chemise en patchwork. S'il ne voit pas la boule dans son soutien-gorge! Bon, je te laisse. Oublie pas de venir à la réception d'après-demain.

Chapitre 12

Sa sœur partie, le bassiste se dirige vers son garde du corps et se met à lui parler d'une nouvelle tournée en préparation.

En le voyant converser avec Kip à une proximité si immédiate, Simone le reconnaît avec émoi.

- Bonjour, lui dit-il au bout d'un petit moment avec un sourire. Je m'appelle Juan Galvis. Vous avez aimé notre musique?

- Oh oui! fait-elle.

Mais elle est incapable de rien ajouter.

- C'est mieux que la musique suisse? demande Alberto pour relancer la conversation. C'est quoi, déjà, le dernier concert auquel t'as assisté?

- Celui des Clavicule Succursale, à Vernier, répond-elle.

- Vernier? s'intéresse Juan.

- Pardon? fait-elle.

- Vernier, c'est un endroit ?

- Une banlieue de mon pays.

Juan se tourne vers Kip :

- Tu pourrais peut-être me présenter ?

C'est beaucoup demander au malabar. Celui-ci se penche vers Juan et lui explique que Simone et Alberto travaillent pour des relations – il souligne ce mot d'un gros clin d'œil – du père de Juan.

Juan lui non plus n'est pas d'une politesse sans tache. Il désigne Alberto à Simone:

- C'est votre petit ami? demande-t-il avec sans-gêne.
- Quoi?
- C'est votre petit ami?
- Non, fait-elle en rougissant; puis elle se rappelle son personnage et rectifie: "Enfin, plus." Après quoi elle est de nouveau incapable de rien articuler.

Mais Juan continue de la titiller.

- Vous êtes dans le blanchiment ? lui chuchote-t-il.

C'est la première fois qu'il s'intéresse autant à cette profession. Par chance, elle a compris.

- Eh oui, fait-elle d'une voix rauque qui la surprend elle-même. – Slips, chaussettes, billets bleus, billets verts, tout ressort blanchi.
- Je me suis toujours méfié du blanc.
- Quoi?
- Je me suis toujours méfié du blanc.

Un joint tourne. Juan en aspire vaguement une bouffée et le passe à Kip:

- Tiens, si t'as envie de dédoubler ta personnalité.
- Je suis pas là pour m'amuser, dit Kip. Vous aimez ça, vous? dit-il en passant le joint à Simone.
- Je suis suffisamment dédoublée comme ça, répond-elle en passant au suivant.
- Vous êtes dans le théâtre, en somme, reprend Juan. Vous n'oubliez jamais votre texte?
- Oublier quoi?
- Votre texte. Votre rôle, quand vous jouez les investisseuses honnêtes.
- Ça existe?

- Bien sûr. Y'en a qui investissent dans la protection de l'environnement, la récupération, le commerce équitable.
- Disons plutôt, une investisseuse engagée.
- Je veux dire, comment fait-on pour ne pas se trahir ?
- Aucun problème, c'est comme pour les chiens: il suffit de se jeter à l'eau, on s'aperçoit qu'on sait nager. Dès qu'on s'est aventuré suffisamment loin et qu'on ment en quelque sorte pour survivre, on cesse de cafouiller.

Simone récite là une partie de son cours de mensonge et de culot; en même temps, elle est en train de découvrir qu'il y a du vrai là-dedans.

- Mais pourquoi est-ce qu'on se jette à l'eau la première fois? On ne peut pas savoir qu'on saura nager.
- On peut pas savoir quoi?
- Qu'on saura nager.
- C'est soit qu'on est poussé, soit, comme moi, par héroïsme pur. Tel Robin des Bois, je voulais prendre de l'argent aux riches Américains pour le donner aux pauvres Colombiens.

Juan secoue la tête d'un air mi-amusé, mi-narquois. Simone avance la tête pour étudier cette expression de plus près, puis demande:

- Vous croyez pas que, euh... ce métier, c'est utile aux pays d'Amérique latine?
- Les salisseurs peuvent s'acheter des Mercedes. Et donner quelques pesos aux bonnes œuvres. Mon père fait ça. C'est un peu cynique.
- Pardon?
- Vous avez des difficultés auditives?
- Non, elle est distraite, intervient Alberto, inquiet. – La tête dans les nuages, hein, Anatina, comme d'habitude?
- Pardon? Ah oui... Non, c'est tout ce bruit autour de nous.
- Il te disait que son père est cynique, crie Alberto. Puis il se tourne vers Juan. – Elle aussi, elle est charitable. Elle soutient les Petites Sœurs des Pleurs du Perron.

- Vous savez, j'ai pas non plus une pierre à la place du cœur, dit Juan, même si j'ai tendance à considérer les donations de mon père aux bonnes œuvres comme une façon de plus d'imiter les capitalistes américains.

- Le cartel est une noble entreprise, prononce Alberto. Il donne du travail aux chômeurs et mine l'impérialisme de l'intérieur.

- Est-ce que ça rejoint vos conceptions? demande Juan à Simone.

De nouveau, celle-ci n'a pas bien compris, mais cette fois, plutôt que de s'abaisser encore à demander «Pardon?», elle décide de lancer un autre sujet.

- J'ai lu un article dans le journal, sur le viol. Il paraît que c'est vraiment plus répandu qu'on ne croit. Qu'est-ce qu'on pourrait faire pour lutter contre ce fléau?

- C'est curieux que vous demandiez ça; je suis justement en train de préparer une émission télévisée sur ce sujet, crie Juan.

- Vraiment? demande Simone.

- Oui; mon premier métier, c'est le journalisme.

En effet, ce n'est que depuis peu de temps que Juan réussit à gagner de l'argent avec la musique.

- Avec mes collègues, on cherche des gens qui ont été victimes de sévices sexuels et qui seraient d'accord de témoigner, poursuit-il.

Elle rougit et se met à réfléchir très vite, puis avale sa salive.

- Pour tout vous dire, avance-t-elle, j'ai moi-même vécu une expérience assez traumatisante quand j'avais onze ans.

- Vraiment? Vous seriez d'accord d'en discuter avec moi? (Il regarde sa montre.) Je n'ai plus le temps aujourd'hui, mais mon père donne une soirée après-demain, en l'honneur de son retour des îles Seychelles, et j'ai aussi droit à mon petit quota d'invités. Me ferez-vous le plaisir de venir?

Alberto pourrait refuser; il est fort possible que Simone n'ait réussi à poursuivre la mystification jusque là que parce que Kip ne l'a jamais vue de près, et Juan jamais tout court – or, à la soirée chez le Psy, il y aura peut-être Correal ou d'autres connaissances d'Alberto et d'Anatina qui ne feront pas la même confusion. Mais

Alberto n'a pas grand-chose à perdre; et puis il est plutôt estomaqué par les résultats de la soirée. Il accepte donc l'invitation.

Quant à Simone, elle sent qu'elle a passé de la timidité à la témérité. Malgré sa passion tout fraîche pour le beau bassiste, les difficultés de la tâche commencent à lui apparaître. Mais il n'est pas question de reculer.

Ils donnent donc leurs noms à Juan pour qu'il les inscrive sur la liste des invités, puis on se quitte.

Une fois seul avec Simone, c'est presque avec respect qu'Alberto lui propose de la raccompagner à son hôtel.

- Ce sera peut-être une aubaine, ce rendez-vous, lui dit-il comme ils se dirigent vers la voiture. Marty nous autorisera sûrement à proposer de blanchir une grosse somme. Tu verras, les narcotrafiquants peuvent être très sympa. Je suis curieux de voir la résidence de Galvis. Et si on le fait coffrer, on sera des héros pour les services secrets. Ils en reviendront pas.

- Mais le Psy, Correal, et même ce Juan seront furieux...

- Ah, ça, on n'a rien sans rien. Quoique... Y'aura peut-être un moyen de négocier un *plea agreement* pour Galvis. S'il lâche quelques dizaines de millions, tout le monde sera content, et il lui en restera encore bien assez.

- Tu rêves d'un monde parfait, toi aussi, observe Simone.

Chapitre 13

Le lendemain matin, les deux infiltrés tiennent conseil avec Victor Watkins et Jack Marty pour déterminer la marche à suivre étant donné la tournure des événements.

- La situation est dangereuse, dit Victor. On risque de voir compromis le résultat de mois et de mois d'efforts, et de près d'un million de dollars d'investissements.

- Mais c'est l'occasion qu'on attendait, rappelle Marty. Je crois qu'il va falloir jouer quitte ou double.

- C'est-à-dire?

- Il faut allécher le Psy et lui proposer une grosse affaire par l'intermédiaire de Correal.

- Il y a intérêt à ce qu'il soit là, celui-là, intervient Alberto. Le Psy traite jamais lui-même.

- Mais si quelqu'un risque de remarquer que Simone n'est pas Anatina, c'est bien Correal, reprend Marty.

- Correal est myope, rappelle Victor. Ah, ça me fait penser: il faudra remplacer la lentille de contact perdue.

- Et si Correal n'est pas là? demande Marty. Alberto, vous pourrez peut-être tout de même négocier une transaction...

- Je vous dis que le Psy ne traite jamais lui-même.

- Simone réussira peut-être à l'emberlificoter avec l'aide de son fils, insiste Marty.

- Ne rêvons pas trop, dit Simone. Son fils n'est pas le dernier des crétiens.

- Mais si Correal est là...

- Vous lui faites transmettre votre proposition à Galvis, suggère Victor, et ensuite, vous pourriez le neutraliser pour un moment, lui faire avaler un peu de purgatif X3. Comme ça, le Psy sera obligé de traiter avec l'un de vous deux.

- Tout ça, c'est des spéculations, observe Alberto. Et d'abord, combien on pourra proposer de blanchir?

- Que diriez-vous de cinquante mille dollars? propose le superviseur.

- Galvis se dérangera pas pour si peu.

- Cent mille dollars?
- Deux cent mille seraient mieux.
- Pas question, réplique Marty.
- Alors, au moins cent cinquante mille. Ça sortira un peu de l'ordinaire. Mais venant d'Anatina, ça les étonnera pas.
- A ce tarif, il faudrait être sûr de notre coup, fait observer Victor. Les caisses de l'État en ont déjà pris un sacré coup. En tout cas, il faut prétendre que l'opération est une occasion à saisir, et insister pour conclure un accord le soir même.
- Qu'est-ce que j'aurai à faire? demande Simone.
- Il faudra déjà raconter une histoire de viol au fils Galvis, dit Victor. C'était une bonne inspiration. Il faut lui inventer un développement.
- Ce n'était pas une invention. J'ai bel et bien été victime de sévices sexuels à l'âge de onze ans.

Alberto la regarde avec incrédulité, et Victor avec compassion. Marty, lui, pense à la mission:

- Encore mieux! dit-il, vous n'aurez qu'à raconter la vérité. Vous vous en sentez capable?
- J'espère...
- Ce jeune musicien ne vous subjuge pas trop? demande Victor.

Elle rougit et détourne les yeux. Il fronce les sourcils. Ses appréhensions reviennent.

- Il faudra prendre un enregistreur et un appareil-photo, dit Marty. Vous, Simone, tâchez d'observer le plus de choses possible. Devant un juge, vous ferez un meilleur témoin qu'Alberto.
- Pourquoi?
- Ces temps, l'Amérique est inondée de campagnes de presse au sujet de la pratique qui consiste à faire collaborer des criminels avec la police, explique Victor. Je crois que vous ne connaissez pas ce système du *plea agreement* en Europe. Une foule d'articles à sensation ont décrit comment quelques malfrats sans scrupules ont profité de leur

situation d'"individu coopérant" pour assouvir des vengeances toutes personnelles et faire accuser des innocents.

- C'est pour ça qu'il faudrait le témoignage d'une personne comme vous, au-dessus de tout soupçon, précise Marty. Cela constituerait une preuve plus tangible qu'un enregistrement dont on pourra toujours nier l'authenticité. La qualité des voix enregistrées n'est pas considérée comme un facteur d'identification suffisant aux yeux des tribunaux de Suisse, où les milliards du Psy engraisent toujours les banques.

- Alors, à quoi bon l'enregistreur?

- Ça peut toujours servir. J'en ai un ici. Vous voyez, on dirait un simple stylo. Il se met en marche quand on fait sortir la mine; pour arrêter l'enregistrement, il faut par contre dévisser la partie médiane. Mettez-le dans votre sac. Et vous Alberto, vous prendrez cet appareil-photo miniature.

Il exhibe ce qui, à première vue, semble n'être qu'un simple porte-clés.

- Ce n'est pas tout, reprend Marty. Tout le temps qui nous reste jusqu'à cette fatidique invitation doit être consacré à un dernier effort de formation de Simone. Alberto, vous êtes prêt à nous aider maintenant?

- Je peux essayer.

- Aujourd'hui et demain dans la journée, vous tuyauterez Simone sur tout ce que vous savez des lieutenants de Galvis, de leurs sujets de conversation et des quelques circonstances où ils ont rencontré Anatina. Vous lui décrierez en détail les filières que vous avez utilisées ou prétendu utiliser pour blanchir l'argent. Et vous lui ferez aussi un peu visiter Miami et les environs - il ne faut pas qu'elle ait l'air de débarquer. - Vous, Victor, si vous avez encore des consignes de standing à donner à Simone, vous aurez la soirée pour le faire. Il ne faut pas oublier qu'elle provient d'un milieu social un peu différent de celui d'Anatina.

- Je n'y manquerai pas, dit l'agent spécial. Et il y a encore quelque chose. Simone a besoin de se détendre. C'est quelqu'un de très nerveux, et si elle se rend à la réception en état de stress, je ne répons pas du résultat. Il lui faut au moins trois quarts d'heure de relaxation par jour. Ce seront les débuts qui seront les plus risqués.

- Accordé, répond le superviseur. Trouvez une relaxologue compétente et fixez les rendez-vous.

Chapitre 14

Alberto a relativement bonne mémoire et, cette fois, s'acquitte de sa tâche avec assez de bonne volonté.

- Regarde les photos qui sont dans la boîte à gants, dit-il à Simone une fois au volant. Je les ai prises avec un de ces appareils miniaturisés. Tu n'auras qu'à me dire ce que tu vois dessus, et je te raconterai l'épisode.

- Un bateau vert et bleu...

- On va rouler jusqu'à la mer, tiens. C'est un bateau de contrebande. Le capitaine nous a montré les caches, mais Correal a trouvé qu'elles étaient trop évidentes.

- Sur cette photo-là, il y a des avions. Correal avec un jeune homme.

- C'est son fils, on avait été le chercher à l'école d'aviation où il doit passer son brevet. C'est à l'ouest de la ville. Je te montrerai la région en revenant, mais sans aller trop près, je veux pas me faire repérer.

- Je vois un jeune type, assez beau gosse, avec une espèce de grande terrine à la main.

- C'est Ramon, un petit encaisseur, un des plus sympas. On avait été manger des crêpes dans un bar. Les cuisiniers travaillaient directement sous nos yeux. Ramon a piqué toute la terrine de pâte à crêpe à leur nez et à leur barbe, on est sorti du bistrot et on a été faire les crêpes dans son appartement, un peu plus loin.

- C'était pas un peu risqué, dans le métier que vous faites?

- Un peu beaucoup, même, mais faut bien rigoler de temps en temps !
- Ici, c'est Anatina en conversation avec un barbu chauve.
- Un barbu chauve? Qui ça peut être ? Ah, ce doit être le patron du centre de plongée sous-marine. Elle y allait parfois avec Erwin Mantinan. Quand ils étaient là-bas, je les attendais toujours au bistrot.
- Je ne peux pas continuer à regarder ces photos et à prendre des notes, je vais avoir mal au cœur.
- Pauvre chérie! Mets-toi bien dans la tête que tu es Anatina, donc que t'es pas une mauviette!

Simone est mortifiée. Cependant, Alberto, très en verve, continue d'enchaîner les anecdotes. En fin d'après-midi, ce qu'elle a appris des diverses sorties auxquelles le Colombien a participé avec Anatina danse dans la tête de Simone en un tourbillon irréel.

Le programme de la soirée doit être un peu moins fatigant: à six heures, elle doit recevoir à son hôtel la visite d'une spécialiste en relaxation; à huit heures, elle sera prise en charge par Victor, qui doit l'emmener dîner dans un grand restaurant pour tester et rectifier une dernière fois ses manières.

Simone est un peu réfractaire aux méthodes de relaxation, mais ayant été exclusivement en compagnie d'hommes depuis plusieurs jours, elle se trouve en mal d'un peu de douceur et de futilité et n'est pas mécontente de voir se présenter la relaxologue, une dame sociable et maternelle.

- Je m'appelle Tessa, dit la dame en aplanissant les plis du couvre-lit. Étendez-vous sur le lit. Oh zut, encore un poil ! J'en transporte partout avec moi. Mon chien est en train de muer.
- De quelle race il est? demande Simone intéressée.
- Un labrador. C'est terrible, ce qu'il souffre, avec cette chaleur.
- Ma voisine à Genève a un basset. Il s'appelle Wolfy. Je le promène souvent. Mais ce n'est pas lui qui perd des poils, c'est moi ! J'ai découvert ça hier soir avant de me coucher. Vous pouvez peut-être me dire ce que c'est?

Simone écarte quelques mèches de ses abondants cheveux, dévoilant une plaque chauve.

- Mon Dieu! La pelade!

- La pelade? fait Simone, consternée. C'est grave ?

- C'est une maladie du cuir chevelu. Je soigne des gens, pour ça. Parfois ça repousse, parfois, au contraire, ça s'étend. Vous avez subi un choc nerveux, récemment?

- Pas rien qu'un!

- Vous avez des soucis?

- Surtout pour le chien, en fait. Je ne sais pas s'il se promène assez, maintenant que je ne suis plus là.

- Ce n'est pas une raison pour perdre vos cheveux. Je vais vous faire un massage crânien. Ça ne peut pas vous faire de mal.

Après le massage, elles passent à la séance de relaxation proprement dite.

- Respirez calmement, avec le ventre, dit Tessa. Orientez votre conscience vers votre tête... Vous allez expirer, inspirer, puis retenir votre respiration et faire une grimace en crispant tout votre visage. Voilà. Relâchez et essayez de sentir vos muscles qui se détendent progressivement...

- Il faut absolument que je me gratte la jambe droite...

- Mon Dieu, doucement! Vous allez vous faire saigner.

- C'est que je suis allergique.

- A quoi?

- Au couvre-lit, si ça se trouve. Ou peut-être à la relaxation ?

- Allons allons, dit Tessa, pas à la relaxation. Tenez, mettez un truc en coton sous vos jambes, si ça peut vous aider. Là! Et on recommence.

Au bout d'une demi-heure, contre toute attente, Simone est assez bien parvenue à se détendre et se sent en forme pour la soirée avec l'agent spécial. Elle se réjouit de le revoir. Elle pourra lui confier ses appréhensions face à Alberto, sa difficulté à le tutoyer, et d'un autre côté son enthousiasme pour le fils Galvis et pour la musique de son groupe.

Les deux femmes prennent congé en se fixant rendez-vous pour le lendemain soir, un peu avant la réception chez les Galvis.

Chapitre 15

Cependant, un événement est survenu, qui va bouleverser radicalement le programme de la soirée de Simone et de Victor.

Dans l'après-midi, un "Individu Coopérant" (I.C.) a été « entendu » par le superviseur Marty dans les locaux de la DEA. L'entretien s'est déroulé de façon si satisfaisante que Marty a amené l'I.C. à la cafétéria et lui a offert un café. Or, l'I.C. - dont, soit dit confidentiellement, le nom est Brown - cherchait depuis trois jours à se débarrasser d'un flacon d'acide lysergique (LSD, une drogue hallucinogène puissante) dilué. Jusque là, il a fait passer cela pour de l'insuline, prétendant qu'il était diabétique et devait à tout prix avoir toujours de ce produit sur lui, ce qu'a confirmé un médecin véreux.

Il faut ici préciser que l'I.C., bien que malfrat notoire et profondément misanthrope, est écologiste et d'une sensibilité rare sur certaines questions: il éprouve une fraternelle sollicitude pour les espèces déconsidérées et n'a pas voulu vider le flacon dans les toilettes pour ne pas mettre en péril les rats ni la faune bactérienne des égouts. Par contre, dans un couloir, il n'a pas eu de scrupules, pendant un bref instant de conversation entre son gardien et un autre employé de l'immeuble, à déverser les trois quarts de la fiole dans une orgueilleuse plante verte qui déployait ses feuilles lustrées à partir d'un pot rempli d'hygiéniques pétoles de nourriture synthétique. Mais il n'a pas eu le temps de vider complètement le flacon.

A la cafétéria, tandis que Marty payait les consommations, l'I.C., laissé à lui-même dans la file d'attente, a fait semblant de réajuster le couvercle de la machine à thé froid et a vidé dans la boisson le restant du contenu de la fiole.

Victor est venu se désaltérer peu après et s'est versé un grand verre du liquide lysergisé, qu'il a bu d'une traite. Puis il a consulté sa montre et s'est aperçu qu'il était temps d'aller chercher Simone à son hôtel, à deux pas de là. Il a l'intention de lui donner un cours de drague à l'intention du jeune Galvis.

Il la trouve toute sémillante dans un vêtement deux-pièces somptueux. Dehors, le ciel bouillant de colère contenue laisse échapper quelques grosses gouttes espacées. Ils prennent la voiture jusqu'à l'Ultra Refined Finish, un restaurant de luxe, où les choses se compliquent après l'apéritif. Victor est en train de donner un cours d'éducation sentimentale à Simone, lui expliquant que, pour résister à ses accès de timidité amoureuse, elle doit prendre le taureau par les cornes, mouiller sa chemise, jouer son va-tout, etc. Tout en parlant, il voit s'approcher un serveur avec un plat dont le contenu lui apparaît étrangement métamorphosé: un amas de petits fers à repasser dont les câbles, tout entortillés, frétilent et grouillent tels des vers. Victor lève la tête, et les vêtements de Simone lui apparaissent comme également traversés de courant électrique : il voit les paillettes dressées comme les piquants d'un hérisson en boule.

Il est tout pâle et la regarde, bouche bée.

- Qu'est-ce qui vous arrive? lui demande-t-elle.

- Excusez-moi, répond-il après quelques instants. J'ai oublié le début de votre question. C'est comme si j'étais au creux d'une vague de pensées... .

- Je vous demandais juste si vous alliez bien.

- Pas mal, merci, et vous? fait-il machinalement. Ah! je me rappelle pourquoi nous sommes là. La mission! Vous ne devriez pas brancher comme ça votre shirt. L'effet est trop tape-à-l'œil pour une jeune personne de la haute société.

Simone doit se rendre à l'évidence: il a complètement disjoncté.

Fatigué de parler et apercevant sur le magnifique tapis du restaurant un motif qui lui inspire des pensées métaphysiques passionnantes, l'agent spécial, pour mieux

s'y plonger, suit les lois de la gravitation universelle et descend de sa chaise pour s'étendre à terre, le menton appuyé sur les mains, en contemplation. Son euphorie est de courte durée, car le serveur trébuche sur lui et lui renverse sur le cou une assiette de crevettes frites brûlantes.

Bientôt, nos deux amis sont éjectés du restaurant et se retrouvent dans la rue.

- Je n'y comprends rien, dit Victor. Ils sont si respectueux, d'habitude. C'est sans doute à cause de vous. Vous devriez vous voir: les traits accusateurs, lubriques en même temps, et votre rouge à lèvres... Je le vois comme grossi au microscope, une épaisse pâte coagulée. La vie et le sexe ne font qu'un, je le comprends maintenant. Regardez cet arbre qui se dresse comme une verge...

- Mais enfin, qu'est-ce qui vous arrive? Vous n'avez vraiment pas l'air bien. Il vous faut un médecin... Pardon, madame, dit-elle à une femme qui sort du restaurant, vous savez s'il y a un hôpital, dans le quartier?

- L'hôpital? Je sais très bien où c'est, coupe Victor. Ne vous inquiétez pas, madame, je vais y conduire cette jeune femme. Venez, Simone, ma voiture est à deux pas.

- Vous croyez vraiment que vous êtes en état de conduire?

- Oui, bien sûr... Non... Peut-être que...

Il se rend compte que son cerveau ne fonctionne pas comme d'habitude, mais il a des flashes de pensée où la conduite automobile lui paraît un privilège dont il ne faut à aucun prix se départir; dans son hésitation, il fait deux pas en avant, un pas en arrière, un pas en avant, deux pas en arrière.

- Je n'arrive pas à avancer, finit-il par avouer, en plein désarroi.

Un taxi passant par là, Simone le hèle et réussit à y enfourner le client difficile; A l'hôpital, ils tombent en pleine situation de confusion, car ce ne sont pas moins de quarante employés de la DEA qui ont absorbé le poison qui rend fou versé par Brown dans le thé froid de la cafétéria. Le fait de comprendre la cause de leur mal et de se retrouver dans une salle d'attente avec des gens dans le même état qu'eux a un effet bénéfique sur certains patients; mais d'autres, en proie à des angoisses ou à une agitation contagieuses, sont de très mauvaise compagnie. Ce n'est rien de dire que

l'atmosphère de la pièce est survoltée. Une infirmière, qui a longtemps travaillé en pédiatrie, a l'idée de distribuer à la ronde des papiers et des crayons ; Victor s'abîme alors dans la création picturale, tandis que Simone reconforte par-ci, raisonne ou sermonne par-là, non sans fascination pour tous ces délires.

Par moments, Victor est capable de revenir à une conversation presque cohérente.

- J'ai l'impression d'avoir dans la tête une machine à penser qui ne s'arrêtera jamais, dit-il.

- C'est drôle que vous me disiez ça; j'ai ressenti ça une fois, je me rappelle. C'était à Genève, dans un tram...

Mais il ne l'écoute déjà plus, perdu dans des pensées métaphysiques et traçant sur le papier des lignes qu'il croit dictées par un fond de musique douce qui s'échappe d'une radio.

Au bout d'une heure, les tripés malgré eux ont tous reçu une dose massive de sédatif. Simone et Victor se font reconduire à leurs logements respectifs, où ils peuvent enfin se coucher après cette leçon de savoir-vivre particulièrement gratinée.

Chapitre 16

Dans un tram à Genève, par le passé, Simone a eu, elle aussi, l'impression d'avoir dans la tête une machine que même la mort n'arrêterait jamais.

«J'ai cru à l'enfer», se souvient-elle.

Simone dort à peine pendant cette nuit si importante pour sa mission. Elle a comme absorbé une partie de l'agitation de l'agent spécial et de ses montées d'adrénaline. Elle pense avec inquiétude au lendemain, se demande quand elle aura le temps de relire ses notes, et se fait aussi un sang d'encre pour Victor.

"Il y a une expression: "rester croché à l'acide", songeait-elle. On peut devenir schizophrène..."

Elle finit par sombrer dans un sommeil agité, mais est réveillée à neuf heures par un téléphone d'Alberto, qui l'attend à la réception de l'hôtel pour continuer la tournée des hauts lieux du blanchiment de narcodollars.

Simone envie Victor, qui a été exempté du travail pour la journée en raison de son état.

- Vous ne faisiez jamais rien de tranquille, avec Anatina? demande-t-elle au Colombien après avoir pris place dans la voiture.

- De tranquille? qu'est-ce que tu veux dire?

- Aller vous promener dans un parc, faire un tour dans un bateau de pêche, je sais pas, moi...

- Non, pas tellement. Elle m'a emmené une ou deux fois à un concert classique, mais c'est pas mon genre. On fréquentait plutôt Miami *by night*. L'ambiance est du tonnerre.

- Oui, j'ai vu hier soir.

- Sans rire! Au coin de cette rue, par exemple, il y a un dancing où on joue de la salsa pendant toute la nuit. Anatina s'est mise à aimer ça...

Il se tait et son expression devient mélancolique.

- Tu as des nouvelles d'elle?

- Non, je n'arrive plus à l'atteindre. Je sais pas où elle est passée.

Il reste encore silencieux un moment puis la regarde d'un air désapprobateur.

- T'es blanche comme un cadavre.

- Oui, je suis très fatiguée.

- Anatina n'était jamais fatiguée.

- Dis donc, t'es pas là pour me démoraliser, que je sache. Tu ferais mieux de m'apporter quelques éléments concrets pour que je puisse m'identifier à elle.

- T'énerve pas, fait Alberto. Moi non plus, j'ai pas bien dormi.

- Où est-ce que tu me conduis?

- On va passer devant la « Shanghai and Hongkong Bank ». Anatina connaît le directeur.

- Victor m'a parlé d'une filière de blanchiment en Asie du Sud-Est. Elle passe par cette banque?

- Non. Il a dû te parler des changeurs de Hong-Kong. Ça n'a rien à voir. Les changeurs de Hong-Kong, c'est une idée que Marty a piochée dans une de ses affaires criminelles. Des passeurs d'argent – en fait, surtout des passeuses – prennent l'avion pour Hong-Kong. Là-bas, tu trouves des échoppes dans la rue qui te changent tes dollars en vrac, et ensuite tu peux faire des transferts vers des banques au Moyen-Orient. On a prétendu récupérer ce système pour la Colombie. Mais la Shanghai and Hongkong Bank – tiens, regarde, c'est le bâtiment rose, là-devant à gauche –, c'est encore une autre histoire. C'est une banque où les «schtroumpfs» sont bien reçus. Ça défile, là-bas, les bonshommes avec des dépôts en dessous de dix mille. Je m'arrête pas, mais tu pourras dire que tu y as été. Maintenant, je vais te montrer un endroit où il y a presque eu une bataille rangée.

Il se dirige vers un quartier industriel. Cette fois non plus, il ne s'arrête pas, il se contente de désigner en passant un vieil entrepôt et un terrain vague.

- Un jour, on avait une réunion pour régler des questions de codes de bips et d'heures d'appel. On était au moins quinze, Correal avait convoqué tous ses schtroumpfs. Voilà qu'un d'eux s'amène avec un grand type maigre aux cheveux roux, teints à l'henné. Il était récemment débarqué de Colombie, il était recommandé par on ne sait qui et il cherchait un job. Ils étaient tous les deux hyper excités.

- Pourquoi?

- Ils nous ont annoncé que la bande des trafiquants nous accusait d'avoir détourné cinq cent mille dollars.

- La bande des trafiquants? C'était pas vous, la bande des trafiquants?

- Nous? Pas du tout! Nous, c'est la bande des blanchisseurs. Comment tu peux encore confondre? C'est pas du tout pareil. Les trafiquants, c'est des pouilleux, des marginaux. En fait, le rouquin leur ressemblait plutôt. Donc il nous annonce qu'il les a vus, aussi

pour un job, et qu'ils veulent nous faire la peau et récupérer leur fric. Nous, évidemment, on s'étonne, on dit: "Qu'est-ce que c'est que cette histoire? Et d'abord, après qui ils en ont? On est quinze." Il répond: "Il prétendent que c'est une magouille que vous avez montée ensemble."

"Alors Correal lui dit qu'il veut savoir qui a réclamé ces cinq cent mille dollars et pourquoi. Le type repart. Il revient au bout d'une heure, encore plus agité. "Ils ont chopé l'un des vôtres, ils ne le lâcheront que quand ils auront leurs cinq cent mille dollars." Correal lui dit: "Mais ils existent pas, ces cinq cent mille dollars ! Ils ont chopé qui? Tu l'as vu?" Le gars répond: "Je sais bien qu'il n'y a pas de cinq cent mille dollars." "Ils ont chopé, qui? demande encore une fois Correal. On est au complet, non? Ah, il manque Toto et Quintana." Alors le rouquin dit: "Quintana, c'est ça, je crois que c'est le nom qu'ils ont dit."

Simone a de la peine à se concentrer.

- Excuse-moi, dit-elle, je comprends pas bien ton histoire.

- Ce rouquin nous annonçait que les autres, les trafiquants, avaient enlevé un des nôtres. Alors, on tient conseil et on dit: "Bon, ils ont Quintana, mais on va quand même pas se laisser intimider. On descend à leur entrepôt et on leur pète la gueule en beauté." Donc on monte dans nos bagnoles, quelques-uns parmi nous avaient des flingues...

- Anatina est venue?

- Anatina? elle n'aurait manqué un truc pareil pour rien au monde. Elle était cinglée. Tout le monde lui disait de rester, bien sûr, mais elle est venue. Il y avait deux autres nanas, d'ailleurs, si je me rappelle bien. Y'a que Correal qu'est pas venu. Bon, une fois arrivés à l'entrepôt, on voit la bande des trafiquants de l'autre côté du terrain vague. Ils étaient aussi en nombre, ça n'arrive pas souvent. Alors, les deux bandes s'approchent l'une de l'autre d'un air hostile, les mains prêtes à tirer les flingues de part et d'autre. Et puis, Fernandez, qui nous commandait en l'absence de Correal, s'adresse au chef des trafiquants, un certain Allen, et lui dit: "Qu'est-ce que c'est que cette histoire de cinq cent mille dollars? Qui les réclame?" et voilà Allen qui répond: "Comment, qui les

réclame? C'est vous, qui nous réclamez cinq cent mille dollars! Et qu'est-ce que vous avez fait de Boyd?" "Quoi, Boyd? Qu'est-ce que vous avez fait de Quintana?"

- Je ne comprends pas, dit Simone.

- Non, nous non plus, on comprenait pas. On s'est mis à discuter tous à la fois, et pour finir, on s'est demandé où était le type roux, celui qui nous avait raconté cette histoire. Il avait disparu, bien sûr.

- Il avait tout inventé? Mais pourquoi?

- Un mythomane, un fou, un type qui voulait s'amuser. On l'a jamais revu. On était embêté qu'il ait eu notre adresse, par contre. On a résilié l'appart tout de suite après.

Chapitre 17

Le Colombien et la Suissesse sont tous deux fatigués, mais tendus. Ils continuent à errer dans Miami, s'arrêtant occasionnellement pour consulter des rapports de police qu'ils ont avec eux dans un classeur et qui résument des activités passées d'Alberto et d'Anatina. A la fin de la journée, ils en ont plus ou moins fait le tour, mais Simone a de nouveau l'impression que tout se superpose anarchiquement dans sa mémoire.

- T'en fais pas, c'est normal, lui dit Alberto. Tâche de retenir une impression générale, ce sera déjà ça.

- Et il va falloir rencontrer tous ces gens!

- Ça m'étonnerait qu'il y en ait beaucoup chez Galvis. Correal est le seul qu'il fréquente vraiment.

- Qu'est-ce que je vais leur dire? Je suis trop timide. Comment tu fais, toi, pour ne pas être timide?

- C'est plutôt à Victor, de t'enseigner ces trucs-là.

- La dernière fois qu'il a essayé, il a eu sa montée d'acide.

- Tu sais, pour moi, tu peux garder ta timidité. C'est une preuve d'innocence. T'as bien vu, l'autre jour. Je croyais que ce serait un problème, mais pas du tout.

Mais elle se sent plus anxieuse que jamais.

A l'approche du soir, tous deux sentent leur énergie leur revenir. Il se quittent pour aller se préparer à la réception chacun de leur côté.

Vers sept heures et demie, la spécialiste de la relaxation revient à l'hôtel de Simone pour la nouvelle séance.

- Alors, comment allez-vous? demande-t-elle à Simone. En pleine possession de vos moyens pour affronter la soirée ?

- Un peu stressée, pour tout vous dire. Je me sens comme une pile électrique.

- Eh bien, on va se dépêcher de vous détendre selon le programme établi. Quand vous aurez réussi à respirer un peu, vous verrez que tout se mettra en place de soi-même.

Tenez, étendez-vous sur le lit, comme hier.

Simone obtempère.

- Nous sommes tous pleins d'électricité, Simone. Imaginez ça comme le courant d'un grand fleuve qui va vers la mer.

- Je fais tout de travers. Je devais téléphoner à ma mère et je ne l'ai pas fait. C'est comme pour Wolfy...

- Arrêtez, avec cette histoire de chien! s'écrie la relaxeuse.

- S'il vous plaît, madame...

- Appelez-moi Tessa.

- S'il vous plaît, Tessa, si je pouvais déjà juste préparer mes habits, je me sentirais plus calme ensuite pour me relaxer. J'en ai pour deux minutes.

- Très bien, je vous attends, dit Tessa, qui s'assied sur une chaise.

Seulement, Simone ne parvient pas à mettre la main sur le haut de son deux-pièces, un joli top pailleté.

- Vous n'avez rien d'autre à vous mettre? demande Tessa, voyant son désarroi.

- Mais non! Regardez, il n'y a que des horreurs. J'avais un ou deux habits élégants fournis par l'administration, mais ils ont été donnés au nettoyage, sauf ce T-shirt orange qui n'est vraiment pas assorti à la jupe.

Tessa se met alors à chercher le top pailleté avec elle.

- Réfléchissez. Où l'avez-vous vu pour la dernière fois?
- C'était quand j'ai préparé mes affaires, ce matin avant de partir. La dame de la DEA m'a apporté toute la tenue dans un sac en plastique. J'étais pressée. J'ai posé la jupe sur la chaise. Le top... il me semble l'avoir mis sur un cintre quelque part...
- Alors on va encore une fois regarder tous les cintres.

Mais c'est peine perdue. Tessa s'avise alors de faire de l'ordre. Elle explique:

- C'est souvent en rangeant qu'on retrouve ce qu'on cherche. C'est quoi, ce mouchoir sur cette chaise ? Rangeons-le.

Simone considère l'objet d'un œil vide.

- Dieu sait où j'ai pu mettre ce top! dans la poubelle, peut-être?

Le top n'y est pas. Et le temps passe.

Les deux femmes organisent alors une fouille systématique de la chambre d'hôtel, vidant l'armoire et tous les tiroirs, défaisant le lit, explorant le frigo, regardant sous le lit et même par la fenêtre, et répétant cette série d'opérations dans le désordre plusieurs fois. Au bout d'un moment, elles ont retourné toute la chambre en vain. Adieu, espoirs de décontraction! Tessa est maintenant aussi énervée que Simone.

- Mais enfin, c'est impossible! dit-elle en s'asseyant sur le lit. Vous ne l'avez quand même pas jeté dans les toilettes, votre top?

Simone soupire, désespérée.

- Qui sait ce que j'ai pu faire? dans un moment d'absence... Il y aurait encore la poubelle dans le hall...

La sonnerie du téléphone la fait sursauter. C'est Alberto qui l'informe qu'il est en bas.

- Je n'arrive plus à trouver mon top, et la dame de la relaxation est là...
- Ton top? C'est quoi?
- Le haut qui doit aller avec ma jupe.
- Tu dois bien pouvoir trouver autre chose dans ta garde-robe. Anatina a de la classe dans n'importe quelle tenue, même en jeans. Allez, on est déjà en retard. Mets n'importe quoi et viens.

Sur ce conseil, les deux femmes examinent la situation. L'autre tenue de soirée de Simone a été tachée lors de la soirée crevettes avec Victor. La chemise en patchwork est partie au nettoyage. Restent le T-shirt orange et quelques vêtements informes que Simone a amenés d'Europe et dont les couleurs témoignent de nombreuses mésalliances lors de lessives trop disparates. Tessa, qui a plus de goût que Simone en matière vestimentaire, lui choisit un T-shirt dont la teinte délavée comporte quelques harmonies avec la superbe jupe pailletée rose et bleue.

Simone remet son imperméable, car l'orage menace de nouveau. Tessa n'a plus qu'à repartir. Les deux invités de Juan se hâtent vers leur voiture.

Simone court devant, si bien que la doublure de sa belle jupe entravée se déchire. Elle entend le craquement, mais n'en court que plus vite.

Il est presque dix heures.

Chapitre 18

Le n°1127 à Coral Gables, lieu de la réception des Galvis, est une luxueuse résidence cernée d'un mur de trois mètres de hauteur.

Le gardien annonce les deux invités par interphone. Pendant qu'ils attendent, Simone chuchote à son compagnon :

- Tu sais quoi? Le top pailleté. Je viens de le retrouver. Il était tout froissé dans la poche de mon imperméable. Quand j'y repense, il y avait un mouchoir sur une chaise, dans la chambre d'hôtel. Je l'avais sans doute préparé pour le mettre dans ma poche, et j'ai confondu avec le top.

- Tâche de ne pas te moucher dans le top...

Juan vient à leur rencontre et les salue, puis les conduit directement à son père. Ignazio Galvis. Le « Psy » en personne.

Ce n'est qu'un petit homme chauve, à l'air sérieux et cérémonieux, qui donne envie de rire à Simone.

- Papa, je te présente Alberto Martinez et Anatina Sulger, dit le bassiste. Je crois que vous avez des amis communs.

- Enchanté.» Le Psy marque une petite pause, puis s'adresse à Simone. «Oui, j'ai déjà entendu votre nom. Vous connaissez mon ami Correal, n'est-ce pas?»

Simone se sent rougir à vue d'œil. Elle fait un signe affirmatif, puis se baisse et fait semblant de rajuster la boucle de sa sandale.

- Est-ce qu'il viendra ce soir? demande Alberto.

- Il est déjà là, répond Ignazio Galvis. Je crois que je l'ai vu disparaître dans le petit salon.

- Aha! Très bien, très bien. Mais je prendrais bien un verre, pour commencer, fait Alberto en regardant dans la direction du bar.

Dans un premier temps, il préfère éviter la confrontation entre Simone et le second du Psy; il veut tâter le terrain et attendre que Correal ait ingurgité un peu d'alcool.

- Je vais en profiter pour vous présenter ma mère, dit Juan. Elle est justement au bar.

Simone s'est redressée. Rien n'est plus difficile que de transformer un fou-rire en un sourire chaleureux à la personne qui l'a provoqué; mais elle réussit ce tour de force. Puis elle suit Alberto et Juan vers le bar. La doublure déchirée de sa jupe lui flotte derrière les genoux, sous le regard dubitatif du Psy.

Les Galvis savent vivre. Régulièrement, ils organisent de telles réceptions, où ils accueillent leurs pairs, et aussi de moins riches qu'eux. On trouve là des voisins, des partenaires commerciaux (honnêtes ou non; l'assemblée est mixte), et même des représentants des bonnes œuvres qui bénéficient des libéralités des Galvis. Si l'on ajoute des parents et amis colombiens en transit, ainsi que plusieurs camarades de Juan

et d'Arabella, sa sœur, on aura une idée des quelque soixante personnes qui honorent ce soir la villa Galvis de leur présence.

Dans ce genre d'occasions, Juan craint toujours un peu qu'un scandale n'éclate. Il a un peu honte de ses parents; mais ses amis apprécient beaucoup la liberté et la profusion qui règnent lors des réceptions des Galvis.

L'atmosphère est particulière, à la fois guindée et vibrante de passions peu avouables. Dans le petit salon, des hommes d'affaires véreux se tapent sur le ventre ou se querellent. Autour d'une table de poker, on discute secrètement de l'élimination nécessaire d'un blanchisseur brûlé, dont le frère est entre les mains de la police colombienne. Près du bar, une cour masculine s'est formée autour de Gaetana Galvis, l'épouse d'Ignazio, une jolie femme qui s'est calquée en tout sur son mari, jusque dans la profession de psychiatre qu'elle a également épousée.

- Ah Juan, te voilà! s'écrie-t-elle en voyant son fils. Bonjour mademoiselle, bonjour monsieur. Ravie de faire votre connaissance. Un petit toast au saumon?" Elle se tourne vers son voisin : "Monsieur l'Ambassadeur, je vous présente mon fils Juan . Il joue de la musique dans un groupe très connu, comment s'appelle-t-il, déjà?"

- You Know.

- You Know. Tu as vu ton père, Juan? Encore en train d'admirer une belle blonde ou une rousse incendiaire? - Je ne m'en fais pas, vous savez, dit-elle à son ambassadeur. Il me revient toujours. - Arabella te cherchait, Juan, je crois qu'elle est du côté de la terrasse.

Juan et Simone prennent cette direction, tandis qu'Alberto se met en quête de son acolyte Correal.

Chapitre 19

Correal est une sorte de play-boy grisonnant, cultivé et sportif. Il est surpris de rencontrer Alberto à cette réception privée.

- Eh bien, tu connais le patron, maintenant? lui demande-t-il, non sans méfiance.

- Le patron? Non, son fils, figure-toi. Par le plus grand des hasards. Comment marche la compagnie d'aviation?

- Assez fort, ces jours, répond l'autre en baissant le ton. Trois chargements sont arrivés à bon port ce mois-ci. Cinq cents kilos. Il y a du pain sur la planche, si tu veux tout savoir.

- Combien?

- Déjà quelques millions.

- Je peux intervenir, si tu veux. Pas de problème. J'ai plusieurs filières disponibles. Les changeurs de Hong-Kong peuvent en faire une partie, la compagnie de fret aéronautique en mettra une autre dans ses couronnes mortuaires, et Anatina a une troisième combine encore plus rentable.

- Anatina? Elle est de retour?

- Plus ou moins, lui déclare Alberto, qui ne recule devant aucune ambiguïté.

- Qu'est-ce que c'est que tous ces mystères? Tu t'imagines pas que tu vas me supplanter auprès de Galvis, j'espère?

- Non, non! Tu sais bien que je suis un paysan; je pourrais pas me passer de toi.

Correal retire ses lunettes de soleil et vérifie qu'elles sont propres.

- C'est une nouvelle paire; je les ai achetées ce matin, elles me font tout drôle, remarque-t-il. Je crois qu'elles sont un peu trop fumées. Est-ce qu'Anatina est à Miami, oui ou non?

Ce défaut de vision pourrait être une aubaine, et cela n'échappe pas à Alberto, qui décide de changer de tactique.

- Chut! Elle est ici même. En fait, elle voulait rester incognito; elle s'offre un flirt avec le fils Galvis; ça ne me plaît qu'à moitié, mais tu la connais... Si tu veux, je vais aller

voir avec elle si on peut accepter un petit marché pour demain. Tu voudrais qu'on prenne combien?

- Le maximum...

- Disons, cent cinquante mille, à huit pour cent?

- Pour cent cinquante, cette fois, je ne peux pas avoir plus de 6%. A deux cent mille, je peux te faire sept pour cent.

- Allons bon! Avec tout l'argent qui est en train de rentrer?

- C'est toujours la même chose, il rentre seulement peu à peu. Et les pilotes sont devenus plus gourmands, depuis l'arrestation de Rodriguez et de son équipage. Il faut les payer d'avance, et en pesos colombiens.

- Et si je prends deux cent cinquante mille?

- Pareil, sept pour cent. Pour trois cent mille, par contre...

Les services secrets ont autorisé Simone et Alberto à proposer de blanchir cent cinquante mille dollars, pas un de plus, mais dans la fièvre de l'action, Alberto, pris à son propre jeu et en sympathie avec Correal, confond ses intérêts véritables et ceux de son personnage fictif.

- O.K., O.K., fait-il avec un air de grand seigneur. Je vais en discuter avec elle. - Son séjour en Suisse l'a un peu changée, tu verras, poursuit-il sur un autre ton. A mon avis, elle ressemble moins... comment dire? à une vamp de luxe. Et comme je t'ai dit, elle a noué de nouvelles connexions. Je vais juste prendre un verre et voir si je la trouve. A tout à l'heure!

Pendant ce temps, Simone écoute Juan et Arabella, sa peste de sœur, se chamailler à propos d'astrologie.

- J'ai fait ton thème de l'année, a annoncé la jeune fille à son frère. Il faut absolument que tu arrêtes de voyager, sinon tu risques de graves déboires.

- Arrête d'essayer de prendre le pouvoir sur ma vie. Où as-tu été chercher cette robe?

Arabella porte une sorte de croisement entre la jupe et la salopette, en tissu gris, grossier. Ce vêtement est agrémenté d'un tablier de même couleur à grandes poches, d'où dépassent divers outils et accessoires, ciseaux, scie à métaux et pince à glaçons.

- Elle a été dessinée par la styliste du Wanted Theater, proclame-t-elle. Et, se tournant vers Simone: - C'est pas mal, hein? Ça en jette plus que vos paillettes.

- Arabella! gronde Juan.

Simone ne sait que dire, mais Arabella ne l'écouterait pas, de toute façon.

Le regard de Juan, médusé devant deux originalités si différentes, passe de l'une à l'autre. Arabella pointe son doigt vers un troisième personnage non moins extravagant:

- Regarde ton copain César. Il nous fait un nouveau discours politico-philosophique..

Cet ami de Juan a l'insolence doublée de fragilité d'une certaine jeunesse. Il est en train d'exposer son programme politique, qui consiste à réhabiliter la mort.

- Le grand problème de l'humanité, c'est la surpopulation», explique-il à un petit cercle qui s'est formé autour de lui. «Trop d'enfants, trop de vieillards. Je suggère de les larguer tous dans les différents déserts de la planète. Ceux qui parviendront à en revenir seront réintégrés dans la société. Les autres feront sûrement le bonheur de quelques espèces carnivores en voie d'extinction. Par cette double action, un équilibre écologique et démographique sera rétabli. On peut aussi envisager quelques guerres pour éclaircir un peu la génération des adultes valides (hommes et femmes confondus, pour ne pas faire de jaloux). Mais s'il vous plaît, ne faisons ces guerres au nom d'aucune idéologie, religion ni philosophie, mais seulement pour tailler dans le vif.

- Tais-toi un peu César, espèce de Hitler, lui dit Arabella avec irritation. On n'a pas besoin de tes théories pour que ça pète un jour ou l'autre.

Juan prend le coude de Simone et la guide un peu à l'écart de la discussion qui s'engage.

- César est une sorte de rescapé nihiliste et exubérant du mouvement punk », crie-t-il pour bien se faire entendre d'elle. « Il veut révolutionner les lois et les mœurs. Il est pour la peine de mort, sauf pour les assassins, qu'il considère comme de grands bienfaiteurs de l'humanité actuelle. Ma sœur a raison, il y va un peu fort.

- C'est vrai, il y a quelque chose qui me gêne dans son programme, balbutie Simone.
Imaginez le nombre d'avions ou d'hélicoptères qu'il faudra pour larguer tout ce monde dans le désert. Ça va terriblement polluer la nature.

- C'est tout ce qui vous dérange?

- Euh...

Juan continue à parler à voix très haute:

- Vous êtes un peu nihiliste, vous aussi. Mais si un jour les lois devaient cesser de vous paraître absurdes, vous n'auriez plus de plaisir à les transgresser. Ce serait casse-pieds, non?

Il entraîne Simone et plus loin encore, vers les arbres.

Simone cherche une répartie. C'est le moment de "prendre le taureau par les cornes, mouiller sa chemise, jouer son va-tout", comme a dit Victor avant de sombrer dans le délire.

Mais elle ne trouve rien à dire et le silence s'installe.

Chapitre 20

- Vous n'avez pas besoin de parler fort, je vous entends très bien, hasarde Simone.

Ils sont assis sur un petit banc, sous les arbres.

- Mais je n'ai rien dit !

- Je veux dire, avant.

- Vous êtes une fausse sourde ?

Elle rit.

- Je suis sourde à temps partiel.

- Est-ce que vous êtes comme mon père ? demande Juan. Il trouve que les lois, c'est très bien pour les autres, mais pas pour lui; il croit qu'il peut traverser sans danger à tous les feux rouges, tandis que les autres sont sûrs de se prendre tôt ou tard un autobus sur la tête.

- Les carrefours sont faits pour être traversés, les lois pour être transgressées, les libertés pour être prises, dit Simone.

- La liberté d'aller en prison?

Elle a un rire nerveux.

- Ça vaut peut-être mieux que de rester enfermé toute sa vie dans le carcan de la normalité.

Le silence se réinstalle. Cette fois, Juan ne le rompt pas tout de suite. Il sent que Simone est plus ingénue qu'il n'y paraît et qu'elle ne correspond pas exactement à son personnage d'habile conspiratrice, mais il est loin de soupçonner qu'elle puisse être une agente infiltrée. Il s'est créé entre eux une sorte d'intimité.

- Vous vous rappelez ce que vous m'avez dit l'autre soir? lui demande-t-il.

- Non, quoi?

- Les sévices sexuels.

- Ah oui!

- Ça vous gêne peut-être d'en discuter?

- Pas du tout, ment-elle. Ça fait un sujet de conversation.

- Beaucoup de femmes violées ont trop honte pour parler.

- Je les plains de tout mon cœur.

- Alors racontez-moi. Qui était-il? Comment était-il? Qu'est-ce qu'il vous a fait?

Elle a un nouveau rire nerveux.

- J'ai peur de vous décevoir. Il n'y avait pas d'arme, à peine une menace voilée. Mais après, je me suis demandée de quoi j'avais bien pu avoir peur, *avant*. C'était comme si j'étais passée d'un univers en couleur à un monde en noir et blanc. Ou en noir tout court.

- Et vous avez toujours peur, je le sens.

- Moi? Pas du tout. Je me suis réconciliée avec l'idée de l'amour.

Mais elle s'est rembrunie.

On entend une douce mélodie. Saisi par une vague d'émotion, Juan attire Simone contre lui et lui passe la main dans les cheveux. Sous l'abondante toison, il tombe droit sur la zone chauve et, surpris, ne peut s'empêcher de la palper. Simone, très gênée, lui explique:

- C'est une plaque de pelade. Il paraît que ça peut s'étendre à tout le cuir chevelu.

Pour bien lui montrer le phénomène, elle penche la tête en avant et sépare en deux la masse de ses beaux cheveux, dénudant l'affreuse plaque.

A cet instant précis, Arabella réapparaît. Son frère et Simone reprennent une posture plus ordinaire, mais Arabella a déjà photographié la plaque chauve d'un coup d'œil. N'en laissant rien paraître, elle se met à déclamer d'une voix mondaine:

"- Oh, c'est là que vous vous cachez! Juan, on te cherche partout. Ton verdict sur l'euthanasie est attendu avec impatience. Chère demoiselle, consentiriez-vous à laisser mon frère faire acte de présence pendant quelques minutes parmi ses invités? Un tout petit semblant de convivialité. Et vous devez absolument goûter à notre bourgogne Romanée-Conti. C'est une pure merveille."

D'autorité, elle saisit les deux jeunes gens chacun par un bras. Une de ses fréquentes disputes avec Juan s'ensuit, mais le trio ne s'en dirige pas moins vers la maison et les invités.

Chapitre 21

Simone, Juan et Arabella sont maintenant au sous-sol de la résidence des Galvis, dans une grande salle qui sert à la fois de billard et de local de danse pour la jeunesse. Juan présente à Simone un disque en français qu'il a acheté au marché aux puces le matin même en pensant à elle. C'est une œuvre de 1979 du groupe "Nombril Assassin" :

"Toi qui t'endors aux aubes blêmes,
Quand le sommeil est périmé..."

Juan voudrait inviter Simone à danser, mais celle-ci, à l'écoute des premières phrases de la chanson, a senti l'envahir la fatigue de ces trente-cinq heures sans sommeil et s'est pelotonnée dans un fauteuil, les yeux mi-clos.

Aussi le jeune homme s'écarte-t-il.

"Compter les comprimés, les heures,
Peur de quand l'extase se casse,
Peur, si peur que l'amour ne meure
Tout désintégré dans l'espace

Et nos jours sur nos nuits reposent,
Loin des aurores à l'eau de rose,
Au fil du courant consommé
Et de noirs midis déprimés"

Le demi-sommeil de Simone sur cette chanson d'insomniaque fait parfaitement l'affaire d'Arabella, qui s'approche d'elle subrepticement, sort la paire de ciseaux qu'elle portait dans une poche de son costume féministe et, avant que Simone ait eu le temps de dire ouf, coupe de quelques coups adroitement placés la mèche qui recouvrait sa plaque de pelade.

Un petit scandale éclate alors dans ce coin de la pièce. Comme si elle se retrouvait soudain aussi nue que ce malheureux emplacement de son cuir chevelu, Simone veut s'échapper, mais les quelques spectateurs du coup d'éclat d'Arabella l'en empêchent et entreprennent chacun à son tour un examen clinique de son crâne, touchant, interrogeant et émettant des conseils et des commentaires variés. Un

Colombien lui explique aimablement qu'elle n'aurait jamais risqué cette maladie si ses parents lui avaient rasé la tête quand elle était bébé, comme c'est la coutume à Bogota. Juan, revenu voir ce qui se passe, s'engage dans une nouvelle altercation avec sa sœur; enfin, Alberto, qui, malgré son grand âge de trente ans, a lui aussi descendu l'escalier jusqu'à ces tréfonds immatures pour conférer avec sa coéquipière, sort son rasoir de poche et entreprend d'effectuer une taille similaire de l'autre côté du crâne de Simone. Il veut obtenir un genre de crête de coq qui, par la symétrie des espaces tondu, donnera l'impression d'une coiffure audacieusement moderne plutôt que d'une maladie du cuir chevelu.

Lorsque Simone ressort de cette opération, la différence entre elle et Anatina n'est, paradoxalement, plus aussi manifeste pour un œil averti. Tout semble résider dans la différence de coiffure, et Alberto s'étonne que les services secrets n'aient pas envisagé un semblable stratagème plus tôt. Il est vrai que l'aspect de la prétendue blanchisseuse *top class* est devenu très excentrique; mais, par chance, cette coiffure *destroy* ne va pas trop mal à Simone, faisant ressortir ses pommettes et la forme régulière de son crâne.

Alberto prend sa collaboratrice à part.

- Fini d'attendre, lui dit-il. Faut affronter Correal. Tu n'as plus le choix, maintenant, t'es obligée d'être belle. Alors souris et tiens-toi droite. Et ensuite, tu vas concentrer tes efforts pour séduire le père Galvis plutôt que le fils. T'as toujours ton stylo-micro ?

Simone vérifie. Alberto lui explique aussi qu'il s'est plus ou moins engagé, en leur nom à tous les deux, à blanchir trois cent mille dollars. Si l'affaire se fait, cela portera à un million six cent mille le montant total des sommes blanchies par l'État dans cette affaire. Malgré ce dépassement de budget, Alberto compte sur elle pour le suivre dans la négociation.

- Il faut lui parler des femmes qui font le voyage à Hong-Kong régulièrement et des échoppes de change en Asie. Y'a aussi l'entreprise de fret aéronautique qui expédie des valises d'argent dans des couronnes mortuaires...

- Oh là là! J'espère qu'il va pas me demander trop de détails...

- Je lui ai aussi parlé d'une troisième combine, d'une nouvelle connexion. Tu peux parler du rachat de sociétés en faillite.

Tous ces détails ont été précédemment mis au point avec Victor et Marty.

- Et le délai, tu lui en as parlé? demande Simone

- J'ai préparé le terrain. A toi d'insister pour que ça se décide ce soir.

Simone est sous pression.

- Et Juan? demande-t-elle. J'étais en conversation avec lui tout à l'heure. Sa sœur nous a interrompus...

- Tu vois bien qu'il est en train de causer avec ses copains. D'ailleurs, je te rappelle que je suis censé être ton mec. T'as pas à rester avec lui pendant toute la soirée.

- Justement, j'ai oublié de t'avertir: l'autre soir, je lui ai dit que tu n'étais plus mon mec.

- T'es folle? Kip et Correal pensent le contraire.

- On pourrait très bien s'être disputés, toi et moi; je suis partie en Suisse me remettre les idées en place, et maintenant on redémarre dans une relation purement professionnelle. Ça nous évitera d'avoir à simuler l'intimité. De toute façon, je ne peux plus reculer. Je lui ai dit ça spontanément, sans y penser.

Elle tourne la tête, cherchant le bassiste du regard.

- Tu vois bien qu'il est occupé, dit Alberto. Viens, on monte parler à Correal. Je suis sûr que ce Galvis junior comprendra très bien que les affaires de son père passent avant les siennes.

Chapitre 22

Correal est toujours au même endroit, seul à côté d'une bouteille de Romanée-Conti.

- Tu reconnais peut-être pas Anatina Sulger, mais c'est pourtant elle, lui déclare Alberto. Regarde son grain de beauté caractéristique. Tu voulais la présenter au Psy. Eh bien, son fils l'a déjà fait! Elle va t'expliquer un peu les nouvelles filières.

Simone regarde cet admirateur de la véritable Anatina. Très attentif auprès des belles femmes, Correal est aussi remarquablement roublard. Elle sent le poids de son regard inquisiteur à travers les lunettes de soleil. Pourtant, il l'intimide moins que le Psy. Une fois de plus galvanisée par le danger, telle une artiste que le trac stimule, elle sent une partie de ce qu'elle a appris lui revenir. Elle s'est redressée, a étiré sa nuque et abaissé ses épaules sans lever le menton. Regardant Correal en face, mais sans provocation, elle lui tend la main. Il la serre, paraît vouloir émettre une remarque sur sa coiffure, mais se ravise et lui sert un verre de vin.

Puis il retire une nouvelle fois ses lunettes pour les essuyer.

- Vous les portez même la nuit? demande Simone.

- Toujours. Mais cette nouvelle paire me convient pas très bien. Même vous, quand je vous regarde, ça me fait bizarre.

Toute concentrée qu'elle soit sur son rôle, Simone n'est pas particulièrement pressée d'être de nouveau confrontée au Psy. Mais il faut lancer le processus et, pour commencer, convaincre Correal. Dans sa tête, elle se repasse en accéléré les instructions de Marty et de Victor. Correal, d'ailleurs, est prêt à boire ses paroles. Après tout, depuis que le personnage d'Anatina est entré en scène quelques mois auparavant, Alberto s'est mis à réaliser les propositions les plus mirobolantes.

L'infiltrée en herbe se lance alors dans les explications attendues, à mi-voix:

- En Suisse, j'ai rencontré un administrateur qui travaille pour un groupe de sociétés d'informatique, Primate Group. Vous connaissez peut-être?

- Primate Group? Bien sûr. Ils s'occupent de transpondeurs optiques et planchent sur une machine à traduire, non?

- C'est ça, répond Simone. Le gars en question organise des achats de sociétés d'informatique en Europe. Il s'agit en général de sociétés au bord de la faillite, mais elles sont surévaluées au moment de leur rachat; on effectue des opérations en bourse qui font monter les cours des actions. Du même coup, les sociétés-mères sont en mesure de gonfler leurs bilans. Quant aux sociétés européennes surévaluées, une fois qu'elles ont été rachetées, elles renvoient des fonds soit en Amérique, soit sur des comptes suisses; il y a le choix. On fait passer ça pour des honoraires ou des redevances, en échange de divers services qui, bien entendu, ne sont jamais fournis. En attendant, l'argent travaille dans les sociétés remises à flot, et ça rapporte des intérêts. Il y aurait une possibilité d'injecter des fonds dans un rachat en ce moment.

- Ils prennent tout de même pas l'argent liquide?

- Non, mais si vous êtes décidés, on a un départ pour Hong-Kong lundi. Sept femmes du troisième âge, qui se présentent sous le couvert d'un voyage organisé. Ces dames vont chercher en Asie de la bimbeloterie de contrebande, elles ne demandent qu'à rentabiliser aussi le voyage aller. On peut leur confier quarante mille dollars à chacune, à mettre dans leur valise. Vous n'aurez que la moitié du billet d'avion à payer - en plus de notre commission, bien entendu. A Hong-Kong, il y a des échoppes de changeurs d'argent qui envoient la monnaie dans les pays arabes. De là, aucun problème pour le faire parvenir sur le compte des sociétés d'informatique européennes et américaines. Ne vous en faites pas, personne ne pourra retracer la provenance de l'argent.

- Vous êtes sûre de votre monde?

- Je sais trier mes relations, affirme Simone avec un demi-sourire.

Il lui verse un deuxième verre de bourgogne.

- Et au départ, où est-ce qu'on apporte l'argent?

- Vous n'avez qu'à le remettre à Alberto dans des valises, comme d'habitude. Il le transmettra lui-même aux dames du voyage organisé.

L'idée d'investir dans des sociétés d'informatique plaît à Correal.

- Ça me paraît intéressant, approuve-t-il. Mais si le départ pour Hong-Kong a lieu après-demain, c'est un peu court.

- Il faudrait que l'argent soit livré demain. Et que je passe d'abord un coup de fil à une des voyageuses pour les prévenir.

- Vous pensez que vous pourriez nous prendre trois cent mille dollars?

Simone sent que la situation est favorable.

- A huit pour cent, précise Correal.

- Nous n'avons que sept transporteuses, dit Simone, et les doubles fonds de leurs valises ne sont pas sans fond. Je pense qu'elles peuvent emporter deux cent dix mille au maximum.

Alberto, qui suit la conversation, s'interpose:

- Les billets, ça se tasse. Et à 210 000, on perd un pour cent, je te signale.

- Le risque couru ne vaut pas ce pour cent, réplique Simone-Anatina.

Correal pose son verre.

- Quoi qu'il en soit, je peux rien décider seul, dit-il. Si vous m'attendez un instant, je reviens.

Correal va rejoindre son boss et le prend à part. Mais le Psy n'est pas bien disposé:

- Je vous ferais observer que cette soirée n'est pas censée être un rendez-vous d'affaires.

- Il faut se décider tout de suite. Je vous assure que ça en vaut la peine. Anatina Sulger a dans sa manche un administrateur de Primate Group.

- La mégasociété d'informatique?

- Rien de moins. Ils sont prêts à nous blanchir 210'000 dollars à sept pour cent. Mais il faut qu'Anatina fasse un téléphone avant demain. A propos, comment ça se fait que votre fils la connaisse?

- Ils se sont rencontrés lors d'un concert. Je lui trouve une certaine fraîcheur, mais...

- Vous devriez peut-être parler directement avec elle, dit Correal, elle vous expliquera l'affaire mieux que moi.

- Hors de question, répond Galvis. Vous savez bien que je ne traite jamais moi-même, et ce n'est pas avec cette gamine excentrique que je vais commencer.

- Elle sait donner le change. Il n'y a jamais eu le moindre lézard avec elle. Et je vous rappelle qu'on a cinq cent mille dollars sur les bras. C'est jamais très bon, de laisser l'argent traîner dans les planques.

Galvis réfléchit.

- Il faudrait se décider rapidement, insiste Correal.

Chapitre 23

Pendant ce temps, Simone et Alberto font des conjectures.

- Tu crois qu'il t'a crue?

- Il en avait tout l'air, non?

- Je me demande si Galvis avalera ces salades.

- C'est pas que des salades, c'est des combines qui se pratiquent, rétorque Simone.

- Regarde, Correal a réussi à le prendre à part ! C'est toujours un bon point pour nous, dit Alberto. Tu pourras en témoigner devant le juge.

Nerveux, il se ronge les ongles en s'efforçant de ne pas regarder dans la direction du Psy.

Quant à Simone, elle se sent tout à coup terriblement oppressée.

- C'est drôle, dit-elle, maintenant que tout est sur les rails, je n'ai plus envie de réussir.

- Qu'est-ce que tu racontes?

- Quand je pense que je vais devoir témoigner pour faire coffrer le père de ce musicien si gentil, ça me tue.

- Le père n'est pas le fils. Et puis, c'est pas le moment de tergiverser; revoilà Correal. On va voir ce qu'il va dire. Je parie que son patron ne veut pas traiter lui-même. Tu as la poudre laxative?

Toujours aussi candide, celui qui se croit leur complice revient leur dire que Galvis a besoin de réfléchir, mais transmettra sa réponse avant la fin de la soirée.

On ne peut plus reculer, et il s'agit maintenant de faire boire à Correal le purgatif qui a été préparé à son intention. Geste qui se révèle d'une simplicité étonnante: Simone s'empare d'un verre sale, puis, s'étant détournée, verse dedans la poudre effervescente et l'additionne de vin. Elle se retourne vers Correal et lui tend le verre. Celui-ci en tient déjà un à la main, mais il le pose, ébloui par le sourire de la jeune fille. Il saisit celui qu'elle lui tend et boit.

En attendant les effets du laxatif, Alberto redescend au sous-sol écouter la musique de la jeune génération. Simone reste à discuter de choses et d'autres avec Correal. En sirotant elle aussi son verre, elle sent sa tension nerveuse se relâcher un peu.

Tous deux finissent par s'intéresser à la conversation du groupe qui se trouve à côté d'eux. Il y a là le philosophe de service, César, le copain de Juan. Il est en train de développer ses théories auprès de nouveaux auditeurs, mais un fervent catholique cherche à dissiper toute angoisse sur la surpopulation.

- La terre est assez grande pour porter bien plus d'humains qu'actuellement, et Dieu a promis de transformer tous les déserts en de merveilleux jardins. C'est écrit.

- De toute façon," intervient une massive quadragénaire, s'adressant à César, "si vous trouvez qu'il y a trop de monde, vous n'avez qu'à vous suicider. Charité bien ordonnée commence par soi-même.

- Et si vous trouvez que la vie vaut trop cher chez nous, vous pourriez aussi retourner en Colombie, suggère ironiquement un homme d'affaires.

- Hélas! répond César, je sais bien que vous avez raison, mais le pas est difficile à franchir. C'était déjà dans Hamlet: "Ainsi l'idée de mort fait de nous des couillons." Je

crois que je vais tout au plus commencer à fumer pour attraper le cancer des poumons dans vingt ans.

Une seconde quadragénaire intervient – celle-ci est maigre et porte des lunettes. C'est l'épouse d'un truand de la clique du Psy.

- Aujourd'hui, dans le monde en cris, je ne comprends pas pourquoi les jeunes ont encore besoin de se droguer, dit-elle. De mon temps, où tout allait trop bien, on avait davantage de mérite. On se jouait la crise, la guerre, la misère, en se fragilisant par la drogue, cette déviance de l'appétit, ce simulacre plus vrai que nature de la faim et de la soif. On se préparait pour les ténèbres de l'époque actuelle, en quelque sorte.

- Moi aussi, j'en étais, de cette époque-là, rétorque la quadragénaire enrobée, qui se trouve être féministe. Ça ne m'a vraiment pas préparée pour les ténèbres de l'époque actuelle. Je rame autant que jamais, et tous les ex-drogués que je connais se baladent avec leur petite valise de médicaments pour dormir. D'ailleurs, à ce que je me rappelle, le monde a toujours été en crise. Écoutez-moi, vous, jeune fille ! (elle s'adresse à Simone.) Je me suis retrouvée enceinte d'un joyeux luron à l'imagination aussi débridée que cet irresponsable égocentrique qui prétend vouloir attraper le cancer des poumons. Le père de mon enfant n'a rien eu de plus pressé que de disparaître sur un bateau pour l'Orient avec tout mon argent. Je crois que tous les hommes que j'ai connus étaient des brutes et des vauriens.

Elle s'interrompt pour engloutir une poignée de cacahuètes.

- Qu'on soit homme ou femme, chaque instant qu'on donne aux produits dont on est dépendant sera un instant de perdu pour l'amour du prochain, dit le catholique.

- Parce que vous croyez qu'un individu de sexe masculin est capable d'amour du prochain? s'enflamme la féministe. Ils ne pensent qu'à la baise. Aujourd'hui, le principe masculin, c'est la négation de tout instinct de conservation, c'est la mort, par opposition au principe de vie que représentent les femmes. Nous, on est douces, trop bonnes, on aime les activités innocentes et créatives comme la broderie et le patchwork. J'attends avec impatience le jour où ces valeurs régneront dans le monde politique, ce sera l'aube d'un Nouvel Age d'or. Regardez tous ces intégristes musulmans

qui parasitent les femmes et vivent du travail qu'elles fournissent! On devrait tous les castrer.

- Vous avez raison pour la broderie, mais je ne suis pas sûre que... commence Simone, puis elle s'interrompt pour rassembler ses idées tout en buvant une gorgée de vin.

- Non, vous n'êtes pas sûre, pauvre dépravée! s'écrie alors un émir arabe, partenaire d'affaires de Galvis dans de juteuses opérations pétrolières. "Dans une telle décadence, ce n'est pas demain que vous serez sûre de quoi que ce soit. Heureusement qu'il y a encore des pays – comme par exemple le mien - où l'homme a de la virilité, où il prend au sérieux l'autorité dont il est investi pour tenir en bride la faiblesse, la vulgarité et la saleté menstruelle de l'élément féminin. En Occident, c'est le règne de la pornographie, avec tous ces aguichements sataniques qu'on voit partout à la TV, au cinéma et sur les affiches: tous ces décolletés, ces rouge à lèvres...

- Je comprends votre point de vue, répond Simone, réchauffée par l'alcool. Elles tentent le diable, toutes ces femmes en minijupes, aux décolletés plongeants. Elles ne devraient pas manifester de manière aussi tapageuse leur infériorité et leur besoin de protection. Comment peut-on se laisser séduire par toutes leurs démonstrations de grâce artificielle? Je comprends aussi les homos...

La fin de sa tirade se perd sous les invectives de la quadragénaire aux cacahuètes, ulcérée:

- Alors, qu'est-ce que vous faites dans cette tenue? Va te coucher, traîtresse, te cloîtrer, te murer, au lieu de répandre ton venin sur tes faibles sœurs!

L'islamiste est étonné, lui aussi.

- Vous ne devriez pas rester aussi peu vêtue, dit-il à Simone. Tenez ! - Il s'empare d'une admirable couverture tissée qui recouvrait un canapé et la lui tend, pour qu'elle puisse s'en revêtir et masquer les excès de chair que sa minijupe dévoile au public.

Ce qu'elle fait.

Chapitre 24

- Cette jeune femme est étonnante, dit César en désignant Simone à Juan, qui a rejoint leur cercle depuis quelques instants. Elle vient quasiment de se convertir à l'islam sous nos yeux. Tu bois un verre?

- Non merci. Tu savais qu'elle a été traumatisée par les hommes?

- Vous n'avez rien compris ni l'un ni l'autre, affirme Correal. Elle a réussi à embobiner cet Arabe d'une façon extraordinaire. Elle l'a mis dans sa poche, avec tout son pétrole et ses millions! Fallait le faire!

Là-dessus, malheureusement, il sent le purgatif qui déploie ses effets dans ses entrailles et doit se précipiter aux toilettes.

L'orchestre techno-jazz joue une version revisitée d'une mélodie de Duke Ellington, sur laquelle une chanteuse créole a placé des paroles de son crû qu'elle chante avec un inimitable accent:

« J'ai bien peur que tu m'oublies
Autres filles, autres pays jolis
Autres chansons dans ta vie
Oui j'ai bien peur que tu m'oublies »

Simone, voilée par la couverture que lui a remise l'islamiste, n'en est cependant encore que plus voyante. Elle croise le regard de Juan, qui lui fait un signe. Elle le rejoint ; il la prend par ce qui lui reste de taille, et ils dansent.

Galvis père observe la jeune femme. Malgré l'inconfort qui consiste à danser emballée dans une couverture, elle a posé sa tête au creux de l'épaule de son cavalier et se laisse aller, en même temps qu'à une douce sensualité, à la fatigue et, dans son ivresse, à un sentiment de tristesse. Depuis un bon moment déjà, elle se sent coupable envers Juan du rôle qu'elle joue et du danger qu'elle représente pour le Psy; et maintenant que leurs joues se frôlent, que le souffle du jeune homme caresse son oreille, elle est sur le point de pleurer.

- Allons nous asseoir un peu à l'écart, lui dit-il à la fin de la danse. Vous buvez quelque chose?

- Un tout petit peu. Je crois que j'ai déjà pas mal bu.

Il la sert.

- Vous êtes très belle. Mais vous êtes sûre que vous voulez rester sous cette couverture?

- Oh oui! Je ne voudrais pas décevoir le monsieur qui me l'a apportée.

Il la regarde d'un air perplexe.

- Vous avez des raisons particulières de vouloir le ménager? Mais je suis peut-être indiscret...

- Euh, c'est pas ça... Enfin, à vrai dire... J'aimerais pouvoir me confier à vous, mais...

Simone voudrait lui dire qu'elle travaille contre son père, qu'elle est à la solde de la police, mais c'est un aveu énorme à faire. Un ange passe.

Juan est perplexe. Il ne peut s'empêcher de penser que si Simone a ainsi voilé ses jambes nues, c'est peut-être par un accès subit de peur des hommes. A moins que Correal ait raison et qu'il y ait là un motif "professionnel"?

- Anatina... Si on se tutoyait?

- Si tu veux.

- L'autre jour, j'ai essayé de rédiger un plan pour notre émission sur le viol. Tu serais d'accord de le lire et de me dire ce que tu en penses?

- Oui, bien sûr.

- Tu as l'air fatiguée, dit Juan. Détends-toi un peu. Tiens, assieds-toi sur ce fauteuil.

Elle pose son verre et suit son conseil. Elle pense qu'elle n'arrivera jamais à dire la vérité à Juan; qu'elle ferait mieux de démissionner carrément de son job d'infiltrée.

Soudain, elle tombe, raide comme une planche, victime d'une crise de type épileptique devant Juan effaré.

Simone n'avait encore jamais souffert de ce mal. La crise est due au manque de sommeil, à l'alcool, à la tension nerveuse et à son état psychique déboussolé.

C'est une épilepsie légère, mais néanmoins impressionnante: le corps et le visage de la jeune femme sont crispés à l'extrême. Bientôt, toute l'assemblée regarde de près ou de loin cette nouvelle défaillance de l'amie de Juan. Le Psy, étant médecin, a tôt fait de diagnostiquer la nature du mal. Il explique qu'il n'y a rien à faire qu'à attendre et éventuellement à placer un bouchon dans la mâchoire contractée de Simone pour éviter qu'elle ne se morde la langue, tout en espérant qu'elle ne lâchera pas ses urines sur le beau tapis persan.

Ce n'est pas le cas, mais quand Simone revient à elle, elle ne sait plus rien, ni d'elle-même, ni de Juan, ni d'aucun de ceux qui l'entourent. Tout au plus sait-elle qu'elle devrait savoir quelque chose à leur sujet. Elle sent la pression affectueuse de la main de Juan dans la sienne et perçoit l'agréable commisération de certains en même temps que le rejet et la peur de certains autres; il lui reste une vague impression, comme les échos d'un rêve passionnant où elle a été le centre d'intérêt de tous ces gens.

Elle sait encore parler, cependant, et demande ce qu'elle fait là, mais quand Juan l'appelle du prénom d'Anatina, une lumière angoissante se fait en elle, car elle se souvient maintenant d'une chose et d'une seule: *elle ne s'appelle pas Anatina...*

Puis la mémoire continue de lui revenir, progressivement, sur fond de mal de tête profond et lancinant. Elle se rappelle son véritable nom. Elle sait de nouveau qu'elle est venue avec Alberto, que Juan est le fils du Psy, et tout le reste.

- T'as vu la copine de Juan?" chuchote à son père Arabella, attirée sur les lieux du phénomène. "Chauve, sourde et épileptique. Il nous gâte. Ça promet pour ta descendance!

- Chauve et sourde? demande le Psy.

- Elle perd ses cheveux à vue d'œil. C'est pour ça qu'elle s'est à moitié rasé la tête. Et Juan est tout le temps obligé de crier pour qu'elle l'entende.

- Chauve, sourde et épileptique!

- C'est sûrement une espionne infiltrée, ironise Arabella. L'État manque tellement de fonds, il ne trouve personne à embaucher ! Bon, moi, j'en ai marre, de cette soirée. Je vais me coucher."

Galvis a aperçu Correal à l'autre bout de la pièce, le visage pâle et contracté. Le malheureux n'a pas vu la crise, de là où il se trouvait, et doit être une des seules personnes de l'assemblée à ne pas en être informée; il est trop préoccupé par les mouvements de son intestin. Quand Galvis lui annonce qu'il incline à accepter la proposition des deux pseudo-blanchisseurs, Correal n'est pas surpris de ce jugement; mais comme l'ont prévu Alberto et Simone, il est trop malade pour servir d'intermédiaire. Il a à peine le temps de s'en excuser avant de se précipiter encore une fois aux toilettes.

Chapitre 25

Galvis est revenu près de la malade, et elle a dégagé sa main de celle de Juan:

- Je suis désolée, dit-elle, j'ai gâché votre soirée. Il faut que je rentre à mon hôtel.

- Vous avez besoin de sommeil, je crois, dit Galvis père. Vous devriez dormir ici.

Qu'en penses-tu, Gaetana ?

- Oh mon Dieu oui ! Je serais beaucoup plus tranquille, assure cette dernière.

- Vraiment, je ne voudrais pas... commence Simone.

- Si, si, c'est une très bonne idée, l'interrompt Juan. Il y a des moments où il vaut mieux tout laisser tomber et dormir, quitte à ce que le monde s'arrête de tourner. On s'occupera de mon émission une autre fois.

Le souvenir de l'émission sur le viol remonte lui aussi à la surface de la mémoire de Simone, mais déjà, Gaetana Galvis a passé son bras sous le sien et l'emmène.

Galvis père et fils restent quelques instants à discuter.

- Tu la connais bien, cette fille? demande Juan.

- Moi? Pas du tout.
- Elle travaille pour toi, à ce que m'a dit Kip.
- Encore un qui parle trop. Elle ne travaille pas pour moi, elle travaille pour Correal. Qu'est-ce que tu penses d'elle?
- Elle, en tout cas, elle ne parle pas trop. J'apprécie assez sa réserve. Et je la trouve belle.
- Même quand elle fait une crise d'épilepsie?
- C'est vrai que c'était assez surprenant. Mais tu as dit que ça pouvait être un épisode isolé ?
- Oui; si, comme elle le dit, c'est la première fois que ça lui arrive, son cerveau n'en a pas l'habitude. Mais cette fille me fait une drôle d'impression, dit le Psy.
- Moi, elle m'inspire confiance, dit Juan. Et c'est pas si courant, ni dans la vie en général, ni dans ton entourage en particulier. Bon, je te laisse, je vais voir ce que fait César.

De son côté, Mme Galvis a conduit Simone dans une chambre d'amis bien isolée des bruits de la réception. Elle lui montre la salle de bains attenante, lui remet un tranquillisant pêché dans la pharmacie du ménage, ainsi qu'un de ses ravissants pyjamas - le tout avec une sollicitude quasi maternelle.

Une fois seule, Simone se met en pyjama. Elle doit vider son sac sur la table de nuit avant de retrouver son étui à lentilles de contact. Elle se défait ensuite de ces "yeux" et se glisse dans les draps. Sa tête est toujours aussi douloureuse.

Elle va éteindre sa lampe de chevet quand elle entend frapper à sa porte. Quelqu'un entre, allume le plafonnier et lui apparaît en pleine clarté: c'est Ignazio Galvis.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIEME PARTIE

Chapitre 26

Anatina - la vraie - pénètre une nouvelle fois dans l'immeuble de la DEA. Elle frissonne et a l'air hagard. Le portier met un moment à la reconnaître.

- Mademoiselle Sulger? Qu'est-ce que vous venez faire à cette heure? Tous les bureaux sont fermés.

- Je cherche Alberto, Joe. C'est important.

- Alberto? Il est passé ici à six heures, mais en coup de vent. Il est monté au bureau de monsieur Marty et il est reparti aussitôt se préparer pour une mission. Tenez, asseyez-vous, mademoiselle. Vous êtes toute pâle, on dirait que vous allez vous évanouir.

- Merci, Joe. Je me sens affreusement mal. Vous n'auriez pas une goutte d'alcool?

Joe hésite un instant avant d'exhiber une bouteille de whisky. Il n'est pas censé boire en service.

- Tenez, une petite gorgée pour vous remonter. Qu'est-ce que vous vous êtes fait?

Il regarde la main d'Anatina, où se distinguent plusieurs marques violacées et sanglantes.

- C'est le chien d'un copain qui m'a mordu. Un animal complètement fou.

Elle boit, puis reprend.

- Je ne sais plus quoi faire. J'ai prêté mon appartement à des musiciens de passage pendant que j'allais passer une semaine à la Martinique. Eh bien, ils m'ont tout volé. J'ai trouvé mon appartement vide; plus de tableaux, plus de hi-fi, plus rien. Ils avaient même réussi à emporter ma harpe. Et le pire, c'est qu'à la Martinique, on m'avait volé mon portefeuille avec toutes mes cartes de crédit, et comme je ne m'en suis rendu compte que le surlendemain, tous mes comptes avaient été vidés.

- C'est vraiment pas de chance. Vous avez rien pu récupérer?

- Rien! Et j'ai terriblement besoin d'argent!

- Vous pourriez aller au consulat suisse, ils vous aideraient peut-être.

- Ça prendrait un temps fou. Je n'ai même plus de papiers d'identité; Quand il a vu que je n'avais plus de fric à lui donner, le copain avec qui je vivais s'est tiré avec mon sac, et tout était dedans.

Ce n'est pas tout à fait exact. Anatina a donné ses papiers en gage à un dealer, mais elle ne peut pas le crier sur les toits.

- Et vos parents? Vous leur avez téléphoné?

- Ils sont morts tous les deux dans un accident de voiture il y a deux ans. Mon père venait juste de faire faillite. Ils étaient ma seule famille.

- Ma pauvre demoiselle!

Le portier réfléchit un instant, puis reprend:

- Écoutez ce que je peux faire pour vous: je peux organiser une collecte dans la maison, dès demain. Je récolterai sûrement de quoi vous remettre à flot pour un petit moment.

- C'est que j'ai besoin d'aide tout de suite! Il y a un créancier qui me harcèle. Je lui dois sept cents dollars, et il ne me laisse pas une minute de paix.

Le portier sent sa sympathie refroidir comme la rosée se transforme en givre en novembre dans certains pays plus austères.

- Sept cents dollars! Vous m'avez l'air de vous être mise dans un drôle de pétrin. Et vous avez essayé de joindre Alberto chez lui?

- Bien sûr, mais il ne répondait pas. Il faut absolument que je le voie. Je vais me remettre à travailler dès que possible, mais en attendant je ne trouve personne pour m'avancer cet argent. Alberto comprendra, lui, j'en suis sûre.

- C'est possible.

- Il faudrait dénicher une copie de son ordre de mission, ou n'importe quoi qui puisse nous indiquer où il est.

- Vous ne voulez pas téléphoner à Monsieur Marty? Il doit savoir, lui.

- Celui-là? C'est un vieux con. Je ne veux plus avoir affaire à lui. La dernière fois que je lui ai parlé, il m'a dit des vacheries que je n'ai vraiment pas appréciées.

L'effet de la colère s'ajoutant à celui du manque d'héroïne, Anatina a une crampe et se plie en deux. Le portier compatissant lui sert encore un petit verre de whisky.

- Je voudrais vous aider, mais vous savez comment c'est. Ici, à la moindre bavure, on vous met à la porte. Si je vous donne les clés du bureau et que - je sais pas, moi... la mission d'Alberto et de sa nouvelle collaboratrice échoue parce que vous étiez là, je donne pas cher de mes trente ans de service. En plus, il est déjà onze heures, ils auront peut-être fini.

- Joe, s'il vous plaît! je vous assure que je ne ferai pas foirer leur mission. Je prendrai Alberto à part pendant un petit moment, c'est tout. Qu'est-ce que c'est que cette nouvelle collaboratrice?

- Je ne sais pas, une Suissesse aussi, je crois. Elle vous ressemble un peu.

- Écoutez, donnez-moi la clé, laissez-moi monter au bureau cinq minutes. Juste pour regarder l'agenda, ce qui est écrit dessus. Quand j'aurai retrouvé Alberto, si on me demande quoi que ce soit, je dirai que j'étais devant cet immeuble à cinq heures, quand il en est sorti, et que je l'ai suivi. Je vous jure.

Joe réfléchit un instant, puis, sacrifiant à la mémoire de son idolâtrie passée, saisit la clé et la lui tend.

Et c'est ainsi qu'Anatina, la vraie, peut se rendre dans le bureau du superviseur et consulter son agenda, dans lequel elle découvre avec étonnement qu'Alberto est à une soirée chez le Psy.

Après avoir restitué la clé à Joe, elle rejoint son créancier, ou plus exactement son dealer, qui l'attend dans une voiture dehors.

Anatina a l'impression d'avoir vieilli de dix ans en un mois et d'encre vingt de plus en vingt-quatre heures. En chemin, elle doit faire arrêter la voiture pour vomir au bord de la route. Elle est décoiffée, le teint bilieux, amaigrie et transpirante.

Une fois arrivée à Coral Gables avec son escorte, elle se trouve confrontée à une nouvelle difficulté.

Chapitre 27

La mine patibulaire du garde qui surveille l'entrée de la résidence annonce qu'il ne se laissera sûrement pas émouvoir comme Joe.

- T'as vu sa gueule ?» demande le dealer à Anatina. «Il nous laissera pas entrer sans invitation. On devrait attendre ton copain dehors.»

La nécessité de payer le dealer et de se trouver une dose ont porté Anatina jusque-là. Maintenant encore, elle est trop mal en point pour attendre. Et malgré ses récentes mésaventures, elle n'est pas habituée aux échecs. Elle va tenter sa chance, tandis que son acolyte reste l'attendre dans la voiture.

- Il faut que je voie Alberto Martinez, explique Anatina au garde patibulaire.

- Vous avez été invitée?

- Bien sûr.

- Une pièce d'identité, s'il vous plaît.

Elle fouille ses poches, d'où émerge une vieille carte de golf, dernier reliquat de son identité officielle après les vols successifs qu'elle a subis. Elle la tend au garde en s'efforçant de le gratifier d'un sourire irrésistible. Le garde prend la carte d'un air dégoûté et consulte la liste des invités; mais il a la surprise d'y voir le nom d'Anatina Sulger.

Il laisse donc passer l'infiltrée déchuée.

Le dealer, qui a observé la scène de loin, en reste ébahi.

Une fois dans la place, Anatina se met en devoir de trouver Alberto sans se faire repérer. Elle ne veut surtout pas rencontrer de blanchisseurs susceptibles de lui parler affaires; dans ce genre de situation, on n'est jamais trop prudent. Elle s'efforce donc de se fondre dans la tapisserie et parmi les plantes vertes, en harmonie, hélas, avec son teint, et réfrène son violent désir de hurler "Alberto" ou de vider l'une des bouteilles de whisky qu'on voit à portée de main. Mais soudain, ses oreilles se mettent à bourdonner et un voile opaque obscurcit partiellement sa vision. Il est grand temps de s'asseoir par terre contre le mur.

- Je peux faire quelque chose pour vous?

Anatina n'est pas évanouie. Elle ne voit que les pieds du propriétaire de la voix. De beaux pieds d'homme, ma foi, chaussés de simples sandales, à la cambrure ferme, à l'ossature puissante, et dont la peau halée semble douce au toucher.

- J'ai besoin d'héroïne, articule-t-elle.

- Je n'en ai pas, madame, dit Juan (car c'est lui). Et même si j'en avais... c'est mauvais pour la santé.

Anatina tente de lever la tête pour lui lancer un regard plein de mépris, mais est prise d'une nouvelle crampe et s'affale un peu davantage contre le mur. Son visage est vraiment méconnaissable, et la douleur lui creuse des rides profondes.

- Y'a un problème? fait une voix derrière Juan.

C'est Kip, chargé du service d'ordre et toujours aux aguets. Il est prêt à évacuer cette invitée qui fait tache.

Anatina sent son ombre entre la lumière et elle; elle rouvre les yeux et les lève vers ses deux interlocuteurs.

- Tu ne trouves pas qu'elle ressemble à Anatina, Kip?

Kip ouvre de grands yeux.

- Alors là non. Absolument pas.

- En tout cas, on dirait qu'elle a aussi besoin d'un médecin.

La véritable Anatina, elle, a reconnu Kip tout de suite.

- Ne le laissez pas me mettre dehors, murmure-t-elle entre ses dents à l'intention de Juan. Il y a un homme qui m'attend. Il veut m'extorquer sept cents dollars. Il faut que je voie Alberto Martinez. Vous le connaissez?

- Comment est la personne qui vous attend dehors? demande Juan en s'accroupissant auprès d'elle.

- Un blond décoloré, dans une vieille Saab bleue, lâche Anatina sans états d'âme. Il a un couteau.

- Aide-moi à la transporter sur un fauteuil, Kip. On va pas la laisser comme ça.

- Oh non! Il n'y aurait qu'à la ramener dans la rigole d'où elle vient. Votre copain le suicidaire serait sûrement d'accord avec moi. Comment s'appelle-t-il, déjà?

- César ? Penses-tu! Il n'est sans pitié qu'en théorie.

Ils épaulent Anatina jusqu'à un fauteuil, puis Juan s'adresse à Kip:

- Va donc nous débarrasser du blond décoloré qui l'attend dehors. Tâche de l'impressionner et dis-lui d'aller voir ailleurs si elle y est.

Kip part faire valoir ses arguments personnels et musclés auprès du dealer d'Anatina.

- Qui êtes-vous? demande celle-ci au jeune bassiste.

- Je m'appelle Juan Galvis.

- Galvis? Vous êtes de la famille du maître de maison?

- C'est mon père.

- Oh!

Juan regarde Anatina, songeur.

Lui-même est assez fraîchement débarqué dans l'univers où la drogue flirte avec la musique. Avant de faire de la TV, puis de connaître un brusque succès avec You Know, il a navigué dans des milieux plutôt gentillets. Et même à présent, malgré ses racines familiales, ou peut-être à cause d'elles, il continue à se tenir à l'écart des alcooliques et des drogués; mais ce soir il est d'une humeur particulière.

« Voilà donc l'autre face de tout ce blanchiment », se dit-il. « Voilà les résultats du genre de trafic qui a toujours fait vivre ma famille. Qui est cette fille ? Qu'est-ce qu'elle fait ici ? »

Mais il ne le lui demande pas.

- Vous avez froid, observe-t-il. C'est l'air conditionné. Attendez, il y avait une couverture...

Celle qu'a portée Simone est de nouveau sur le canapé, à quelques pas de là. Il en couvre Anatina.

- Voulez-vous que je demande à mon père de vous prescrire quelque chose ? Après tout, il est psychiatre, c'est son domaine.

- Non, non, pas lui, pas de médecin, s'il vous plaît. Je voudrais voir Alberto.

L'orchestre joue de plus en plus mal.

- Même dans l'état où je suis, ça me dérange, soupire Anatina.

- Quoi, les fausses notes du saxophoniste? demande Juan étonné.

- Oui.

- Bon, je vais aller voir si je trouve Alberto, reprend Juan. Je peux vous demander votre nom ? Pour pouvoir lui dire que vous êtes là.

- Je suis l'héroïnomane montreuusienne, répond-elle. Il ne connaît que ce surnom.

Le jeune Colombien se met en quête d'Alberto parmi la foule encore dense des invités.

Chapitre 28

Alberto est de nouveau parmi la faune adolescente du sous-sol. On y danse maintenant sur des rythmes techno, à la lumière de stroboscopes si saccadés que c'est miracle qu'ils ne déclenchent pas, eux aussi, quelques crises d'épilepsie.

Alberto sait ce qui est arrivé à Simone. On lui a dit de ne pas la déranger dans la chambre où elle dort. Il est inquiet, craignant que Correal et Galvis ne soient maintenant mal disposés.

Le second des deux est toujours aussi inaccessible, au milieu d'un cercle d'invités; quant à Correal, il a fini par trouver le courage de monter dans un taxi pour faire le trajet jusque chez lui; Alberto l'a cherché en vain.

- Il y a ici une jeune femme qui désire vous parler, lui explique Juan quand il l'a retrouvé. Elle se fait appeler "l'héroïnomane montreuusienne".

- L'héroïnomane montreusienne? Elle fait sans doute erreur. Je connais aucune héroïnomane. Surtout pas montreusienne. Ça veut dire quoi, d'ailleurs, montreusienne?

Juan le regarde avec insistance.

- Elle est malade, elle a des ennuis et elle pense que vous pouvez l'aider.

- Montreusienne? Ah oui! bien sûr! J'avais oublié cette personne. C'est pourtant une amie très chère. On vivait ensemble, elle et moi, avant qu'elle sombre dans sa déplorable manie.

- Vraiment? Elle m'a dit que vous ne saviez pas son nom.

- Son nom? Si. Enfin, non. Vous savez, les noms, dans notre milieu, mieux vaut ne pas trop les connaître. D'une semaine à l'autre, on sait jamais quel nom une personne va employer. Parfois les prénoms subsistent, mais c'est même pas garanti. Je vais venir avec vous. Qu'est-ce qu'elle a, elle est en manque?

- Venez, vous pourrez en juger vous-même."

Quand ils sont tous les deux auprès d'Anatina, Alberto est frappé de voir son visage ravagé.

- Vous savez, c'était une très belle femme, un canon, chuchote-t-il à Juan.

- Ça ne m'étonne pas, répond Juan.

Elle a les yeux clos. Elle s'est abîmée dans une sorte de torpeur douloureuse.

Quand elle les rouvre, ses traits se détendent un peu.

- Ah Alberto, enfin! Dis, j'ai besoin d'un lit pour cette nuit et d'un peu de fric. Mon appartement est squatté par une bande de dealers. Je leur dois sept cents dollars et l'un d'eux me poursuit. Tu peux me dépanner?

D'abord, Alberto s'énerve:

- J'ai beaucoup de travail, ces jours, figure-toi. Et j'ai autre chose à faire que de subir tes conneries. Je sais pas, moi... si t'allais voir un toubib ? T'as une petite crise de manque. Ça finira bien par passer.

- Pourquoi est-ce que ça passerait? Tu crois peut-être que la défonce m'est tombée dessus occasionnellement ? Et que je vais pouvoir me soigner avec de l'aspirine ou des vitamines pour affronter la vie ?

Il reste silencieux.

- Tu as oublié tous les bons moments qu'on a passés ensemble? demande-t-elle.
- Non, justement, fait-il, gêné de s'entendre parler à ce point à contrecœur. Écoute, je te passerais bien ma clé pour une nuit, mais je connais trop vos histoires de junks. Je retrouverais mon appartement dans le même état que le tien en ce moment.

L'héroïnomane montreuusienne sent sa tête bourdonner de plus belle. Le peu de courage qui lui reste est en train de s'évanouir; elle tend la main vers une bouteille de whisky ouverte sur la table basse; mais Juan interrompt son geste avec douceur.

- Mieux vaudrait un calmant, suggère-t-il. Si vous voulez, je peux vous héberger chez moi. Vous voulez que je vous y conduise? On peut partir tout de suite.

- Je ne sais pas...

- J'ai une chambre d'amis. Vous seriez tranquille.

- Merci, je veux bien, mais...

- Attendez-moi cinq minutes. Je vais chercher un calmant.

- C'est le fils Galvis, dit Alberto à Anatina quand Juan s'est éloigné. Tu vas pas tout compromettre? On devait coincer son père ce soir, mais je crois que c'est râpé...

Surtout, tu lui dis pas ton nom ! Inventes-en un autre.

- Vous avez une autre Anatina, j'ai bien compris.

- Jure-moi que tu vas pas lui dévoiler notre jeu.

- Je croyais que la parole d'une junk ne valait pas un clou.

- Je sais, tu m'en as assez fait voir; mais jure-le-moi quand même. Ta main.

- File-moi déjà un peu d'argent.

- J'ai pas de monnaie. Tiens, voilà cent dollars. Tu jures?

- Merci. Je te le jure.

Juan a aussi quelque chose à mettre au point. Il va prendre congé de sa mère:

- Je dois absolument partir pour aider une personne en détresse, lui explique-t-il. Je tâcherai de revenir demain; si Simone part avant, demande-lui son numéro de téléphone. Je l'appellerai à l'occasion.

Et c'est ainsi qu'il se débarrasse, par pure charité, des embarras d'un amour naissant.

Chapitre 29

Ils roulent en direction de la ville.

- Vous habitez dans quel quartier? demande Anatina à Juan.

Il le lui explique.

- J'aurais voulu passer chez un copain, vite fait, dit-elle. C'est presque sur le chemin.

- Il est plus d'une heure du matin !

- Mon copain travaille la nuit.

- Mais moi, je suis fatigué.

- Je comprends. Dans ce cas, vous n'avez qu'à me déposer devant chez lui.

- Vous voulez votre dose d'héroïne, c'est ça?

- Vous ne pouvez pas m'en empêcher. J'ai cent dollars. Et je suis malade comme un chien.

C'est si vrai qu'elle se tord sous l'effet de nouvelles crampes.

- Il n'y a pas de clinique de nuit, pour les cas de votre genre? demande Juan.

- M'étonnerait. Surtout sans carte de sécurité sociale. Je ne vois qu'un seul remède.

Écoutez, c'est juste pour cette nuit! Demain, je cherche des soutiens pour me faire désintoxiquer, c'est promis.

- Moi qui croyais vous aider !

- Qu'est-ce que vous voulez que j'aie à faire chez vous ? Je ne pourrais jamais dormir.

Je ne suis pas en état d'être aidée. Vous pouvez faire l'économie de vos scrupules. C'est la prochaine à gauche.

Juan tourne.

- Là, après le panneau lumineux à gauche.

Il stoppe la voiture. Mais elle ne descend pas. Elle semble hésiter.

- Vous voulez quoi, exactement? demande-t-il.

- Rien... Je réfléchis juste.

- Réfléchissez bien! Vous êtes en train de me frustrer d'une bonne action.

- Les gens veulent toujours aider les autres à moitié. J'ai besoin de plus que ce que vous pouvez offrir.

- Vous voudriez que je vienne avec vous? demande-t-il, piqué au vif.

- Non, non... Mais si vous pouviez rester là trois minutes... Le gars qui habite là-haut est un bon copain, mais...

- Mais quoi?

- Rien. Je ne sais même pas s'il est là.

- Alors j'attendrai trois minutes, dit Juan. Pour voir si vous redescendez. Mais s'il n'est pas là et que je vous vois redescendre bredouille, ne comptez pas sur moi pour vous chercher un dealer dans toute la ville.

- C'est quoi, l'adresse exacte de votre piaule? demande-t-elle.

- Pourquoi?

- Il n'aura peut-être pas la poudre. Il faudra qu'il me la livre quelque part.

- Écoutez, je vais quand même pas donner mon adresse à un repaire de trafiquants!

- Non, je pensais bien. Vous êtes prisonnier de vos petites habitudes. Votre petit confort. Votre sentiment de sécurité. Et que moi je doive attendre dans la rue à trois heures du matin, que je doive faire le tapin pour trois dollars alors que je suis malade, vous vous en foutez. Et merde! De toute façon, ça revient au même. Je n'ai que cent dollars, pour commencer. Je lui file mes cent dollars, il se tire avec, je ne le revois plus. Vous n'auriez pas deux billets de cinquante ?

- Pourquoi il devrait se tirer?

- Il n'a pas la poudre chez lui, tiens! Il n'en a même pas pour lui. Il est aussi en manque que moi.

- Mais enfin, c'est qui, ce type?

- Le blond décoloré que vous avez fait virer par votre colosse.
- Quoi? Vous voulez vous adresser à lui après tout ce qu'il vous a fait?
- Il était juste un peu énervé parce qu'il est en manque, comme moi, je vous dis.
- Je comprends rien à ce que vous me dites. Et votre dette de sept cents dollars?
- Oui, ça, c'est ennuyeux. Sa bande ne plaisante pas. Si vous pouviez juste me garder cinquante dollars... - Je lui file les cent dollars, je lui promets les cinquante s'il passe m'apporter une dose chez vous. Ce n'est pas la mort. Il vient, il part. Demain, il ne saura même plus où c'est.
- Votre logique me dépasse, dit Juan.

Elle ouvre la portière.

- Bon. Je vous l'ai dit: je ne suis pas en état d'être aidée. Et je ne vais pas vous supplier toute la nuit. Ciao.

Elle descend de la voiture et va pour se diriger vers l'entrée de l'immeuble. Mais elle a gagné: Juan baisse la vitre et lui glisse:

- Paiement à la livraison. J'habite au 107, Dustin Road et je vous attends ! cinq minutes !

Chapitre 30

Simone est glacée d'effroi, mais le Psy ne s'en aperçoit pas. Il pose un doigt sur ses lèvres, approche une chaise et s'assoit près du lit où elle est couchée. Il la prie de l'excuser de son intrusion – qu'il espère de courte durée. Tout en parlant, il a sorti de sa poche un papier sur lequel il a noté les chiffres « 210 » et « 7 ». Oubliant sa sollicitude de médecin et le besoin de repos de Simone après sa crise, il veut obtenir le blanchiment des 210 mille dollars prévus, et même davantage. Voyant le stylo posé sur

la table de nuit, il s'en saisit, actionne le bouton qui fait sortir la mine. Ce faisant, il met en marche l'enregistreur miniaturisé, et le reste de la conversation se trouve fidèlement enregistré. Il se met à griffonner sur son papier.

Simone ne s'est même pas aperçue du geste du Psy; n'ayant ni ses verres de contact, ni le sens de l'observation, elle est revenue à son brouillard ordinaire. Elle écoute maintenant Galvis lui annoncer à haute et intelligible voix (car il la croit dure d'oreille) qu'il désire commander les services de blanchiment de Simone, d'Alberto et de l'administrateur du Primate Group, pour une somme totale de 250 mille francs, rémunérée à 7,5 %. Il précise l'heure et le lieu auxquels les espèces seront apportées dans des valises à Alberto pour qu'il les transmette aux vénérables passeuses en partance pour Hong-Kong. On remettra également à Alberto un décompte indiquant le détail des sommes que l'administrateur de Primate Group devra faire verser par une société européenne deux mois plus tard, ainsi que les numéros de différents comptes destinataires finaux.

Simone est toujours en proie à ses scrupules de conscience, c'est pourquoi elle essaie d'abord de décourager Galvis de son projet. Elle prétend que les personnes chargées du transport, bien que très diligentes, sont peut-être un peu trop âgées pour s'acquitter d'une telle mission. Galvis croit à une tactique de négociation. Il propose 230 mille à blanchir; Simone en propose 120. Il semble impossible de concilier leurs intérêts. Toutefois, Galvis, habitué à imposer ses ordonnances à ses patients et ses volontés à ses subordonnés, contre-attaque en augmentant sa demande à 260 mille dollars.

La tête de Simone lui fait toujours mal. Désireuse d'en finir, elle dit d'une voix douce, mais ferme :

- Cher monsieur, vous êtes très aimable, mais je m'en tiendrai au marché qui a été conclu avec l'accord de vos deux compatriotes. Ce sera 210 mille à sept pour cent ou rien.

Il y a un téléphone sur la table de chevet de cette chambre d'amis luxueuse et hospitalière. Fatigué lui aussi, le Psy tend le combiné à la jeune femme.

- Comme vous voudrez. Si j'en crois mon ami Correal, il vous faut joindre une des passeuses encore cette nuit. Auriez-vous l'amabilité de le faire ?

Rassurée au fond de ne pas avoir été percée à jour par cet homme à la mine terriblement grave, Simone compose un numéro au hasard sur l'appareil, puis se met à parler dans un code fictif à une interlocutrice fictive:

- Oui bonsoir Jeanne, j'ai besoin de deux choux et de dix kilos de carottes de toute urgence, pour demain. Ça peut se faire? Bon. Mon cuisinier a rendez-vous à 17 heures, je confirmerai encore la réception de la marchandise. Je vous ferai suivre le décompte.

Et elle raccroche.

Le Psy, satisfait, lui souhaite bonne nuit. Puis il sort, revenu à une profonde indifférence, après avoir remis le stylo sur la table de nuit.

En redescendant dans la salle de réception, il tombe sur Alberto et le gratifie d'un clin d'œil amical.

- J'espère que vous avez passé une bonne soirée, Monsieur Martinez.

- Oh, excellente, tout à fait excellente. Votre hospitalité est remarquable. Je - hum... Vous avez vu M. Correal?

- Notre ami commun a malheureusement dû nous quitter précipitamment. Il était souffrant. Les intestins, je crois.

- Les intestins? C'est très courant, vous savez, balbutie Alberto. Et c'est souvent d'origine nerveuse. J'espère que ses affaires le préoccupent pas trop.

- Ses affaires vont à merveille, ne vous faites aucun souci. J'ai justement pu régler un problème urgent à sa place. Quant à votre amie, je pense qu'elle sera tout à fait rétablie après une bonne nuit de sommeil. Voulez-vous venir la rechercher demain matin? Je crois qu'elle a quelque chose à vous communiquer.

- Bien sûr, pas de problème. A quelle heure?

- Venez à onze heures. Vous pourrez prendre le breakfast avec elle. Je serai malheureusement occupé, mais ma femme vous accueillera volontiers.

- Très bien. Dans ce cas, je crois que je vais rentrer.

- Je vous souhaite une bonne nuit. D'autant plus que la journée de demain risque encore d'être chargée."

Sur ces paroles sibyllines, Galvis va rejoindre ses invités, dont beaucoup sont aussi sur le départ.

Alberto sort. Le ciel s'est couvert. Il s'est enfin mis à pleuvoir vraiment. Le monde respire, allégé, mais Alberto se sent las, vide et inquiet.

De sa voiture, il téléphone à la DEA et laisse un message pour dire que la situation est en suspens et qu'il ne viendra faire son rapport que le lendemain, en début d'après-midi, après avoir été chercher Simone.

Chapitre 31

Chez Juan, au 107, Dustin Road, Anatina et Juan attendent le dealer.

Ils cohabitent en bonne harmonie. Anatina est étendue sur le canapé et supporte maintenant son martyre avec patience. Elle s'est momentanément abandonnée au mal, et ses crampes se sont légèrement atténuées. Elle a même pu avaler un peu de thé sucré.

Juan a oublié sa fatigue. Il travaille sa basse sur une guitare acoustique et recourt aussi à d'autres instruments pour essayer de mettre au point des compositions pour le prochain disque de son groupe. Ses arpèges et ses répétitions peuplent les imaginations de la jeune femme, qui se laisse aller, tremblante, dans une sorte de délire cauchemardesque où s'expriment ses douleurs.

Elle entend Juan à travers un brouillard de petits démons qui lui tiraillent les cheveux et les moindres poils du corps, mais sa grande culture musicale l'incite à

intervenir de temps à autre avec un goût très sûr: « Non, pas un accord majeur septième, ici! », ou encore: « Autrement, l'arpège. » Juan est tout étonné d'avoir une interlocutrice aussi compétente, aussi musicalement hypersensible. Il essaie autre chose. "Non, non, surtout pas ça!", et elle le harcèle sans relâche jusqu'à ce qu'il trouve l'harmonie qui convient. En fait, ce même jour, grâce à elle, il écrira une chanson qui deviendra un succès.

Vient pourtant le moment où sa fatigue a le dessus. Il pose sa guitare et va dormir sur son lit.

Le bruit de la sonnette le réveille. C'est le dealer. Il fait grand jour.

- Tu viens? demande l'affreux décoloré à Anatina. J'ai la marchandise.
- Donne.
- Pas ici!
- Ne t'en fais pas, c'est cool, dit Anatina avec fébrilité.

Elle lui glisse les cinquante dollars et reçoit sa dose.

- Les autres réclament encore les six cents dollars, dit le dealer. Ils les veulent pour demain.
- Je t'amène un nouvel acompte chez toi demain, promet Anatina.

Le triste sire repart. Après une petite piqûre, Anatina redevient presque normale.

- Les cliniques sont ouvertes, maintenant, lui rappelle Juan en se faisant du café.
- Je sais, dit Anatina.

Elle feuillette un livre de poche trouvé sur la table et intitulé: "Moi, Adeline Owen, violée à l'âge de cinq ans."

Mais Juan tient à son idée:

- Voulez-vous qu'on téléphone? Je peux encore vous conduire quelque part.
- Je n'ai eu qu'une toute petite, toute petite dose...
- Il fallait vous y attendre. Mais vous n'avez plus mal comme hier.
- Plus comme hier, non. Ne parlez pas de malheur! Dans quelques heures, ça va recommencer.
- C'est pour ça qu'il faut vous soigner.

- Vous ne voudriez pas essayer aussi un petit peu d'héroïne? demande-t-elle. Ça vous irait bien.

- Comment ça, ça m'irait bien?

- Si j'en avais une dose à peu près correcte... Vous me plairiez bien.

- Vous avez besoin d'héroïne pour ça?

- Ça libère. C'est bien connu. Vous ne voulez pas essayer?

Il ne répond pas.

Elle regarde la couverture du bouquin et ses yeux s'embuent.

- Pauvre petite fille... Fait chier. Les enfants et les animaux maltraités, ça me fait toujours particulièrement mal. J'ai été violée, moi aussi.

- Vraiment?

- Oui, quand j'avais quatorze ans.

- Encore une ressemblance entre vous et Anatina. Ça ne m'étonne pas. Vous la connaissez?

- La nouvelle amie d'Alberto? De nom, seulement.

- A propos, comment vous vous appelez?

- Appelez-moi Tina. Ça fera encore une ressemblance de plus.

- Je vais essayer de trouver une clinique dans l'annuaire, dit-il.

- Je n'ai pas envie d'y aller.

- Vous m'avez promis, hier.

- Et maintenant, j'ai promis à mon dealer de lui trouver de l'argent.

- Vous ne lui devez rien. Il ne vous a fait que du mal. Sortez de cette spirale infernale! C'est à vous-même que vous devez faire une promesse.

- Laquelle?

- A vous de voir.

Elle regarde toujours l'image de l'enfant de cinq ans sur la couverture du livre.

- Faites-lui une promesse à elle, suggère encore Juan.

Anatina se prend la tête dans les mains.

- J'ai sommeil, dit-elle d'une voix changée.

- Couchez-vous, reposez-vous.

Elle s'étend sur le divan.

- En attendant, dit Juan, je vais aller à la cabine téléphonique, voir si je peux vous prendre rendez-vous dans une clinique ou un établissement quelconque... Il faut aussi que je reprenne contact avec Anatina.

- Vous n'avez pas le téléphone?

- Non. Quand je suis ici, j'aime être tranquille. Pour travailler ma musique. C'est compliqué, mais je préfère. Quel nom faut-il que je donne à la clinique? Vous avez un numéro de sécurité sociale?

- Je ne sais plus le numéro. Et mon nom, c'est top secret.

- Vous pouvez me faire confiance.

- Ne soyez pas ridicule. Je téléphonerai moi-même cet après-midi.

- Bon, alors quoi? Vous dormez, vous vous réveillez en manque et je vous mets dehors?

- Je dors. Excellent programme, dit-elle. Et elle ferme les yeux.

Juan hésite à sortir, mais il reprend sa guitare et se met à jouer doucement.

Chapitre 32

On est le dimanche 9 août.

Simone s'est éveillée un peu avant onze heures. Elle s'habille et va faire le tour du jardin des Galvis. Le ciel est clair, lavé par la pluie. Personne n'a voulu la déranger, personne ne sait qu'elle est levée.

Elle se sent deux devoirs à accomplir de toute urgence: d'abord, téléphoner à sa mère, en Suisse, pour donner et prendre des nouvelles; ensuite, présenter sa démission.

"Victor ne comprendra pas, songe-t-elle. Je n'ai jamais su ce que je me voulais. La pelade, l'épilepsie – pauvre maman, quand je vais lui annoncer tout ça! Et Juan? Qu'est-ce qu'il doit penser de moi? et qu'est-ce qu'il penserait de moi s'il savait pour qui je travaille?"

Puissance du slow. L'espace de quelques moments avec Juan, elle s'est trouvée baignée d'une délicieuse sensualité. C'était mieux encore que d'avoir été amoureuse de Victor et d'avoir pu parler et rire avec lui. Le slow, un anachronisme dans un monde où tout va de plus en plus vite. Et elle se sent de nouveau entourée d'un mur d'incommunication. D'ailleurs, même si elle n'était pas timide, comment pourrait-elle avouer au bassiste qui elle est réellement? Sans doute ne s'intéresse-t-il à elle que parce qu'il voit en elle une femme qui se joue de la loi et des contraintes sociales.

Pendant qu'elle réfléchit dans le jardin, Alberto sonne à la porte de l'autre côté de la maison. Il se fait indiquer la chambre de Simone, frappe et, ne recevant pas de réponse, pénètre dans la pièce.

Il ne trouve qu'un lit défait et le désordre du sac déversé sur la table de nuit.

Voyant le stylo enregistreur avec son minuscule voyant toujours allumé, il le saisit, le positionne sur "écoute" et entend avec émerveillement la pièce à conviction que le Psy a lui-même constituée.

Alberto est alors convaincu que Simone est beaucoup plus forte qu'il ne le supposait. Tête en l'air - ça, il le sait -, mais très forte. Heureusement tout de même qu'il est là pour ramasser ce précieux stylo qu'elle laisse traîner à la portée de n'importe quelle femme de ménage. Il empoche la pièce à conviction et redescend dans le salon du petit déjeuner.

Là, madame Galvis et Arabella se sont déjà attablées pour le breakfast. Elles lui désignent Simone, qu'on voit par la fenêtre revenir vers la maison. Quant au maître de maison, il s'est rendu à son cabinet pour travailler, comme il le fait fréquemment le week-end.

Simone vient s'attabler, elle aussi. Sa promenade ne l'a pas vraiment calmée, mais a faim. Elle n'ose pas demander de téléphoner en Suisse. Par contre, elle se renseigne sur Juan.

- Il m'a chargée d'un message pour vous, lui dit Gaetana Galvis. Je ne sais plus très bien ce que c'était; il a dû partir brusquement. Il vous rappellera, si vous me laissez votre numéro.

- Ne vous faites pas d'illusions, renchérit Arabella. Même si on savait où il est, on pourrait pas vous le dire. Il est toujours pourchassé par des nuées de filles, et on a des consignes de discrétion très strictes. Vous comprenez, hein? Vous n'avez plus qu'à vous poster à côté de votre téléphone et attendre un très hypothétique appel.

- Voyons, Bella, ne sois pas si négative! Je suis sûre qu'il vous rappellera, dit madame Galvis avec une amabilité distraite.

Simone écrit un numéro de téléphone sur un bout de papier. Gaetana Galvis le prend, puis passe à un autre sujet:

- Qu'avez-vous pensé des théories de César? Mon fils s'est complètement entiché de lui, mais je trouve que ce jeune homme exagère. Beaucoup de nos invités étaient choqués. Et pourtant, ce ne sont pas tous des enfants de chœur!

- Ils ont tout de même de la religion, dit Arabella. Tandis que lui! Tu as entendu sa dernière thèse? Il prétend que le christianisme était l'ancêtre de la publicité.

- Ah oui, et pourquoi? demande Alberto, intéressé.

- Il dit que tout ça répond au même besoin des masses de croire au bien; que les experts du marketing sont comme les prêtres, qui peuplent l'univers morose des pauvres gens de merveilleux rêves dorés tout en leur soutirant un maximum d'argent.

- Il n'a rien compris au mystère de la foi, dit Gaetana.

- Ça me fait penser à un missionnaire que j'ai connu et qui aimait bien faire de l'humour, dit Alberto. Il nous disait: "Le pardon de Dieu lave plus blanc que la meilleure des lessives." Il se rendait pas compte que, venant de lui qui était le seul blanc parmi nous, cette comparaison avait quelque chose de déplacé.

- Je crois que ce César est une sorte de provocateur, dit Simone.

- Quand je pense que Juan l'a logé chez notre ami le Sénateur Eastwood, soupire Gaetana. Lui et sa femme doivent en voir de toutes les couleurs. C'est un couple sans enfants et ils voulaient venir en aide à un jeune en difficulté en lui louant une chambre dans leur superbe appartement. - Je vais aller refaire un peu de jus d'orange.

Elle quitte la pièce. Arabella se plonge dans la lecture d'un magazine. Alberto en profite pour glisser à Simone:

- J'ai pris ton stylo. Il valait mieux pas le laisser traîner.

- Ah oui? merci, répond-elle, un peu étonnée.

- Tu t'es bien débrouillée. Il reste juste à faire le rapport...

Elle l'écoute à peine.

- Qui est le sénateur Eastwood? lui demande-t-elle avec une idée derrière la tête. Tu sais s'il vit à Miami?

- Oui, je crois, fait Alberto. Il ne ressemble pas du tout à l'acteur; il est chauve et bedonnant. C'est lui qui a déposé une motion pour la baisse du prix des moustiquaires. T'as fini de manger? On part?

Madame Galvis revient à cet instant. Les deux faux blanchisseurs acceptent encore son jus d'orange, puis ils se lèvent, la remercient de son hospitalité et quittent les lieux.

Chapitre 33

- Eh bien voilà, mission accomplie, dit Alberto quand ils se retrouvent dans la voiture. Il ne reste plus que le rapport à faire. Ça va être le retour au calme.

- Tu crois? demande Simone.

- Ben oui, après ta conversation avec le Psy!
- Il t'en a parlé?
- Non, mais j'ai ton stylo, je te dis. Tout est enregistré dessus.
- Mais c'est pas possible! J'ai jamais sorti ce stylo! Enfin..."

Simone s'interrompt, se souvenant brusquement d'avoir vu Galvis écrire quelque chose sur un papier, avec ce qui pourrait bien être le stylo compromettant.

Il s'ensuit une petite reconstitution historique entre les deux interlocuteurs. Pour convaincre Simone, Alberto lui passe l'enregistrement. Elle est consternée.

- Juan ne me pardonnera jamais d'avoir agi derrière son dos. Quelle catastrophe! fait-elle. Au moment où je voulais renoncer à tout! Tu serais d'accord de jeter cet enregistrement à la poubelle? Je veux démissionner. Tout ce que je risque, c'est d'être rapatriée en Suisse dans le déshonneur.

Elle parle avec conviction, mais l'idée de retourner en Suisse la désespère comme un destin familial et réconfortant peut désespérer les cœurs chauffés à blanc par un idéal trop brûlant.

- Abandonner? dit le Colombien. Pas question. Ce serait de la folie, après tout le mal qu'on s'est donné!

Simone se renfrogne et décide, selon une vieille habitude, de se complaire dans des fantasmes suicidaires, laissant sa morosité et ses idées défaitistes empoisonner un maximum de choses.

Alberto n'est pas dans de meilleures dispositions:

- Ce serait plutôt à moi, de m'inquiéter du tour que vont prendre les événements, reprend-il. Après le coup de filet, les blanchisseurs vont savoir qu'on jouait double jeu. Je vais recevoir une grosse indemnité de l'État, d'accord, mais je vais devoir me cacher à jamais. Et pourtant, je vais pas me dégonfler, moi! Heureusement que j'ai pas de famille sur laquelle les narcotrafiquants pourraient se venger.

Aux soucis d'Alberto pour son avenir se joint l'amertume de son amour blessé pour Anatina-la-Vraie. Sa mauvaise humeur se mue en agressivité contre Simone, qui l'a supplantée avec une si choquante efficacité. Elle est forte, très forte. Une

réussisseuse, une vraie, malade, dégénérée. Sans le faire exprès! Bénie des dieux! Plus blanche que blanc. Et suisse, en prime. Grottesque réalité simonesque après la douce illusion anatinienne. Il jette un coup d'œil à sa passagère. Le pire, c'est qu'avec sa nouvelle coupe de cheveux, il commence presque à la trouver jolie.

- Tu voulais nous cacher cet entretien, hein? dit-il encore. Qu'une fille aussi cinglée que toi ait réussi à embobiner Galvis, j'en reviens pas. T'as beau faire, tu ressembles pas du tout à Anatina.

- J'espère bien!

- Tu te crois brillante, hein?

- Ah toi, tais-toi! rétorque Simone. Votre histoire était foireuse depuis le départ. Je me demande bien ce que je vais encore faire à votre Q.G.

- Qu'est-ce que tu croyais, que le petit fils de famille allait te demander ta main? Tu sais pas avec qui il est parti?

- Non. Avec qui?

- Avec la vraie Anatina. Tu vois, il s'y est pas trompé longtemps! Quand il l'a eue devant lui, il a tout de suite fait son choix, et pourtant, je te jure qu'elle était pas belle à regarder.

- Tu connaîtrais pas un pont, dans les environs? demande Simone.

- Pour quoi faire?

- Pour regarder l'abîme, c'est mon dada.

- Arrête tes salades. Tu vas quand même pas te priver du plaisir de faire ton rapport sur tes magnifiques résultats?

- Ça, pour être brillants, ils sont brillants.

- T'as vraiment pas de quoi te plaindre.

- Arrête de m'agresser! T'as qu'à le faire toi-même, ton foutu rapport. J'ai pas le temps, figure-toi. Je suis surchargée de rendez-vous et d'obligations. Le coiffeur à midi, le psychiatre à une heure, le cours de vernissage d'ongles à deux heures, la relaxologue à six heures, et c'est comme ça depuis plus d'un mois! Je vais craquer, si tu m'en demandes davantage!

Alberto devient perplexe.

- Tu voudrais que je fasse le rapport à ta place? demande-t-il, un peu radouci à l'idée de pouvoir enjoliver son rôle dans les opérations.

- Ce serait sympa de ta part.

L'agressivité de Simone aussi est brusquement retombée.

Alberto hésite encore. Il sent le poids de la fatalité, la force de la loi, cette puissance occulte. Il sent revenir le grand calme qui l'avait saisi au moment de son arrestation et qui n'est pas loin du désespoir de Simone.

- O.K., je m'occupe du rapport. Tu peux aller te vernir les ongles ou te trouver un pont d'où sauter, si ça te chante. Je te laisse à ton hôtel.

- Merci de tout cœur, répond la jeune femme.

- A propos d'hôtel... C'est un faux numéro, que t'as donné à la mère Galvis, je suppose?

- Quoi? Ah... oui, bien sûr, ment-elle.

Après un petit silence, elle reprend:

- Qu'est-ce qu'Anatina était venue faire là?

- Elle avait besoin d'argent. Ton bassiste a dit qu'il allait l'aider. Juste au moment où notre plan est en train de marcher! Je me demande ce qu'ils fabriquent.

- Il ne lui fera sûrement aucun mal.

- Lui, peut-être pas, mais les autres...

Simone réfléchit un instant.

- J'ai une idée pour essayer de les retrouver, dit-elle. Laisse-moi faire.

Chapitre 34

Victor a reçu le message d'Alberto l'informant que rien ne se passera ce matin-là. Il profite de cette matinée libre et demande à rendre visite au détenu Brown, celui qui a versé la fiole de LSD dans le thé froid de la cafétéria deux jours auparavant.

Grâce aux empreintes digitales, la police n'a pas eu de mal à remonter jusqu'à Brown. Du coup, celui-ci a renoncé sans états d'âme à son accord de négociation de peine et avoué son forfait avec une certaine insolence. Il attend d'être transféré au pénitencier de Redgore.

Malgré le danger qu'il lui a fait courir, Victor, marqué par sa fascinante expérience psychédélique, est curieux de le rencontrer.

Le détenu, la quarantaine bien sonnée, est plutôt baraqué. Il a l'œil un peu allumé, mais ne manque pas d'un certain bon sens.

- Je suis l'un des hommes qui ont bu du thé lysergique samedi, lui explique Victor.

L'autre paraît intéressé.

- Alors, qu'est-ce que vous en dites? Ce serait valable, comme arme de guerre?

- Sans aucun doute, dit Victor. J'ai complètement perdu pied pendant l'espace de vingt-quatre heures. Je ne sais pas trop à qui en parler. J'ai pensé que vous me deviez bien quelques conseils pour repartir dans la vie réelle.

- C'est original, ça, un flic qui demande conseil à un détenu. On aura tout vu. Vous me dérangez. J'étais en train de lire, là.

- Ah oui? demande Victor en regardant le magazine "Nature" qui est posé sur la table. Qu'est-ce que c'est? Un article sur les insectes?

- Pas n'importe quels insectes!

Brown lui montre l'article. Il y est question d'un projet de parc pour blattes: une cage de 1,5 mètres carrés contenant des murs tout spécialement fissurés et un système de canalisations suintantes. Le biologiste auteur de la maquette compte la faire breveter et vendre sa création à des vivariums et à des particuliers.

- Vous préférez les bêtes aux gens, dit Victor. Et pourtant, si elles avaient les moyens d'être comme nous, elles ne vaudraient sûrement pas mieux.

- Parlez pas de malheur! Regardez ce magnifique cafard dans sa carapace, cette sorte d'armure luisante. Je rêve d'en avoir des pareils dans ma cellule. Mais tout est tellement aseptisé, dans vos locaux! Je voudrais écrire au biologiste qui est interviewé dans cet article et qui veut breveter ce vivarium à blattes. Mais j'ai pas le droit de communiquer avec l'extérieur pour le moment.

- Vous voudriez que je m'en occupe? demande Victor.

- Vous feriez ça?

Brown regarde Victor d'un œil pénétrant. Celui-ci s'est emparé du journal et lit.

- Bon, tope-là, et moi, je vais te faire une ordonnance verbale, dit Brown, soudain radouci. Ecoute bien. Ton psychisme a subi une espèce de bouleversement sismique, et y'a pas grand chose d'autre à faire que d'attendre que toutes les répliques aient cessé. Va te coucher tôt pendant quelque temps. Et si tu reprends du LSD, attention: fais-le dans de bonnes conditions: loin de la ville, avec des gens équilibrés, philosophes et expérimentés - comme moi, par exemple.

- Je ne crois pas que j'en reprendrai jamais, dit Victor. Mais cet événement a suscité en moi de grandes questions, de graves questions.

- Quoi, par exemple?

- Sur la vie qu'on mène.

- Ça, pas besoin de prendre du LSD pour s'en poser! Ce genre de questions, faut les écouter gentiment, comme celles d'un enfant. Ne pas les étouffer dans l'univers étriqué de la raison. Comment dire? C'est l'irrationnel qui gouverne tout, mais dans la vie, vaut mieux pas trop le savoir. Regarde Oedipe: où ça l'a conduit, de savoir qu'il allait épouser sa mère? Trop con pour piger le sens profond de la chose. Trop cons nous sommes et resterons. C'est une réalité à accepter.

- La réalité... elle me paraît tout à coup terriblement absurde.

- Mais non, mais non. Le Grand Esprit est en toute chose. Regarde la nature et toutes ses merveilles. Les orties! les ronces! les cafards!

Une sorte d'amitié est en train de naître entre eux. Victor est décidé ; il téléphonera au biologiste pour connaître le prix de ses plans; et même, il s'efforcera d'obtenir une subvention pour que Brown puisse occuper ses loisirs à construire lui-même, quand il sera à Redgore, son vivarium à cafards avec du matériel de récupération.

- Et la prochaine fois que je viendrai vous... te voir, je t'apporterai un pot d'orties, lui dit-il en quittant la cellule. Ça mettra un peu de verdure.

Victor, homme jeune, vigoureux et volontaire, est de nouveau d'aplomb. Dans l'immédiat, les détails de sa mission lui reviennent très clairement, et il part téléphoner au superviseur Marty pour lui demander des nouvelles.

Chapitre 35

Simone a enfin téléphoné en Suisse et raconté ses malheurs de santé, de travail et d'amour à sa mère, déversant sans trop de ménagements ses misères sur ce cœur compatissant. En contrepartie, elle a reçu de bonnes nouvelles de sa voisine de Genève et du chien Wolfy.

Juan va-t-il la rappeler? Elle en doute de plus en plus, et ne peut pourtant pas se défaire de l'espoir qu'il l'aime. Elle se retrouve devant l'éternelle difficulté: comment exprimer son amour (prendre le taureau par les cornes, jouer son va-tout etc.) sans se muer en insecte rampant ou en un chien toujours sur les talons de l'élus de son cœur?

Juan a prétendu vouloir lui remettre un plan d'émission sur le viol, mais cette idée semble tombée aux oubliettes.

Qui est donc au fond cette Anatina, qu'elle n'a jamais vue et qu'il faut retrouver ? Pourquoi et comment a-elle mis le grappin sur Juan? Jusqu'à quel point se ressemblent-elles?

Et que dira Simone à Juan s'ils se revoient? Qu'elle l'a trahi? Qu'elle veut démissionner? alors que Galvis père se sera peut-être déjà fait arrêter?

Elle retourne ces questions dans sa tête pendant un moment, puis décide d'arrêter de réfléchir. Elle veut revoir Juan. Rien d'autre ne compte. Alors, pour mettre à exécution l'idée qu'elle a derrière la tête, elle cherche dans le répertoire téléphonique le numéro du sénateur Eastwood.

César, l'ami de Juan, est chez lui.

Ce jeune homme, lui, n'est pas pourchassé par les filles et accueille son appel avec bienveillance.

- Anatina Sulger? Bien sûr, que je me rappelle. Ravi de vous entendre. Vous êtes bien remise de votre malaise?

- Ça va. Et vous, bien remis de la soirée d'hier?

- Euh, oui. Pas mal, merci.

- Excusez-moi de vous déranger. Je ne suis qu'une pauvre dégénérée épileptique qui doit être bonne à euthanasier.

- Vous? Pas du tout. Les malades développent parfois des capacités exceptionnelles pour compenser leurs points faibles. Vous êtes une porte ouverte sur des mutations salvatrices. Vous cherchez à joindre Juan, je parie?

- Comment le savez-vous?

- Toutes les filles cherchent toujours à joindre Juan. Quand elles me téléphonent, je ne peux pas résister et je leur donne son adresse. Après, il m'engueule. C'est une vieille habitude entre nous.

- Et son téléphone, vous pourriez me le donner?

- Il n'a pas le téléphone dans son appartement. Il préfère être coupé du monde. Pour travailler. Je peux vous donner son adresse, mais je vous préviens, il y a un rituel à respecter.

- Ah bon?
- Tout de même. Je ne donne pas son adresse sans une petite formalité.
- Oh!?! fait-elle, non sans méfiance.
- C'est si important, pour vous, de voir Juan? lui demande-t-il.
- Euh, je ne sais pas... C'est professionnel. Il a oublié de me remettre quelque chose...
- Rien de plus?
- Lui et moi, on est dans une situation très grave, mais je ne peux malheureusement rien vous dire. Vous n'avez jamais remarqué qu'il y a une zone d'ombre, dans la vie de Juan?
- Je sais qu'il y a des sujets dont il ne parle pas facilement, comme celui de la fortune de ses parents.
- Eh bien, je fais partie de cette zone d'ombre et je suis liée par le secret.
- J'ai beaucoup aimé ce que vous avez dit à cet islamiste, hier soir.
- Vraiment? Je ne m'en souviens plus très bien.
- Moi non plus, quel dommage! Écoutez, si vous voulez que je vous donne l'adresse de Juan, il faut d'abord que je vous voie pour me faire une idée sur vos motivations. Je ne prends jamais une décision de cette importance sans tirer les cartes.
- Tirer les cartes?
- Oui, les cartes à jouer. C'est comme un horoscope, si vous voulez. Et pour que ça marche, il faut que nous les tirions ensemble. Vous pourriez passer chez moi?
- Vous habitez où?

Il le lui explique.

- Il va falloir que je prenne un taxi, dit-elle. Toujours polluer la nature! Ça me fatigue.
- Venez à pied! Vous n'en avez pas pour plus de trois heures.
- Hors de question.
- Vous préféreriez que je vienne moi? Où êtes-vous?
- Au Heartbreak Hotel, sur la Quatrième Avenue.
- J'arrive, dit-il. J'en ai pour une demi-heure. En métro-rail. Vous serez là?
- Je ne bouge pas.

Simone raccroche et s'attelle à la lecture d'un magazine. Mais déjà quelques instants plus tard, on frappe à la porte de sa chambre d'hôtel.

Chapitre 36

Victor est là, il entre. Il est maintenant au courant de l'histoire du stylo, mais Simone coupe court à ses félicitations :

- Je ne peux plus continuer.
- Un petit conseil, Simone: ce n'est pas parce que vous êtes amoureuse qu'il faut changer d'attitude à ce point. Vous devez rester vous-même. A un moment pareil, vous voudriez tout lâcher?! Vous vous rendez compte que le père de votre Juan est un monstre?
- Non.
- Il ne pense qu'au fric. Ça ne lui fait ni chaud ni froid, si des vies sont bousillées, des foyers détruits par la drogue...
- On en est tous là. La misère du tiers-monde ne nous empêche pas de dormir : la Suisse produit des banques qui endettent le monde, l'Amérique des voitures et des avions qui polluent le monde, la France des vins qui biturent le monde, pourquoi la Colombie ne produirait-elle pas de la cocaïne qui stupéfie le monde?
- On a déjà discuté de tout ça. Le monde a peut-être envie d'être endetté, pollué, enivré, mais pas cocaïnoman. C'est pour ça qu'il édicte des lois là-contre. C'est une question de survie.
- Le monde a peut-être envie de mourir. La cocaïne n'est pas pire que le commerce d'armements, qui est tout à fait légal.

- Le monde n'a pas envie de mourir. Mais il doit se battre. Il est divisé en nations qui doivent chacune se battre pour leur bien et contre leur mal. Et le trafic d'armes aussi, on le combat. Oubliez tout ce cynisme. Le Psy est un pourri, il est votre adversaire dans la guerre de la drogue, et vous pouvez l'empêcher de nuire. C'est votre devoir. La cocaïne, c'est une des drogues les plus addictives, bien pire que le truc que j'ai absorbé l'autre soir. La vérité, c'est que vous ne pensez qu'à vos sentiments personnels!

- Enfin, vous devriez vous être aperçu que je ne suis pas faite pour ce métier. Je n'ai pas le calibre. J'ai même eu une crise d'épilepsie.

- Simone, il ne vous reste plus qu'à aller témoigner. Un enregistrement, c'est bien, mais c'est maigre, devant les tribunaux. Vous devez témoigner. Même le fils Galvis serait d'accord, si ça se trouve.

- Je pourrais lui en parler...

- Surtout pas! Quelle idée! Simone, vous vous rendez compte du monde auquel on a affaire? Je ne donne pas cher de votre peau si le Psy apprend que vous allez témoigner contre lui. Non, il faut leur cacher jusqu'à la dernière minute qui seront nos témoins.

- Je voudrais qu'il n'y ait pas de procès. Je veux dire à Juan qu'on tend un piège à son père.

Victor change de ton: "Alors, tous nos efforts, tous nos investissements n'auront servi à rien? On aura jeté tout cet argent des impôts par la fenêtre? Ce n'est pas seulement l'avenir de toute une jeunesse, qui est en jeu, ma petite, c'est aussi ma carrière, celle de Marty, la vôtre. Vous allez vous trouver en rupture de contrat, je vous préviens. Et ne comptez pas sur nous pour payer votre rapatriement."

Simone baisse la tête.

- Tout est si affreux, se plaint-elle.

- Allons bon.

- Qu'est-ce qu'il faut que je fasse?

- De toute façon, quand Galvis aura envoyé ses hommes livrer la valise d'argent à Alberto, ils trouveront les flics au rendez-vous. Ensuite, il faudra vous tenir à carreau. Ne plus revoir personne de cette bande.

Simone regarde toujours le parquet.

- Il y a autre chose, reprend l'agent spécial. Anatina a disparu avec votre Juan, et nous craignons qu'elle ne serve d'otage contre nous. Il paraît que vous avez une idée pour les retrouver? L'adresse de Juan ne figure pas au fichier, ni son téléphone.

- Il n'a pas le téléphone, mais... J'attends quelqu'un. J'aimerais mieux être seule.

- Quelqu'un qui peut vous donner son adresse, peut-être ?

- Ça me regarde.

- Simone, vous n'allez pas tout faire foirer maintenant? Réfléchissez. Ce fils Galvis n'a pas besoin de votre amour, mais de votre exemple. Faites preuve d'abnégation! Il se portera peut-être beaucoup mieux quand son père sera en prison.

- Vous pensez sérieusement ce que vous dites?

- Tout à fait sérieusement. Je viens de voir un détenu qui est plutôt satisfait de son sort. La prison est peut-être rude, mais c'est tout de même un moyen de se mettre en règle avec la société.

Simone fait une grimace dubitative.

- Juan est plus étas-unien que colombien. Pour lui, ce serait un moindre mal, que son père paie sa dette, continue Victor. Vous ne vous rendez pas compte de ce que souffrent les familles des criminels.

Le téléphone sonne. César est arrivé à la réception.

- Écoutez, Victor, je vais y réfléchir. Il y a là quelqu'un à qui je dois parler d'abord. Vous pouvez repasser un peu plus tard ?

- Je vais aller attendre au bar, j'en profiterai pour téléphoner à Marty.

Chapitre 37

Il est treize heures trente. Simone propose une chaise à César, mais il préfère s'asseoir en tailleur par terre. Elle fait de même.

- Depuis quand croyez-vous aux arts divinatoires? lui demande-t-elle.
- Depuis qu'une voyante m'a dit que j'étais exceptionnellement doué.
- Elle vous avait tiré les cartes?
- Oui, et elle m'avait prédit une mort dans mon entourage immédiat.
- Ça s'est réalisé?
- Le soir même. J'ai écrasé un moustique qui avait réussi à se faufiler dans ma chambre et qui me sifflait aux oreilles depuis deux jours. J'ai pensé que c'était l'accomplissement de la prédiction. Quand j'ai revu la voyante, elle m'a dit qu'elle-même n'aurait jamais fait le rapprochement, que j'avais un bien meilleur talent d'interprétation qu'elle.

Tout en parlant, César a exhibé un vieux jeu de cartes.

- Il y a plusieurs manières de les disposer, explique-t-il. A mon avis, la meilleure est la suivante: vous brassez le jeu, vous le coupez trois fois, puis vous tirez les douze premières cartes pour former deux rangées de six.

Simone fait comme il lui a demandé. César commence par s'abîmer quelques minutes dans une profonde réflexion, puis se met à parler.

- Voyons... La dame de pique est à côté de la dame de cœur. Il y a donc deux femmes, dans l'affaire, l'une bonne, l'autre mauvaise. Ou alors, une femme double. Les élans de son cœur sont inhibés par une tendance destructrice.
- C'est tout à fait moi, dit Simone. Mes élans du cœur sont toujours inhibés. Je suis timide et lâche. Beaucoup trop pour me faire de vrais amis.
- Effectivement : la dame de pique s'est mise à peu près entre celle de cœur et le roi de cœur, observe César. En amour, vous vous faites obstacle à vous-même.
- Je sais. Et je suppose qu'il n'y a aucune solution, soupire-t-elle.

César poursuit:

- Attendez... On retrouve aussi une dualité dans les deux six de cœur et de pique, qui surmontent respectivement la dame de pique et le roi de cœur. Il y a là un bon équilibre, puisque chaque fois le pique est contrebalancé par le cœur, et inversement. Même chose pour la force des reines et la faiblesse des six. Vous avez peut-être tendance à vous associer avec des inférieurs.

- Vous savez, je ne viens pas d'un milieu très riche, et je n'ai peut-être pas de l'infériorité la même idée que vous.

- Alors, disons plutôt, à vous associer avec d'autres gens en difficulté. Vous ne les considérez pas vous-même comme des inférieurs. C'est une méthode souvent adoptée par les gens timides: fréquenter des gens à problèmes.

- Et le résultat, c'est quoi?

- Un équilibre est possible, comme dans ce carré de deux reines et deux six. Les gens à problèmes ont toujours un potentiel caché, qu'un timide peut aider à révéler.

- Même moi, je pourrais?

- Surtout vous. Regardez: Le cœur est en nette prédominance sur les autres couleurs dans le jeu. Il détient aussi la place d'autorité en la personne du roi. Ça signifie sans doute que l'amour va triompher. Cette configuration me plaît, je crois que je vais vous donner l'adresse de Juan.

Simone n'attend que ça :

- Là, j'ai un papier et un crayon.

César lui écrit l'adresse.

- Il me la fallait coûte que coûte, lui avoue-t-elle après avoir empoché le papier. Il s'agit d'une question de vie ou de mort, vous comprenez? Votre interprétation me soulage d'un grand poids. Tout me paraît si lumineux, maintenant!

- Vous n'êtes pas comme moi. Plus je tire les cartes, plus j'ai des doutes. A vrai dire, je ne crois plus aux prédictions.

- Pourquoi toute cette mise en scène, alors?

- Je crois au pouvoir invocateur des cartes.

- Invocateur de quoi?

- Des idées derrière les mots. Et puis, j'avais envie de vous voir pour confirmer mon impression de vous. Hier, j'étais un peu dans le brouillard.

- Aujourd'hui, je vous trouve très clairvoyant. Comment avez-vous étudié vos principes de divination?

- J'ai un petit bouquin... Tenez.

Il extirpe alors d'une serviette un petit livre tout usagé.

- Je vous le donne. En souvenir de vos paroles à l'islamiste. Je crois que je vais me mettre à étudier le Coran. Ça ne vous tente pas? On pourrait suivre un cours ensemble.

Elle secoue la tête en souriant, et le jeune homme prend congé sans insister.

* * *

Une fois César parti, Victor ne tarde pas à ressurgir. Il n'a pas pris la peine de frapper et voit tout de suite le bout de papier dans la main de Simone.

- Vous avez l'adresse ! Bravo! dit-il. De mon côté, j'ai téléphoné à Jack Marty. Il est en train de mettre au point les nouveaux détails pour Alberto. Il ne sera peut-être même pas nécessaire que vous témoigniez au procès. On va essayer de bluffer le Psy sur la base de ce qu'on a. L'argent doit être apporté à Alberto cet après-midi à cinq heures. On va coffrer les livreurs, et tout de suite après, on ira à la villa du Psy avec un mandat d'amener et de perquisition. Simone, vous disposez de très peu de temps.

- Moi ? Très peu de temps pour quoi ?

- Selon Marty, votre Juan n'est pas dangereux, continue Victor. D'après ce qu'on peut lire sur lui dans la presse, il est plutôt du style bonne poire. C'est de son entourage, qu'il faudra se méfier, si on arrive à arrêter le Psy. Il ne faut pas oublier qu'Anatina connaît beaucoup de choses sur nos services et sur nos informateurs. Au point où elle en est, je ne sais pas si elle est encore capable de tenir sa langue. Il faudrait que quelqu'un aille lui dire de se planquer.

- Alberto pourrait s'en charger, non?

- Il doit aller chercher l'argent dans quelques heures. Et moi, je ne peux pas débarquer là-bas avec ma carte de police. Juan risquerait d'alerter son père. Simone, il faut que vous y alliez.

- Je croyais que vous ne vouliez pas que je parle à Juan.

- Il s'agit juste de passer un message à Anatina, dit Victor. Pour qu'elle aille se planquer avant l'arrestation de Galvis. Je vous écris la lettre, vous la lui remettez et vous repartez le plus vite possible. Vous vous en sentez capable? Pour vous, c'est la dernière ligne droite avant l'arrivée. Vous commencez à connaître le métier, non? Je vous accompagne. J'attendrai dans la voiture.

Le tempérament de chef de Victor fait de nouveau son effet. Simone se laisse convaincre.

Elle ira donc une dernière fois jouer double jeu avec Juan.

Chapitre 38

Quand il voit Simone dans l'encadrement de la porte, Juan ne sait pas trop s'il est irrité par cette irruption dans son espace privé ou content de la revoir.

- J'ai un message d'Alberto pour une certaine héroïne montreuusienne, explique-t-elle.

- Elle dort.

- Ah!

Simone reste désespérée devant cet obstacle imprévu.

- Ça m'ennuie un peu de la réveiller, ajoute Juan. Je crois que ça faisait plusieurs jours qu'elle n'avais pas dormi. Je peux peut-être lui transmettre le message?

Simone est de plus en plus embarrassée.

- C'est un peu confidentiel... Je suis désolée de te déranger comme ça, mais il paraît que tu n'as pas le téléphone.

- Non, j'aime ma tranquillité, dit-il assez froidement. Puis la voyant encore plus décontenancée, il se radoucit.

- Tu te sens mieux qu'hier soir? demande-t-il.

- Oui.

- En fait, je voulais essayer de te joindre. Tu entres un moment?

Assis dans la seconde pièce du petit appartement, ils parlent doucement pour ne pas réveiller Anatina.

- Je voulais te demander... dit Simone.

- Quoi?

- Si j'ai bien compris, tu es au courant de tout ce que fait ton père - de ses activités illicites, je veux dire.

- Au courant... Plus ou moins, oui.

- Et qu'est-ce que tu en penses? Est-ce que c'est une souffrance, pour toi?

Il réfléchit un instant.

- Ça dépend des jours, finit-il par dire. Parfois je voudrais qu'il soit comme tout le monde. D'autres fois je suis content qu'il ne le soit pas. Mais c'est un peu dur d'avoir toujours quelque chose à cacher. Pas pour toi?

Simone reste silencieuse.

- Ces histoires de cocaïne, ça ne me plaît pas, reprend Juan. Mais ne t'en fais pas, je ne vous trahirai jamais.

- Pourquoi, au fond?

- Parce que mon père est mon père. Il croit à ce qu'il fait. Ça le regarde. Il est correct avec moi, et c'est tout ce qui compte. Toi aussi, tu crois à ce que tu fais, non? Vivre de la vente de cocaïne à l'opresseur américain. Même si t'es pas colombienne.

- J'ai des remords terribles de tout, dit Simone. Souviens-t'en quand tu penseras à moi. Tu me le promets? Je te demande pardon.

Pour la première fois, Juan la regarde avec une ombre de méfiance. Alors elle se reprend.

- Cette crise d'épilepsie et tout...

- Ah, ça! s'exclame Juan. Tu n'y peux rien, ne t'excuse pas. Tiens, j'y pense, tu veux bien jeter un coup d'œil sur ce plan d'émission sur le viol dont je t'ai parlé? Il est là, quelque part dans ma serviette.

Simone fait oui de la tête, d'un air abattu.

- Je vois que c'est douloureux pour toi. Tout ça, c'est la faute du salaud qui t'a violée.

- Je ne sais même pas si c'était vraiment un salaud.

- Eh bien, vas-y, développe ton idée... ?.

- Eh bien..." Simone se replonge dans ses souvenirs. "Ma mère prétend que ces gens-là sont plutôt des malheureux. La semaine qui a suivi le viol, elle a retrouvé mon satyre qui m'attendait au même endroit, et elle lui a fait la morale.

- Ta mère est moins timide que toi.

- En Suisse, tout le monde est timide.

- Anatina ne m'en a pas tellement fait l'effet, remarque Juan.

- Ça doit être l'exception qui confirme la règle.

- Donc, ta mère, timide mais résolue, a retrouvé ton agresseur?

- Oui, dans la cour de l'immeuble, près de l'entrée du garage à vélos. Il croyait que j'avais apprécié ses caresses.

- Tu le lui avais laissé croire?

- Plus ou moins. J'avais peur de lui. C'est le plus gros malentendu de mon existence!

- Mais ta mère a dû lui lui mettre les points sur les i ?

- Pas vraiment. Elle aussi, malgré ses théories, elle avait peur qu'il ne m'en veuille.

Elle lui a dit que je n'avais parlé qu'à contrecœur. Le plus gros malentendu, je te dis.

- Et qu'est-ce qu'il a répondu?

- Il a tout nié avant de repartir au plus vite.

- Ta mère n'a jamais prévenu la police?

- Si, répond-elle. Au bout de quelques semaines. Elle voyait que je vivais dans l'angoisse. La police a même trouvé l'identité du satyre, mais je crois qu'il a su qu'il était recherché et qu'il a quitté le pays.

A cet instant, un bourdonnement électronique sort du sac de Simone. Sans doute Victor qui s'impatiente, en bas, dans la voiture.

- C'est mon bip, dit l'infiltrée. Il faut que je descende. Je reviens tout de suite.

- En attendant, je vais te sortir ce plan d'émission, dit Juan. J'aimerais vraiment que tu participes.

Quand Simone reparaît au bout d'un petit moment, elle est pâle et embarrassée.

Juan a retrouvé son document et le lui remet.

- Prends-le, Anatina, je te téléphonerai dans quelque jours. Mais j'ai pas ton numéro.

- Je ne le sais pas par cœur, mais je l'ai donné à ta mère, dit Simone d'une voix un peu tremblante. Écoute, il faut réveiller la Montreusienne. Alberto a une crise d'asthme. C'est grave. Il la réclame.

- C'est vrai?

Bien entendu, ce n'est que pure affabulation. Mais Simone fait un geste si désespéré que le jeune homme va aussitôt réveiller la dormeuse.

Chapitre 39

Une fois levée, Anatina salue son double d'un air un peu distant. Juan les regarde d'un œil comparatif.

- J'avais ce message à vous remettre (Simone tend une lettre à l'héroïnomane montreusienne). En fait, c'est plus urgent que je ne croyais. Alberto fait une crise d'asthme terrible. Il faut partir.

Voilà ce qui est écrit sur le billet que lit Anatina :

"Chère Anatina,

L'opération programmée aura lieu aujourd'hui à cinq heures. On ne peut pas prévoir comment la famille va réagir. Il serait préférable que tu changes de lieu. Nous avons de quoi te soigner si tu es malade. Explique qu'Alberto t'a trouvé une cure de désintoxication. J'attends en bas, dans la voiture, on peut aussi te payer un taxi. Salut, Victor Watkins."

- Bon, dit Anatina à Juan, je dois y aller. Merci pour tout.
- Vous allez suivre mes conseils et renoncer à la dope? demande-t-il.
- Ne vous inquiétez pas. Promis ?
- C'est drôle, on croit aider les gens, et on s'aperçoit qu'on est vraiment à côté de la plaque, soupire Juan.
- Pas tant que ça. N'oubliez pas l'accord de septième majeure, à la fin du refrain!

Les deux femmes sortent. Simone tient à la main le plan d'émission sur le viol. Juan n'a pas oublié de le lui remettre.

Dans la voiture avec Victor, elles font plus ample connaissance.

- C'est votre première mission? demande Anatina.
- Oui.
- Une vraie réussite, dirait-on.
- Le terrain était bien préparé. Je n'ai presque rien eu à faire.
- Quelle modestie!
- Ça ne vous a jamais fait bizarre, de jouer double jeu? demande Simone.
- Si, bien sûr; mais au fond, c'est ce que les autres attendent de nous. Ils veulent toujours qu'on corresponde à une certaine image. Il n'y a qu'à suivre leurs envies.
- C'est vrai, j'ai ressenti ça aussi. Nous perdons toutes les deux un ami, apparemment.
- Le fils? Oui, il est plutôt sympa, murmure Anatina.

Victor les amène toutes deux au Q.G. de la DEA, où l'on attend les résultats de l'opération de police. Et quelques heures plus tard, Alberto est là et Galvis est en taule.

- Il a traité lui-même? demande Anatina.
- Il paraît qu'il a complètement craqué, dit Alberto.
- Pas si bon psy que ça, commente la junk.

Elle sent ses crampes et sa mauvaise humeur lui revenir.

- Il aurait pu faire venir un grand avocat, chercher des vices de procédure, dit Alberto. D'un autre côté, s'il veut négocier un arrangement...
- Il va peut-être embaucher quelques tueurs pour supprimer tous les témoins, suggère Anatina.

Simone ne dit rien.

- Ne soyez pas triste, lui dit Victor. Je crois que ce que vous avez de mieux à faire, c'est de laisser un peu d'eau couler sous les ponts. Le temps guérira votre blessure.
- Les ponts...

Alberto s'adresse à Anatina:

- On t'a trouvé un lieu de thérapie, un endroit tranquille. Un centre perdu en pleine campagne.
- Comment un centre peut-il être perdu? Et je vais payer comment? Je n'ai plus un rond.

Victor la rassure:

- On va renouveler ton contrat pour faire marcher ton assurance.
- Vous savez quoi? Je m'en veux presque de ne pas les avoir prévenus, le père et le fils, pendant la réception, dit Anatina. J'ai vu l'autre côté du miroir, maintenant. On doit mieux se marrer dans un milieu de trafiquants que dans vos bureaux de flicards.
- N'empêche que tes copains esclaves de la drogue t'ont joliment laissée tomber, à ce que j'ai entendu.
- Ah, eux ! C'est vrai, reconnaît-elle. Mais ce n'est pas la même chose. Alors, Alberto, tu es content?

Au lieu de répondre, il se lève.

- Tu viens? Je vais t'amener à ton centre perdu. Simone, je peux te déposer à ton hôtel si tu veux.

Simone se lève machinalement et les suit.

.

Chapitre 40

A son hôtel, maintenant que Galvis est en prison et que tout semble consommé, Simone commence une vie de recluse, tantôt broyant du noir, tantôt nourrissant l'espoir mêlé de crainte que Juan va la recontacter. Elle est comme hypnotisée par le téléphone, qu'elle cherche en vain à chasser de ses pensées.

Il sonne parfois; c'est Victor, qui parle d'une prochaine mission pour laquelle il étudie des dossiers et règle des détails. Pour respecter son contrat, Simone doit rester encore un certain temps à la disposition de la DEA.

- Je n'ai plus envie de faire ce métier, a d'abord martelé Simone.

- Même contre une brute qui tue des homosexuels en série?

Elle a protesté:

- Mon Dieu, qu'est-ce vous allez encore trouver pour me pousser à agir contre ma nature?

- Ne vous faites pas d'illusions, Simone. Dans la vie, quoi qu'on fasse, on choisit toujours son camp. Alors, pour ou contre les homosexuels? Ou plus exactement, pour ou contre les tueurs d'homosexuels?

Malgré elle, Simona sent sa curiosité s'éveiller.

- Mais comment voulez-vous que j'infiltrer un milieu pareil?

- Ça, c'est mon affaire, répond Victor. Nous pensons avoir repéré Ivan le Traqueur.

- Traqueur d'homos ?

- Précisément. Laissez-moi faire, Simone, je vous appellerai en temps voulu. Il y aura beaucoup moins de travail à faire sur votre personnage. Vous serez une étudiante en vadrouille, voilà tout.

Simone est revenue au sujet qui l'intéresse :

- Et dans l'affaire Galvis, vous en êtes où?

- Tout marche comme sur des roulettes. Vous n'aurez pas besoin de témoigner.

- Tant mieux. Je crois que j'aurais refusé, de toute façon.

- Dans ce cas, je suppose que vous refuserez aussi d'aller à une réception chez l'Attorney des États-Unis, ce soir?

- Très bien supposé. D'ailleurs, j'attends un téléphone. Je ne peux pas quitter mon hôtel.

- Un téléphone? Vous respectez les consignes de sécurité, j'espère?

- Oh oui! C'est de Genève, quelqu'un de ma famille.

Décidément, elle a appris à mentir.

Entre ces rares moments de communication, Simone tue le temps en regardant des feuilletons télévisés et en écrivant son journal intime, transperçant presque le papier de son stylo rageur. Elle passe aussi - et même surtout - beaucoup de temps à se tirer les cartes, avec autant de passion qu'elle a idolâtré Victor par le passé, et avant lui divers autres individus.

Elle a lu tout le manuel de divination que lui a laissé César, et maintenant elle établit des statistiques de ses résultats, dans une absurde tentative de rationaliser son mysticisme. De temps en temps, à bout de nerfs, elle descend dans la rue, faire quinze fois le tour du pâté d'immeubles en courant et se sustenter ensuite dans un milk-bar. Elle rencontre un certain nombre de fous des villes errant sur les trottoirs ou assis dans les bars à se raconter leur vie à eux-mêmes. Cela rassure un peu Simone sur son propre état, mais non sur celui du monde et de l'âme humaine en général. Du moins a-t-elle la satisfaction de manger un sandwich tout en nourrissant l'espoir, pendant quelques minutes, que la standardiste de l'hôtel aura un message pour elle - ce qui n'est pourtant jamais le cas.

La seule contrainte à laquelle elle est soumise pendant cette brève période est une visite chez un neurologue pour déterminer la gravité du danger d'épilepsie qui pourrait encore la menacer. Cet examen se passe dans un cabinet à l'ancienne mode: l'infirmière lui met autour de la tête une sorte d'objet bâtard ressemblant à la fois à un casque et à un filet; dessous, elle coince des électrodes et, pour parachever le tout, enfiche dans chacune un câble, ce qui fait ressembler la tête de Simone à une espèce d'araignée à quinze pattes ou à un plat de spaghettis noirs. Les câbles sont reliés à une machine qui trace l'électroencéphalogramme sur de grandes feuilles de papier. La conclusion de ces examens est que l'épilepsie n'est pas une maladie constituée chez Simone et qu'elle pourrait tout aussi bien vivre jusqu'à la fin de ses jours sans faire de nouvelle crise, pourvu qu'elle s'abstienne de passer des nuits blanches, de monter trop brutalement en altitude et de boire de l'alcool avec excès.

Par moments, Simone est en rage, mais quand elle repense à Juan, elle le respecte pour sa réserve et son indifférence. Il ne vient pas se jeter à ses pieds ou à sa gorge; il ne lui envoie pas non plus de tueurs; et elle croit lire dans les cartes que ce n'est pas parce qu'il la déteste ou la méprise qu'il l'abandonne ainsi à son sort.

Planant au-dessus d'elle dans une non-violente et magnanime indifférence, il s'impose à son cœur et à son esprit avec toujours plus de force.

En principe, Simone doit reprendre l'avion six semaines après son arrivée à Miami; son billet est à la date du 15 septembre, choisie assez aléatoirement pour marquer la fin de son contrat. La première semaine est déjà écoulée; il reste encore quelques jours avant le début de la nouvelle mission qui doit rentabiliser son séjour, celle contre Ivan-le Traqueur, dans un tout autre secteur de la pègre. Sentant que la solitude, l'inactivité et ses accès frénétiques d'ésotérisme risquent de tourner à la maniaque-dépression, elle s'achète de la laine et un modèle de pull particulièrement difficile à tricoter. Il y a de quoi réfléchir et se casser la tête pour alterner le sens des mailles et les couleurs de fil; et c'est au bout d'un jour de ce travail, comme il se doit à un moment où elle ne pense plus à rien d'autre, que vient l'appel tant attendu.

Chapitre 41

- Pas possible! Tu es vraiment à ce numéro? s'étonne Juan.
 - Tu croyais que je vous avais fait marcher ?
 - Tu prends des risques; il paraît qu'Arabella a essayé de te joindre et qu'elle est tombée sur une teinturerie. A vrai dire, elle a toujours eu des problèmes avec les chiffres.
 - Elle sait que je suis passée chez toi ?
 - Non, je l'ai dit à personne. Arabella rêve de te faire descendre par un tueur.
 - Et toi?
 - Moi, je suis un traître, comme toi. D'ailleurs, c'est de ma faute si mon père s'est si bien laissé emberlificoter.
 - Mais tu ne savais rien! Comment va-t-il?
 - Comment tu veux qu'il aille, là où il est?
 - Juan, je voulais pas faire ça.
 - L'enfer est pavé de bonnes intentions, tu sais, ma chère... Comment dois-je t'appeler, au fait?
 - Je m'appelle Simone.
 - Et peut-on savoir quel est ton grade, dans la police, ma chère Simone ? Inspectrice ? Superintendante ?
 - Je suis encore sous contrat temporaire pendant un mois. Mais ils ne m'ont plus rien demandé dans cette affaire.
 - Je pense que tu es fière de ta réussite ?
- Il entend un sanglot à l'autre bout du fil. Alors il reprend avec plus de douceur :
- Tu sais, je ne suis pas tellement solidaire des affaires de ma famille. C'est bizarre, mais j'ai envie de te revoir.
 - Oui. Moi aussi.

- Tu as toujours mon plan d'émission sur le viol?
- Oui, je l'ai lu, je crois que je le connais par cœur.
- J'en aurais besoin. Veux-tu dîner avec moi après-demain soir et me le ramener?

Il lui fixe rendez-vous dans un restaurant de bon ton sur Mellow-Yellow Avenue, où ils pourront écouter de la musique et discuter de choses et d'autres ; surtout d'autres, suggère-t-il encore avant de raccrocher.

Le lendemain, Simone reçoit la visite d'Alberto, qui vient lui faire ses adieux.

- Vraiment, tu pars? Tu vas où? lui demande-t-elle.
- Il faut que je me fasse tout petit pendant quelque temps. Tous ceux de la bande qui ont passé entre les mailles du filet sont à mes trousses. Je vais en Suisse, dans les montagnes, sous une autre identité. Anatina viendra me rejoindre quand elle aura fini sa désintox. Elle m'aidera pour m'adapter.
- Ça me paraît une bonne solution, dit Simone. Mais comment se fait-il qu'on n'ait pas mieux dissimulé ta participation à ce coup de filet? Est-ce qu'on n'aurait pas pu faire croire à la bande de Galvis que t'étais une victime, comme les autres ?

Alberto a l'air un peu gêné.

- C'est pas si facile que tu crois. Et puis, il y a les journalistes, ils racontent n'importe quoi.
- Tu vas pas me dire que la DEA a donné tes coordonnées aux journalistes ?
- Pas exactement... C'est moi qui ai demandé à leur parler. Sur le moment, j'ai plus pensé aux conséquences. T'as pas regardé la télé? Je suis une espèce de héros national, en ce moment. Et tout ça grâce à ton abnégation! Je voulais t'en remercier, c'est aussi pour ça que je suis venu. Chapeau! Tu les as tous drôlement entortillés. Au fond, je crois qu'Anatina n'aurait pas réussi comme toi, même si elle avait été en bonne santé.
- Tu sais bien que je n'ai pas fait exprès, répond la jeune femme. Si j'avais pu, j'aurais empêché l'arrestation du Psy. Mais t'avais pris le stylo, et... Je voudrais revenir en arrière. Rembobiner le temps. C'est à cause du fils Galvis.
- Il t'a tapé dans l'œil, hein? fait Alberto avec une pointe d'agacement.

- Oui. Et figure-toi qu'après tout ce qui s'est passé, il veut quand même me revoir. Tu trouves pas ça étonnant? Il n'a pas beaucoup l'esprit de famille.

- Très étonnant, en effet. Je serais toi, je me méfierais, dit Alberto. Quoique d'un côté, je le comprends. Tu sais, une famille pareille, c'est un peu un boulet à son pied. Toi, t'es une gentille fille, plus intelligente que toute cette bande de trafiquants, et avec la nouvelle coupe de cheveux que je t'ai faite, t'es tout à fait présentable.

- Oui, c'est pas mal, fait-elle. Grâce à toi, l'idée de devenir peut-être chauve demain m'est moins pénible. J'aurai qu'à me faire raser entièrement la tête.

- Ce sera canon, dit Alberto. Avec des boucles d'oreilles, et peut-être un petit piercing dans le nez... C'est dommage que je doive partir; mais on pourrait peut-être se revoir en Suisse?

- Si tu changes de nom et que vous disparaissiez dans la nature, toi et Anatina, je ne saurai plus où te retrouver.

- Donne-moi ton adresse à Genève. Je vais l'apprendre par cœur et je t'enverrai une carte postale. Pour l'instant, je sais pas exactement où je vais. C'est Victor qui sera responsable de ma couverture en Suisse. A propos, il m'a dit qu'il allait t'appeler très vite. Il a du boulot pour toi.

- Et zut! Je n'ai plus envie de me mettre dans ce genre d'histoires.

- Tu t'ennuies pas, toute la journée à rien faire?

- Si, avoue-t-elle.

- Et moi aussi, je vais m'ennuyer comme un rat mort, dans tes montagnes suisses. Ça me ferait vraiment plaisir de te revoir.

Il lui serre la main d'un air si mélancolique qu'elle a une subite inspiration.

- Tiens, dit-elle, je viens de terminer un pull en laine, il te sera plus utile à la montagne que si je le donne à quelqu'un d'ici.

Et elle exhibe son œuvre d'art.

Alberto la remercie chaleureusement, et ils se quittent meilleurs amis que jamais.

Chapitre 42

Le lendemain, une dame vient apporter à Simone un jeans bien à sa taille et un T-shirt noir, en perspective de la mission contre Ivan-le-Traqueur, qui va bientôt commencer.

Simone les enfile pour se rendre à son rendez-vous avec Juan.

Le jeune bassiste-journaliste a choisi un petit restaurant romantique. Les vitres y sont ornées de rideaux de dentelle à l'ancienne. La nourriture est simple, mais de bonne qualité. La bière est de production locale, à base de riz bio.

Juan attend la jeune femme à une table en bois massif sur laquelle brûle une bougie. Les tables environnantes sont surtout peuplées d'amoureux. C'est l'endroit idéal pour offrir une bague de fiançailles en attendant de déguster le menu. Sur une estrade, un orchestre de jazz, les « Swinging Papas », joue en sourdine, et les voix entremêlées du trombone et du sax font de belles envolées, soutenues par une guitare bien rythmée.

Simone a la gorge nouée et la poitrine oppressée. Elle s'assied et essaie de sourire à Juan, mais ne réussit qu'à renverser son verre de bière dans la foulée de ces efforts musculaires.

Elle éponge avec serviette et mouchoir.

- Tu n'as pas l'air très contente de me voir, observe Juan

- Oh si! Tu ne peux pas savoir comme j'ai attendu ton téléphone; mais notre situation est assez embarrassante. Je n'ose pas te demander...

- Mon père va plaider coupable. Je lui ai trouvé un bon avocat. Quant à ma mère, elle s'en est remise au Seigneur. Elle n'ira pas en prison, c'est déjà ça. Et après tout, ils ont mené la belle vie jusqu'ici, c'était toujours ça de pris. Ça ne pouvait pas durer éternellement.

- Tu en parles avec beaucoup de détachement.
- Je vais pas porter le deuil pendant une année!

Il a une lueur rusée dans le regard, mais Simone ne s'en aperçoit pas.

- Et toi, comment vas-tu? lui demande-t-il. Plus de crises d'épilepsie?
- Non, il paraît qu'il n'y a pas de quoi s'alarmer. Il faut juste que j'évite l'alcool et le manque de sommeil.
- Tu m'as rapporté mon plan d'émission sur le viol?
- Oui, là.

Elle sort le document de son sac.

- Tu te rappelles ce que tu m'a raconté, quand tu es venue chez moi? Ta mère qui a été faire la morale au satyre, je trouve cette histoire intéressante. J'aimerais que tu viennes en parler dans l'émission. En direct.
- Ce genre d'émissions tombe facilement dans le voyeurisme, je n'aime pas beaucoup ça...
- Ce ne sera pas du voyeurisme, ce sera surtout de l'information. Des faits, si possible ni édulcorés, ni dramatisés.
- Tu es journaliste, tu crois à l'objectivité. Mais le bonheur et l'horreur ne sont pas objectivables. Ce qu'on appelle objectivité, c'est juste une sorte de juste milieu entre les deux. Lénifier ce qui est horrible, l'édulcorer, oui. Et saper les béatitudes. Les dramatiser. Je ne vois pas ce que vous faites d'autre.
- Tu veux censurer mon émission?
- Au fond, pourquoi donner aux personnes sensibles de l'audience l'occasion de souffrir en esprit de maux dont l'horreur se suffit parfaitement à elle-même ?
- Mais, Simone, tout le monde n'est pas aussi sensible que toi. Et puis, le sens même de toute existence humaine, c'est de savoir: savoir pour mieux parer, savoir pour ne pas reproduire les erreurs, savoir pour s'adapter; savoir, parce que l'horreur toute nue, pour autant que pareille chose existe, est moins horrible si quelqu'un agit pour s'y opposer.
- Savoir, en fin de compte, pour survivre, enchaîne Simone, même si le poids de notre connaissance nous entraîne dans des abîmes sans fond.

- Tu répugnes à montrer les cicatrices que cet événement t'a laissées?
- Oui et non. J'en ressens aussi une certaine fierté. Ce n'est pas précisément la fierté qu'on a d'une blessure de guerre, car je me suis montrée, ce soir-là, d'une grande lâcheté.
- Il doit bien y avoir des conseils dont tu pourrais faire profiter les mères et les enfants, dit Juan.
- Oh oui, répond-elle. Par exemple: "Surtout, dis-la, cette fameuse vérité, dis que tu ne veux pas ça, que tu n'aimes pas ça; ne sois pas une enfant sage et bien élevée dans de telles circonstances! Apprends des jurons! Apprends à crier très fort, à arrêter les voitures, à descendre en marche! Refuse les bonbons, l'argent et les promesses de gloire ! Promène-toi avec un spray au poivre! Fais du judo, de la self-défense!"
- Mais aussi : "Laisse-toi faire, pourtant, si tu as le couteau sur la gorge! car la vie est un bien précieux", suggère Juan. Mieux vaut se faire violer que se faire tuer, non? si c'est vraiment le choix qu'on a.
- Tais-toi, je crois entendre ma mère. Elle pensait exactement comme toi. Moi, je suis trop suicidaire.
- La vie est belle. C'est moi qui dois te dire ça !
Elle garde le silence.
- On peut soit essayer de comprendre, soit essayer d'oublier. Je suppose que l'un comme l'autre ont leurs dangers. Mais ce ne serait pas difficile, pour toi, de faire cette émission et de communiquer ton expérience, insiste-t-il. Tu connaîtras les questions à l'avance. C'est l'affaire d'une heure de préparation.
- Quand est-ce que ça se passe?
- Dans dix jours. Le problème, c'est qu'entre-temps, j'ai deux concerts au Canada.
- Et moi, je n'en peux plus, d'être ici à rien faire.
- Demande à tes supérieurs de te confier une autre mission. Brillante comme tu l'es, ça ne doit pas être un problème.
- Ils ont une mission pour moi, en effet. Mais tu ne parlais pas comme ça avant-hier.
- J'avais tort.

- Non; tu étais amer. Cette histoire restera toujours une ombre entre nous.
- N'hésite pas, Simone! Je t'assure que je parle sans arrière-pensée. Personnellement, je n'ai plus rien à perdre à ce que tu travailles pour les flics.

Chapitre 43

- Tu dances?

Les Swinging Papas attaquent un standard particulièrement langoureux. Juan et Simone ont fini de manger. Ils se lèvent pour aller rejoindre les quelques couples qui évoluent déjà sur la piste.

Un somptueux soleil couchant illumine la mer que l'on voit à travers les rideaux de dentelle.

- Tu es si belle, dit Juan, et pourtant, tu as toujours aussi peur, je le sens.
- Moi? Pas du tout. Si tu veux m'emmener dans ton lit, je suis d'accord.

Il a un mouvement de recul - et elle regrette aussitôt ses paroles.

Mais quand elle ose le regarder de nouveau, il lui sourit d'un air charmeur.

- Les filles qui se sont fait violer deviennent souvent nymphomanes, observe-t-il.
- Il y a même des gens qui prétendent que c'est jouissif, de se faire violer, dit Simone.
- Je voudrais les y voir!
- Oui, moi aussi. Et pourtant... J'en suis encore à me demander si je me suis fait violer parce que j'avais des fantasmes maso ou si j'ai des fantasmes maso parce que je me suis fait violer.
- L'œuf et la poule, c'est tout le problème du destin, dit-il. Quel genre de fantasmes?

- Par exemple, le rude cow-boy qui déboucle sa ceinture pour châtier une belle rebelle; après quoi il se révèle être un cœur noble et juste, plein d'un amour qui finit par tout transcender.

- C'est ça, ton type d'homme? Je ne sais pas ce que tu me trouves, alors, ni pourquoi tu voudrais venir dans mon lit.

Elle rougit de nouveau jusqu'aux oreilles et est reprise d'un accès de timidité. Elle ne lui dit pas ce qu'elle pense: qu'il a beau être doux et délicat et faire des tentatives pour être bon et charitable, il est fils de malfrat; qu'il a un physique d'ange déchu ; qu'il est un peu son rude cow-boy; qu'à travers lui, peut-être, son cœur pourrait réussir à réhabiliter le sexe qu'elle a si mal découvert.

Ses réflexions à lui doivent suivre une pente parallèle, car il ajoute, après un silence:

- Il y a chez toi un mélange de fragilité et de force que je n'avais jamais rencontré. Ton histoire de rude cow-boy a peut-être son pendant féminin; tu étais pour moi une sorte de Calamity Jane.

La musique et la danse aidant, Simone baigne par moments dans une félicité totale. Juan laisse au talent évident de sa partenaire pour la sublimation le soin de compléter ses légères étreintes bien placées.

- Excuse-moi de ne pas t'emmener dans mon lit, lui murmure-t-il, je préfère nous donner plus de temps.

- Tu vas me manquer, dit-elle. Je rentre en Suisse dans un mois, et toi, tu pars en tournée!

Ils se taisent. Mais le silence entre eux est devenu une habitude presque agréable. Et Juan est toujours là pour le rompre.

- Regarde toutes ces femmes, autour de nous. Je suis sûre qu'il y en a plus d'une qui a reçu ce soir une déclaration d'amour ou une proposition sérieuse. Tu voudrais vraiment être comme elles?

- Pourquoi, ta proposition d'émission n'est pas sérieuse?

- Si, bien sûr. Mais elle n'engage pas notre intimité. Tu le regrettes?

Elle baisse la tête, puis la redresse et fait un signe de dénégation.

Au fond, il a peut-être raison, se dit-elle; tout va bien. Elle pourra continuer à l'aimer de loin. Il ne trahit pas les siens de façon trop abjecte, et le spectre de la consommation de l'acte sexuel a maintenant reculé dans un horizon mélancoliquement, mais confortablement lointain.

Chapitre 44

Mission et Emission : le programme de Simone.

La phase opérationnelle contre le Ivan le Traqueur d'homos a commencé, de premiers contacts ont été pris. D'autres auront lieu dès le 23 août, juste après l'émission de Juan, qui doit être diffusée en direct le 22.

La préparation à la nouvelle mission de la DEA est plus facile que pour la précédente. On fait peu de choses pour mieux habiller Simone et pour modifier son identité; il ne faut pas nuire à son look primitif de Suisse moyenne, ni au côté "enfant perturbée" qui a si bien fait ses preuves auprès du Psy.

Entre les moments où elle étudie sa nouvelle personnalité, Simone interroge les cartes pour savoir si Juan l'aimera toujours et si l'émission sera un succès. Par moments, l'idée d'une si grande audience lui monte à la tête. Simone se voit déjà haranguant une foule depuis le petit écran, des journalistes l'interviewant ; elle imagine un livre écrit sur sa précieuse expérience, et Juan lui demandant tout de même sa main pour une longue vie d'amour et d'eau fraîche.

Plus le retour du bassiste approche, plus elle est tour à tour survoltée et déprimée. Dans son agitation fébrile, elle sent sourdre l'angoisse d'une quelconque bévée irréparable.

Le 19 août, Juan revient et les choses paraissent soudain toutes simples. Son émission est quasiment prête. Simone doit être filmée en petit comité : juste deux techniciens, elle-même et Juan. Il la pré-interviewe une fois ; malgré quelques questions un peu gênantes, elle constate qu'elle a les idées beaucoup plus claires qu'elle ne l'avait cru.

Le jour de l'émission, elle se tire encore les cartes avant leur rendez-vous et les interprète comme un présage de bonheur d'une évidence lumineuse: ne voit-on pas le valet de carreau à côté du six de cœur? et, le carreau symbolisant le voyage, cela ne signifie-t-il pas de toute évidence qu'un voyage de Juan (valet) dans le passé de Simone va déboucher sur une fin heureuse, symbolisée par la couleur cœur et par le nombre six, chiffre des maladies ? donc: guérison par l'amour du mal psychique d'amour qui avait résulté du viol?

Forte de ces obscures spéculations, elle prend le taxi d'un pied léger, oubliant même ses scrupules écologiques.

Juan et Simone ont rendez-vous au parc de Mellow-Yellow Avenue, où ils se promènent d'abord un moment, bras-dessus bras-dessous. Juan paraît toujours aussi calme et peu rancunier; d'ailleurs, il ne se ressent pas financièrement de la déconfiture de ses parents. En tant que star du showbiz et que journaliste de télévision, il porte des noms d'artiste ; il est très aimé, ce qui lui a valu des protections de sa sphère privée, voire même une certaine auréole d'enfant perdu auprès de ceux qui savent tout. Et ses revenus suffisent largement à ses besoins dictés par un idéal prolétarien.

Ils croquent un sandwich sur un banc. Juan évite délibérément le sujet de l'émission, préférant parler de son prochain disque, et même de l'aide inattendue que lui a fournie la vraie Anatina.

Simone en ressent une pointe de jalousie.

Le moment vient de se rendre dans l'immeuble de la télévision. Tous deux se laissent maquiller, puis il la conduit dans un petit salon dont les murs sont roses, sauf une paroi constituée d'un immense miroir qui fait face à un canapé et à des fauteuils également roses. Les techniciens procèdent à leurs réglages, et Juan annonce:

- Je vais te parler un peu plus cérémonieusement, pour la circonstance.
- Pas de problème.
- Très bien. Let's go. Simone, quel âge avez-vous?
- Vingt ans.
- Pouvez-vous nous raconter ce qu'il vous est arrivé il y a sept ans de cela, quand vous aviez onze ans, dans un garage à vélo dans une banlieue de la ville de Genève?
- Eh bien, je revenais d'un cours privé. Nous étions en automne, il faisait déjà nuit. Tout à coup, j'ai eu conscience de la présence d'un homme qui marchait à mes côtés. J'ai tout de suite senti que c'était un de ces messieurs dont les mamans disent à leurs fillettes qu'il ne faut pas accepter qu'ils nous donnent des bonbons.
- Vous discutiez de ces choses en famille?
- Oh oui, nous en avons discuté, et ma mère m'avait donné des idées assez contradictoires.
- Comment cela?
- D'un côté, bien entendu, elle m'avait conseillé de me méfier des hommes trop gentils, mais de l'autre, elle avait dû lire une fois un fait divers angoissant, car elle m'avait inculqué l'idée qu'il valait encore mieux se faire violer que de perdre la vie.
- Vous avez donc eu peur?
- Oui. L'homme avait l'œil luisant. Il a engagé la conversation et m'a demandé de le suivre. Il m'a entraînée dans le garage à vélos.
- Et vous l'avez suivi sans rien dire?
- Il m'avait proposé cent francs. Au moment de descendre l'escalier du garage, j'ai voulu changer d'avis. A ce moment, il est devenu menaçant. Il m'a dit de ne pas crier.
- Et dans le garage, que s'est-il passé? Vous êtes-vous couchés?
- Non, nous sommes restés debout.

- Y a-t-il eu fellation?
- Non.
- Cunnilingus?
- Pas du tout.
- Sodomie?
- Encore moins.
- Pénétration?
- Pas même.
- Mais enfin, que vous a-t-il fait?

Le teint de Simone a viré au cramoisi.

- Pas grand chose, au fond, répond-elle. Je croyais qu'un baiser était quelque chose de doux et que le sexe, cette chose qu'on a au bas du ventre, était la source d'un mystère sacré et exaltant. J'ai découvert que c'était plutôt... Comment dire? le désert du cœur.

Là-dessus, grande est sa surprise de voir le miroir coulisser, découvrant une vaste salle remplie de public, de journalistes et de caméras qui ont tout vu sur grand écran et à travers la glace sans tain.

Chapitre 45

Un autre animateur prend alors le relais. Il s'avance vers Simone, le micro à la main:

"Remettez-vous, chère Simone, nous partageons votre émotion. Et figurez-vous que nous avons retrouvé pour vous aujourd'hui quelqu'un que vous souhaitiez revoir depuis longtemps. Voici le héros qui vous a découverte dans le garage à vélo où vous étiez tombée évanouie à la suite de cet épouvantable traumatisme; voici celui qui vous a ramenée à la vie et portée dans le froid jusque chez votre mère. Entrez, monsieur,

entrez! Elle vous est d'une reconnaissance éternelle. Depuis tout ce temps, elle n'espère qu'une chose: vous revoir et vous laisser la serrer contre votre cœur."

Elle voit alors pénétrer sur le plateau, comme dans un cauchemar, non pas un sauveteur fictif, mais le satyre, dont elle avait oublié les traits, mais qu'elle reconnaît instantanément. Il s'avance d'un pas relativement assuré, ouvrant les bras pour l'étreinte promise. Il s'agit d'un ouvrier italien, qui était immigré en Suisse à l'époque où il a abusé de Simone et qui est retourné dans son pays par la suite.

Juan a fait d'intenses recherches financées par les producteurs de cette émission-happening à grand public telles que les Anglo-saxons nous les ont fait découvrir. Dans ce but, il s'est rendu non pas au Canada pour une tournée, mais bel et bien en Suisse, où il a réussi à consulter les dossiers de la police sous de faux prétextes; puis il a retrouvé le satyre, un certain Franco Zappina, et est allé le voir. Il lui a raconté que Simone n'avait jamais cessé de l'aimer et ne pouvait se pardonner d'en avoir parlé à sa mère.

Juan a si bien fait qu'il a attiré Zappina à Miami, lui promettant qu'il pourrait y revoir l'ancienne nymphette, tous frais payés par la télévision. Il faut dire que Zappina est une sorte de psychopathe qui vit toujours dans le même fantasme: il s'est persuadé que la plupart des fillettes, au fond d'elles-mêmes, aiment le genre de traitement qu'il leur fait subir, et que, si elles n'étaient pas totalement endoctrinées par la société et par les raisonnements politiquement corrects, elles s'abandonneraient de bon gré aux "bienfaits" que lui, satyre, peut leur apporter. Il a dû, après avoir souillé Simone et bien d'autres nymphettes, faire quelques années de prison. Il en est ressorti loin de vouloir s'amender et a recommencé à chasser les petites filles. Hélas il trouve toujours ses victimes aussi intoxiquées par ce qu'il considère comme de la propagande d'une société puritaine, réfractaire au bien-être et à l'épanouissement. La possibilité qu'on lui donne à présent d'exprimer enfin ses opinions lors de cette émission télévisée lui a paru inespérée, d'autant plus que tout cela se déroule dans un pays de liberté et où il n'est pas recherché.

Jusqu'à cet instant, il a attendu dans les coulisses du plateau de télévision. Il ne comprend pas l'anglais, aussi ni le récit de Simone derrière le rideau, ni l'histoire de l'évanouissement et du sauvetage dans le froid n'ont-ils pu le dérouter.

Pour renforcer l'attrait de l'émission aux yeux du violeur, sans bien sûr dévoiler son projet véritable à aucun de ses collaborateurs, Juan a invité une nuée de jolies petites filles en justaucorps et collant de danse; elles sont à présent en train de faire une ronde pleine de grâce enfantine. Le satyre a peine à en détacher ses yeux tandis qu'il s'approche de Simone; il préférerait peut-être en choisir une et la serrer dans ses bras plutôt que cette ancienne nymphette devenue femme. Mais il a accepté de participer à l'émission, en nourrissant, comme le héros de "Lolita", le fol espoir de trouver à la femme faite autant d'attrait qu'à la pré-adolescente d'antan, et de pouvoir enfin réaliser l'amour de sa vie; il voit Simone, interdite, figée, horrifiée, et lui trouve, malgré ses nouvelles rondeurs, une sorte de pureté virginale qui le conforte dans cet espoir.

Il vient l'embrasser, plus morte que vive, bouche bée et paralysée sous l'effet du choc. L'animateur, secondé par une interprète, donne alors la parole au satyre; celui-ci saisit le micro et se lance dans un discours où il exprime, sur un ton par ailleurs parfaitement doux, ses thèses dans toute leur folle crudité et cruauté:

- Les enfants d'aujourd'hui du clan des nantis sont beaucoup trop gâtés et n'ont aucun sens des vraies valeurs du travail et du plaisir. Les riches doivent maintenant accepter le revers de toutes leurs médailles. Ce qu'on appelle pornographie est en réalité un divertissement mérité après les efforts de l'ouvrier. C'est bien la moindre des choses, que ceux qui profitent de son travail lui fournissent, en échange, des enfants bien élevés, obéissants et disposés à satisfaire ses besoins sexuels..."

Ceci n'est qu'un bref résumé d'un long monologue que Zappina a préparé avec l'aide de Juan. Celui-ci se fiche éperdument des représailles de ses chefs et des sanctions de la loi. Dans la suite des événements, ce nouveau scandale va lui faire, ainsi qu'au groupe You Know, une publicité vraiment douteuse; de plus, un tribunal va le condamner à payer de lourds dommages-intérêts à la chaîne de télévision qui lui a fait confiance; mais le disque que You Know va réaliser vers cette époque va s'avérer

d'une telle qualité que le produit de sa vente suffira bientôt à compenser ces revers de fortune. En outre, l'émission elle-même est en train de connaître des records d'audience.

Comme Juan connaît déjà très bien les théories du psychopathe, il avait l'intention de s'éclipser dès les premières phrases. Cependant, une curiosité mêlée de fascination le retient à la porte du studio, d'où il observe les réactions de Simone.

De son côté, l'interprète chargée de la traduction simultanée du discours en français du pédophile, une vraie professionnelle, se montre d'abord extrêmement fidèle au texte original; mais peu à peu, percevant le caractère blasphématoire des propos de l'orateur, elle se met à prendre ses distances, passant du discours direct à "il dit que", "il prétend que", puis à "il a le toupet d'affirmer que". Elle rougit un peu plus à chaque nouvelle phrase, et finalement s'interrompt, trop choquée pour continuer. L'assistance stupéfaite se demande si tout cela tient de la plaisanterie, puis si c'est l'interprète qui est folle ou Franco Zappina. Celui-ci continue à parler, et Simone est maintenant la seule, ou presque, à comprendre ce qu'il raconte en français. Elle retrouve peu à peu ses esprits; tout en écoutant ces discours incongrus, et n'ayant, elle, aucun doute sur leur signification générale, elle se rend pleinement compte de la trahison de Juan. Soudain, on la voit s'effondrer sur une chaise, sanglotante, poussant de longues plaintes.

Décontenancé, le pédophile s'interrompt; mais ce qui a sur lui un effet décisif, c'est quand l'animateur principal, retrouvant son bagout, se met à le fustiger devant toute l'assistance, s'adressant à lui directement et le réprimandant vertement pour toutes les opinions qu'il vient d'exprimer. L'interprète a de nouveau fort à faire pour traduire toutes ses invectives à Zappina.

Or, cet animateur principal a une vague ressemblance avec le chef de chantier de Franco Zappina à Genève, et sa façon de l'apostropher n'est pas sans évoquer de nombreuses réprimandes que l'ouvrier a reçues et qui lui remplissaient toujours les yeux de larmes; car Zappina est une âme hypersensible dans le monde du travail, ce qui en faisait le souffre-douleur de certains collègues ou supérieurs. Se tournant vers Simone, que lui désigne son accusateur, et la voyant pleurer, il réalise soudain que les

larmes de la jeune femme ne sont pas moins amères que celles que lui-même a si souvent versées lorsqu'il était sermonné, et il a envie de pleurer avec elle.

Malgré une absence totale de directives, l'équipe technique continue à filmer ce qu'elle considère comme un document exceptionnel. On entend l'animateur principal crier et répéter en vain le mot "Coupez!", que l'interprète, désorientée et emportée dans son élan, traduit au pédophile. En l'entendant, celui-ci baisse les yeux vers son bas-ventre, avec une appréhension mêlée d'horreur; puis ils regarde autour de lui et se dirige, moitié à reculons, vers la sortie. Quand il l'a atteinte, il se précipite dehors, sous l'œil toujours ébahi des caméras, qui se ferme sur cette échappée. Personne ne l'arrête. Et peu à peu, l'ordre revient. Certains appellent la police, d'autres cherchent Juan; mais cette fois, il a disparu.

Chapitre 46

Après les explications qui devaient inévitablement s'ensuivre, une employée compatissante de la TV a raccompagné Simone jusque devant son hôtel.

La pauvre interviewée a le cœur bien lourd; mais cette fois, elle ressent le besoin de s'abîmer dans une activité frénétique – tout, plutôt que de recommencer à se morfondre dans sa chambre d'hôtel. Elle se change et s'habille à sa manière - vêtements informes, aux couleurs mal définies, mal assorties -, puis part marcher dans la grande ville. Elle est comme anesthésiée, séparée de la vie trépidante qui l'entoure comme par une vitre d'insensibilité qui rend tout irréel. En même temps, plus d'une fois, en traversant une grande artère où les voitures roulent vite, elle se sent comme attirée sous leurs roues. Pourquoi résiste-t-elle à cet étrange vertige? La pensée de sa mère la

retient, peut-être, quelque part au fond d'elle. Elle marche presque jusqu'à l'épuisement. Puis ses pas la ramènent à son hôtel, et elle pousse la porte vitrée, échappant au flot des voitures qui roulent les unes derrière les autres sur l'avenue, sages et féroces à la fois.

Le lendemain, sa nouvelle mission passe en phase opérationnelle, et elle s'y jette à corps perdu.

En l'espace de dix jours, elle réussit : primo, à tomber amoureuse d'Ivan-le-Traqueur, un Belge qui tabassait des homos depuis des années dans les toilettes d'une multitude d'établissements à Miami ; secundo, à se faire larguer par lui pour cause de chasteté ; et tertio, à le faire coffrer, malgré tout le bien qu'elle lui veut encore.

Après cet exploit, elle décide d'arrêter définitivement de mettre ses talents au service des forces de l'ordre. De toute façon, il ne lui reste plus qu'une semaine à passer à Miami.

Un matin, elle empoigne tout de même son téléphone et appelle Victor.

- Simone ! s'exclame-t-il avec une joie non feinte. Vous allez bien ?

Ils ne se sont plus vus depuis assez longtemps, car l'opération contre Ivan-le-Traqueur a été menée par une autre brigade.

- Dur, le coup de l'émission de télévision, continue Victor. Toute la ville en a parlé.

- Oui, c'était une sacrée vengeance de Juan Galvis", répond Simone en tripotant nerveusement un bout de laine. "Mais je crois que je vais réussir à la digérer."

- Bravo! approuve Victor. C'est comme ça que doit réagir un agent secret. Si on faisait une dépression chaque fois que quelqu'un nous en veut, on serait mal barré.

- Je ne comprends pas comment vous ne vous êtes pas encore aperçu que je n'ai pas l'étoffe d'un agent secret.

- Mais si! Vous venez de le prouver une fois de plus.

- Dites, vous allez toujours voir votre ami éleveur de cafards au pénitencier de Redgore?

- Oui, pourquoi?

- Après tout le bien que vous m'en avez dit, ça m'intéresserait de faire sa connaissance.

- J'y vais justement cet après-midi. Vous voulez m'accompagner?

Les deux ex-collègues reprennent la conversation dans la voiture de Victor, en route pour le pénitencier.

- Vous étiez devenue bien distante, ces temps, dit-il. Je croyais que vous alliez me snober définitivement.

- Moi? Pas du tout, répond la jeune femme, un peu contrite. Vous vous êtes donc décidément lié d'amitié avec ce Brown?

- Il m'a ouvert les yeux sur l'inconscient collectif et sur l'âme universelle. Aussi violent qu'ait été le choc, je ne peux pas m'empêcher de lui en être reconnaissant.

- Et votre engagement contre la drogue, qu'est-ce qu'il devient, dans votre amitié pour Brown? demande Simone.

- Le LSD, ce n'est pas comme la cocaïne. Si on se contentait d'en prendre une fois par an, lors d'une fête rituelle initiatique, je suppose que ça ne ferait de mal à personne. Ce serait une sorte d'avant-goût de l'au-delà.

- Alors, à quand votre prochaine expérience hallucinogène? Au début août de l'an prochain, c'est ça? Je vous conseille de réserver votre place à l'hôpital psychiatrique.

- Moi, non, c'est fini. La dose devait être un peu trop forte. J'en ai assez vu pour ma vie entière. C'est un souvenir qui ne s'effacera jamais de ma mémoire. J'ai aussi arrêté l'alcool, et le café. Tous ces produits qui créent la dépendance. La viande, aussi.

- Et le sucre et le chocolat, ça ne vous fait pas peur? le taquina Simone.

- Vous croyez que je devrais ? J'ai pris deux kilos, soupire-t-il. Je crois que je deviens accro aux sucreries.

- Vous m'avez dit un jour que les drogués étaient des gens remarquablement sains au départ...

- Physiquement, peut-être, mais ils ont quand même une fêlure quelque part. Ou alors, ils ont quelque chose qui les porte à se faire immoler par la collectivité, dans un lent et cruel sacrifice.

- Avec vos nouvelles tendances mystiques et ascétiques, je me demande si vous êtes encore à votre place à la DEA. Le flic américain moyen vit de café, de bière et de hamburgers, c'est connu.

- Je ne suis pas un flic moyen. Je suis un analyste et un stratège. Je transpose mes hamburgers à un niveau supérieur. Et je suis tout à fait capable de laisser mon mysticisme à la maison.

- Vous êtes un sage, Victor.

- Merci du compliment. – Pourquoi ce soupir?

- Il fait chaud. J'ai fait de la citronnade, vous en voulez?

- Volontiers.

Il boit à longs traits, tenant d'une main le volant, puis rend la gourde à Simone, qui la saisit d'une main tremblante et manque de la laisser tomber.

Ils arrivent au pénitencier.

- Toujours aussi nerveuse, Simone! Vous verrez, je ne vous ai pas menti, Brown est un type super. Une intelligence! Une sagesse profonde! Une fantaisie merveilleuse! Et c'est un conteur né. Je ne me lasse pas d'être avec lui.

Le moment venu, pourtant, il s'en lasse, car la citronnade de la gourde contenait un peu du purgatif que Simone avait déjà si brillamment administré à Correal dans une précédente occasion.

Chapitre 47

Brown et Simone sont assis à l'une des tables du parloir. D'autres détenus reçoivent également des visites, à d'autres tables.

- Quel type, ce Victor, dit Brown. Je parie qu'il s'est perdu dans les couloirs. » Puis il regarde Simone avec condescendance. « Alors, vous êtes flic, vous aussi?

- C'est provisoire, s'excuse-t-elle.

- Ça se voit. Et Victor vous a chanté mes louanges? Vous venez en consultation, vous aussi? Je vais peut-être devenir le grand gourou de la DEA! Les flics n'aiment pas aller chez le psy.

Et il éclate de rire.

- Eh bien, dites-moi quel est votre problème, continue-t-il. La vie? L'amour? La mort?

- J'aimerais faire quelque chose d'illégal, dit-elle.

- Pourquoi, le milieu carcéral vous tente?

Elle regarde autour d'elle et soupire de nouveau.

- La prison – pourquoi pas, après tout?

- Dépressive, à ce que je vois. Vous pigez rien à la poésie de cet endroit. Je vous déconseille l'illégalité. Vous vous ferez choper, et la taule vous portera encore plus sur le moral. Vous finirez par vous pendre dans votre cellule.

- Ce ne serait peut-être pas plus mal. Vous ne trouvez pas qu'il faut se suicider, quand on est malheureux?

Il hausse les épaules.

- C'est pas question d'être malheureux ou heureux. C'est question de tempérament.

Vous avez des gens très malheureux, malades, même, qui ne se suicideront jamais; d'autres qui se bourreront de barbituriques pour le moindre bobo à l'âme. Vous y pensez, vous? Très bien, faites-le. Vous avez le choix. Vous êtes jeune, jolie, vous avez l'air gentille et vous avez le choix. Le suicide à la façon scorpion, ou la bagarre à la façon cafards. Eux, quand ils deviennent trop nombreux, ils se mettent à s'entre-tuer. C'est d'une cruauté grandiose. Les miens sont un peu à l'étroit. J'ai des cadavres dans tous les coins de la cage. Remarquez, je me fais pas trop de souci: le cafard était là avant l'humanité, et il survivra après la bombe. Maintenant, je ne fais même plus d'enterrements dans les pots à orties; c'est la poubelle direct. C'est d'ailleurs là que leur âme doit le mieux s'épanouir.

Simone regarde autour d'elle. Les deux gardiens qui surveillent le parloir sont en train de discuter entre eux. Elle prend son courage à deux mains.

- Pensez-vous qu'il soit possible de s'évader de Redgore?

- Pour un cafard?

- Non. Pour un détenu.

- Vous voulez faire évader quelqu'un?

Elle rougit et acquiesce.

- C'est ça, votre truc illégal ?

- Selon la Convention de Genève, la ville d'où je viens, l'évasion n'est pas punissable en soi. Malheureusement, elle n'en est pas moins difficile.

- Avec un flic ou une fliquesse dans le coup, il y aurait bien un moyen à tester. J'avais imaginé un plan original, à mes moments perdus. Mais je vous vois pas très bien dans le rôle. Victor non plus, il est trop légaliste. Je lui en ai même pas parlé.

- Vous voulez vous évader malgré tout!

Il hausse les épaules.

- Moi? non, d'ailleurs je suis trop grand. Combien mesure votre homme?

- Deux ou trois centimètres de plus que moi, à tout casser. Et il n'est pas plus gros non plus.

- C'est le bon format. Vous savez, j'ai imaginé ce plan pour me distraire, mais je me sens trop bien ici pour vouloir l'appliquer. Je suis une exception. Une sorte de saint, soit dit en toute modestie. Je ne comprends pas comment j'ai pu vouloir signer un *plea agreement* pour réduire ma peine. Et puis, justement, je suis très grand, comme vous voyez.

- Tout de même, la surveillance a l'air au point. Il y a des portes blindées et verrouillées, des gardiens à tous les étages et à chaque entrée de bâtiment...

- Pas de quoi déjouer mon plan. Vous allez voir. Dites donc, heureusement que Victor n'est pas là! Je sais pas s'il apprécierait tellement cette conversation.

Elle rougit de plus belle et approuve. Il se met à rire.

- Vous vous êtes arrangée pour le mettre hors concours, hein? Pas si pomme que ça! J'aimerais bien voir sa tête, s'il apprend ce que je vais faire!

Il rit encore, se penche vers elle, lui saisit la main et se met à lui parler d'un ton confidentiel, comme s'il la baratait.

Chapitre 48

Quand Simone vient au pénitencier de Redgore pour la seconde fois, elle est seule.

Le bâtiment, moderne, laid, imposant, dresse ses tristes façades dans la campagne floridienne. On y accède en voiture; il faut d'abord passer le mur d'enceinte. Un immense portail télécommandé s'ouvre pour les voitures une fois que leurs propriétaires ont montré patte blanche au poste d'entrée.

- Je viens ramener les cafards du détenu Dan Brown, explique Simone au premier garde en lui présentant sa carte des services secrets. Le vétérinaire les a examinés et n'a rien trouvé d'anormal. Un peu d'anémie, c'est tout, c'est pourquoi leur carapace s'était légèrement décolorée...

- C'est pas une prison, ici, c'est un asile de fous, soupire le gardien. Et qu'est-ce qu'on va leur faire, à ces sales bêtes? Leur donner des médicaments, je parie?

- Juste du fer de récupération, quelques clous rouillés. Je peux passer?

La grille est ouverte et Simone va se garer devant l'entrée des avocats. Elle soulève à deux mains la cage en verre qui contient les cafards et gravit les quelques marches qui la séparent de la porte d'entrée. Un autre garde, un grand roux à la voix nasillarde, est là pour lui ouvrir.

- C'est dans le bâtiment B, celui des cellules individuelles, de l'autre côté de la pelouse. Cellule 321, couloir B, troisième étage. Je prévient le gardien d'étage.

Simone ressort de l'autre côté du bâtiment A et traverse la pelouse où quelques détenus profitent du grand air pour fumer force cigarettes.

Dans le bâtiment B, le gardien du troisième étage, un jeune bronzé à l'air nerveux, est descendu pour l'accueillir. Il la conduit au troisième. Nouvelle porte, puis un couloir. Au moment où le gardien va ouvrir la dernière porte, celle de la cellule du détenu Brown, Simone lâche la cage à cafards sur le sol, où elle se brise en mille morceaux.

- Eh bien c'est réussi! s'exclame le jeune gardien en colère.
- Je suis vraiment désolée...
- Il va falloir nettoyer tout ça ! Et comment je vais faire ? On m'attend, moi.

C'est l'heure du transfert des détenus des ateliers.

Simone, qui le sait très bien, sort alors une nouvelle fois sa carte des services secrets.

- Je suis de la boutique, dit-elle. Si vous me donnez un aspirateur, je m'en charge. Il ne faudrait pas que ces bestioles parviennent dans les cellules.

Les cafards, revenant de leur surprise, commencent déjà à s'égailler dans toutes les directions.

- Je vous crois, dit le bronzé nerveux. Au prix où sont les opérations de désinfection!

Il réfléchit un instant.

- Venez, on se dépêche. Je vais vous montrer l'aspirateur.

En refermant la porte du couloir derrière eux, il la met en garde:

- Surtout ne laissez pas de cafards s'échapper quand vous reviendrez avec l'aspirateur ! Je déteste ces bestioles. Heureusement, on les voit très bien, sur ces sols blancs et nus. Et fermez bien cette porte. Je vais vous prêter la clé.

De l'autre côté de la porte du couloir, il y a l'escalier et les ascenseurs. Simone et son guide redescendent au rez-de-chaussée. Là, le bronzé nerveux montre à jeune fille le réduit où est entreposé, entre autres machines, l'énorme aspirateur du bâtiment B.

- Je vous laisse le monter jusqu'à la cellule de Brown, dit le gardien. Je dois aller chercher des détenus aux ateliers, je vais en avoir pour un moment. Quand vous aurez fini, vous poserez la clé de la porte du couloir dans la loge d'entrée, sur le bureau. C'est juste là; n'oubliez surtout pas.

Et il part d'un autre côté de l'étage, en direction de l'atelier buanderie.

Simone sait qu'il en aura pour une demi-heure environ – Brown, qui travaille souvent aux ateliers, le lui a dit.

La jeune fille remonte donc avec le gros appareil, qui, malgré son usage purement terrestre et rampant, a l'aspect d'une soucoupe volante. Un tel engin peut avaler n'importe quoi. De retour dans le couloir du troisième grâce à la clé prêtée, Simone part en chasse, mélangeant sans états d'âme cafards et bris de verre dans les entrailles poussiéreuses de l'aspirateur. Cela fait, elle sort du couloir et en verrouille la porte comme le lui a recommandé le gardien, puis redescend au rez-de-chaussée et gagne la loge d'entrée. Mais là, au lieu de déposer la clé du couloir bien en vue sur le bureau, elle ouvre une petite armoirette, sur le mur, qui contient des clés de cellules. Elle s'empare de la clé n° 084 et garde l'autre, à l'aide de laquelle elle va ouvrir, toujours suivie de son aspirateur, la porte du couloir sur lequel donnent les cellules du rez-de-chaussée. En effet, et c'est fort pratique, tous les couloirs du bâtiment B s'ouvrent avec une seule et même clé.

Il n'y a personne dans ce nouveau couloir, et elle n'a aucun mal à ouvrir la porte de la cellule 084, où se trouve le détenu Ignazio Galvis.

Il la regarde avec des yeux ronds.

- Vous voulez vous évader? lui demande Simone.

Il lit dans ses yeux la sincérité et la résolution.

- Par quel moyen? demande-t-il.

Elle se baisse, ouvre l'aspirateur et en retire un grand sac à poussière qu'elle enferme dans la poubelle de la cellule. Il s'agit d'une poubelle hermétique, selon l'esprit qui gouverne les lieux, et elle sera une vraie prison pour les cafards aspirés, jusqu'à ce que leur destin leur ouvre un nouvel horizon : le camion-poubelles.

- Il faut que vous entriez là-dedans, dit-elle en désignant à Galvis l'espace ainsi libéré dans l'aspirateur.

Si extravagante que puisse paraître cette requête, le Psy la prend en considération.

- Pourquoi faites-vous ça?

- A cause de Juan.

Galvis n'hésite pas longtemps. Comme il est petit, il n'a pas de difficulté à se rouler en boule dans l'habitacle, si l'on peut dire, de la "soucoupe volante".

Simone referme l'engin, le sort de la cellule, verrouille la porte et traîne de nouveau la machine, malgré son poids augmenté, le long du couloir. Mais soudain, quel n'est pas son effroi en voyant surgir d'une cellule le gardien bronzé et nerveux du troisième, celui-là même qui lui a remis la clé.

- Tiens, vous êtes là? lui dit-il, étonné.

- Euh, oui... Quelqu'un m'a dit qu'il y avait de la poussière dans ce couloir, et j'en ai profité pour passer un petit coup.

- Vous tombez bien; le détenu qui est là vient de vomir dans sa cellule. Vous pourriez aspirer ça?

- Et, sans attendre la réponse, il la pousse à l'intérieur de la cellule du détenu Chapovalov, qui vient de rendre ses tripes sur le sol dallé.

Chapitre 49

L'odeur est infecte, mais il n'y a pas moyen de passer outre. Simone doit brancher son appareil et aspirer l'immonde tas. Elle regarde l'aspirateur: aucune récrimination ne s'en échappe.

Le gardien du troisième récupère alors la clé des couloirs. Sans rien soupçonner, il laisse Simone repartir avec l'aspirateur. Il continue ses transferts et se rend cette fois à l'atelier de reliure, pour en ramener les prisonniers qui y ont exercé une activité

modérément créative: arracher les reliures plastifiées de divers recueils de journaux que l'on jette ensuite à la récupération du papier.

Simone retourne sans encombre dans le réduit de rangement de l'aspirateur. Là, elle délivre le prisonnier, qui ressort dans un état particulièrement malodorant et peu présentable, recouvert de poussière et d'autre chose. Il secoue, pour le surplus, quelques cafards qui s'étaient antérieurement échappés du sac à poussière et trottaient dans ses vêtements.

- Et la suite? demande le Psy avec un courage impressionnant.

- Là-dedans, dit-elle en lui montrant un épandeur manuel d'engrais. Il faut traverser la pelouse. Il y a un autre réduit à matériel de l'autre côté.

Elle l'aide donc à s'installer dans ce nouveau véhicule et se prépare à le recouvrir d'engrais à gazon pour les besoins de la cause.

- Ça ne sent pas très bon, lui dit Simone, mais du moins ça atténuera un peu l'autre odeur...

Elle sort de son sac un tuba de natation qui doit permettre à l'évadant de respirer.

Il s'agit maintenant de traverser la pelouse avec l'épandeur à roulettes.

- On m'a demandé de ramener ça de l'autre côté, explique Simone en désignant l'épandeur au garde qui surveille les détenus en plein air.

Étant totalement dépourvu de galanterie, celui-ci ne lui propose pas de l'aider dans ce transport. D'ailleurs Simone s'efforce d'avoir le même air nonchalant que si elle poussait un objet vide. Abstraction faite de l'aspect hygiénique, le transport se déroule sans encombre. Mais le plus difficile reste à faire.

- Il va falloir que je détourne l'attention du portier, explique-t-elle à son complice après l'avoir fait sortir de l'épandeur.

Tous deux sont maintenant dans le réduit du bâtiment A, et le Psy est recouvert d'une fine pellicule d'engrais de couleur brune. Simone reprend:

- Je vais m'arranger pour tomber au bas du perron. Pendant que le gardien viendra me relever, vous vous glisserez vite dans l'entrebâillement de la porte et irez vous

dissimuler derrière la voiture qui est devant le perron. La portière est ouverte, vous n'aurez qu'à vous coucher au pied du siège arrière.

Simone sort du réduit et fait signe à Galvis qu'il peut la suivre. Il se poste derrière un angle du couloir et laisse faire la jeune fille.

- Alors, ça a été, votre livraison de cafards? demande le grand roux de sa voix nasillarde.

- Malheureusement non. J'ai eu un petit accident.

Elle raconte l'événement pendant que le garde ouvre la porte.

- Dommage pour l'élevage de cafards, c'était une idée originale, fait le rouquin, plus ouvert sur ce chapitre que son collègue du portail.

- L'élevage continue; Brown a encore beaucoup de cafards. Il les aime tant qu'ils n'ont aucun mal à se reproduire chez lui. Bon, ben, au revoir!

Et Simone se précipite vaillamment la tête la première au bas de l'escalier. Elle réussit si bien sa chute qu'elle s'ouvre l'arcade sourcilière. C'est une chance; le portier roux, malgré sa sensibilité aux insectes, ne se déplacerait probablement pas s'il n'avait pas vu de sang. Mais l'entaille est profonde et nécessite de toute évidence quelques points de suture.

- C'est moche, observe-t-il après avoir aidé la jeune fille en larmes à se relever et à s'asseoir sur le perron. Il va falloir aller à l'hôpital. Vous voulez appeler un taxi?

A cette idée, Simone cesse de pleurer et serre les dents.

- Je peux y aller toute seule, ne vous en faites pas, réussit-elle à articuler. Si vous pouviez juste me trouver un bout de sparadrap pour arrêter un peu ce sang.

- Je vais vous chercher ça. Tenez, rentrons dans l'établissement, je ne peux pas laisser la porte ouverte.

Le Psy a pu se glisser dans la voiture pendant la diversion. Quelques minutes plus tard, Simone, sommairement pansée, redescend plus calmement les marches et monte au volant de son véhicule. La dernière barrière est franchie sans difficulté: le garde du portail, prévenu par son collègue, laisse passer la jeune fille sans l'arrêter. Elle

est pâle à souhait et la chaleur est intense. Elle s'engage sur la route secondaire qui mène à la ville.

- Vous êtes là? demande-t-elle.

Un son étouffé lui répond.

- Vous pouvez vous asseoir, on est dehors.

Galvis ne se le fait pas dire deux fois.

- Où avez-vous trouvé cette voiture? C'est plein de mégots et de chewing-gums, par terre. Je ne sais pas qui a renversé le cendrier...

- Je suis vraiment désolée; je n'ai pas eu le temps de contrôler la voiture. C'est César qui me l'a prêtée, et il ne me l'a apportée qu'une heure avant mon rendez-vous au pénitencier.

- Une chance que cet engrais sente aussi mauvais que le vomi. Vous aviez raison, les deux odeurs se neutralisent mutuellement.

Mais Simone, au bord de l'évanouissement, ne l'entend pas, et il n'a pas le temps de faire d'autre commentaire : la voiture fait une embardée et percute un arbre, de flanc.

Heureusement, la route est déserte.

Simone s'en tire avec un nouveau choc; elle était attachée. Le Psy, par contre, s'est fracturé trois côtes, et sa tête a heurté la portière.

- Emmenez-moi loin d'ici, vite ! ahane-t-il.

La situation est franchement critique. Simone a le cœur au bord des lèvres et sa blessure lui fait mal; pourtant, il est clair qu'il ne faut pas rester là et risquer d'attirer l'attention de quelque bienveillant automobiliste. Elle réussit à faire redémarrer la voiture et roule dès lors à faible vitesse, les yeux rivés sur le pare-brise, pour regagner Miami.

Elle veut se rendre à la Dustin Road, chez Juan. La voiture de César, déjà vieille au départ, fait maintenant un bruit inquiétant. Le moteur a été touché et ne tient plus sur son support que de façon très précaire. A la suite d'un cahot, l'axe se trouve faussé et la Cadillac stoppe définitivement à un carrefour, à deux cents mètres de l'immeuble de Juan. Toute l'électronique s'est mise en panne.

A ce stade, Simone est habitée par l'énergie du désespoir. Elle descend en plein carrefour, fait sortir le pauvre évadé et le soutient sur le reste du trajet qu'il leur reste à parcourir.

Galvis tient encore le coup très exactement jusque sur le palier de son fils; mais là, il s'écroule sur le sol. Il ne forme plus qu'un tas malodorant et poussiéreux sur le paillason.

Elle sent alors s'abattre sur elle son vieux découragement. Que reste-t-il à faire? Elle sonne à la porte, entend des pas qui s'approchent; Juan ouvre. Il regarde Simone avec incrédulité, puis le corps à ses pieds avec horreur. Un dernier cafard s'échappe encore d'une poche de l'uniforme du prisonnier.

Simone a un rire nerveux, puis un sanglot.

- Je... l'ai... fait évader, articule-t-elle avec difficulté.

Puis elle se précipite vers l'ascenseur et disparaît.

Chapitre 50

« Que va faire Juan? » se demande Simone. « Il faudra un médecin pour constater le décès. Et la police ne va pas tarder à rappliquer. Il ne faut pas que le cadavre reste chez Juan. Mais le Psy est-il vraiment mort? Mon Dieu mon Dieu, qu'est-ce que j'ai fait? »

Cette nuit-là, de retour à son hôtel, elle fait une sorte de cauchemar: elle se voit avec Juan dans le restaurant romantique où il lui avait fixé rendez-vous peu après

l'arrestation de Galvis père ; Juan lui chuchote des mots doux tout en jouant de la main avec un revolver. A un certain moment, il le braque sur elle avec un sourire sardonique en murmurant à plusieurs reprises: "Attends... attends..." Progressivement, le décor change, et Simone se trouve transportée tout à fait ailleurs – au grand air, l'horizon s'étend à perte de vue. Regardant à ses pieds, elle s'aperçoit qu'un abîme s'ouvre devant elle. Elle est en haut d'un pont gigantesque, vertigineux, qui donne presque l'impression de se balancer. Et toujours résonnent à ses oreilles, comme une litanie, les mots de Juan: "Attends... attends.." C'est alors qu'elle se réveille.

Encore sous l'étrange impression de ce rêve, Simone n'est plus qu'une toute petite fille de mère pauvre et monoparentale quand elle se rend dans le bureau de Victor au matin.

Elle lui raconte son méfait et se met à pleurer. Victor, qui n'avait rien soupçonné des rapports entre la citronnade et son mal de ventre, réfléchit, les sourcils froncés.

- Je suis navré, dit-il finalement, je vais être obligé de rendre compte à mes supérieurs.

Vous avez profité de votre fonction pour faire évader un criminel.

- Je l'ai tué! sanglote-t-elle. C'était un accident! Je n'ai rien vu venir et je l'ai tué!

- Ça reste à prouver. J'espère que c'est vrai! Ce salopard. Vous dites qu'il a réussi à marcher jusqu'à l'appartement? Quoi qu'il en soit, le voilà privé de se racheter une bonne conduite en prison.

Simone étrangle un nouveau sanglot.

- C'est bien la peine de pleurer, reprend Victor avec irritation. Il fallait y penser avant. Vous ne faisiez pas tant de sentiment, quand il s'agissait de me faire avaler du purgatif.

- Ni quand il s'agissait d'en faire avaler à Correal, riposte-t-elle avec véhémence. C'est vous qui m'avez appris ces méthodes.

- Dire que je ne me suis douté de rien. Vous m'avez été infidèle, vous avez été infidèle à tout ce que vous aviez fait.

- La fidélité, c'est bon pour les situations claires, rétorque-t-elle encore. Ça ne s'applique pas aux zones frontalières, aux valeurs-limites, aux tempéraments comme le mien, ravagés par une espèce de guerre civile. Je ne suis qu'une pauvre variable.

Pourquoi est-ce que je devrais vous être plus fidèle qu'à Juan? En quoi est-ce que son amitié était moins précieuse que la vôtre?

- Vous auriez plutôt dû aller voir son père en prison comme je vais voir Brown.
- Vous savez bien que ce n'était pas possible.

Il fait une drôle de grimace et se tait pendant un instant, puis reprend d'un ton plus calme, mais ferme :

- Ça ne sert à rien de discuter davantage. Cette fois, je ne peux pas vous soutenir. La complicité d'évasion est punissable, dans ce pays. Je pense que vous vous en tirerez avec une peine minime, étant donné les services que vous avez tout de même rendus à l'État.

Il pense aux quelques centaines de millions de francs qu'on va selon toutes probabilités pouvoir récupérer dans les banques suisses. De quoi faire tourner la machine de la justice pendant un moment.

- Dénoncez-moi, Victor, je vous comprends très bien. De toute façon, je n'ai plus envie de rien. La vie en prison ne sera pas pire que ce que je ressens.

Elle se remet à pleurer à cette évocation. Victor, peiné mais inexorable, va mettre la main sur son téléphone quand celui-ci se met justement à sonner.

C'est Marty, qui lui annonce, ou plutôt croit lui annoncer l'évasion du Psy.

- C'est incroyable, lui déclare-t-il. Il s'est volatilisé.
- Il y a une explication... commence Victor.
- Je voudrais bien savoir laquelle! La porte était fermée à clé, et la clé n'a pas bougé de sa place. Les fenêtres sont munies de bons vieux barreaux. Et vous connaissez les difficultés d'accès aux bâtiments et aux couloirs.
- Simone s'est justement rendue au pénitencier...
- Je sais. Bien maligne si elle trouve le fin mot de l'histoire. Là-bas, tout le personnel se creuse la cervelle. Galvis est vraiment fort.

Victor est bouche bée devant tant d'aveuglement.

- Moi qui pensais qu'avec toutes les informations bancaires qu'il nous avait données, il ne pouvait plus rien lui rester! reprend Marty. Je parie qu'on n'a touché que la partie

émergée de l'iceberg. Le mieux à faire, c'est d'attendre que notre homme refasse parler de lui. Je sens qu'il ne pourra pas s'en empêcher.

- Son réseau a pourtant été sacrément mis à mal, rappelle Victor, qui est en train de reconsidérer son projet de dénonciation.

- Il nous reste quelques indicateurs, et sa femme et ses enfants sont toujours quelque part dans le coin.

- Vous allez envoyer du monde chez eux?

- C'est déjà fait, mais ça n'a rien donné, évidemment. Ce n'est pas là qu'il va se planquer. Mais quand il aura recommencé les opérations, ça se saura, tôt ou tard.

- Vous croyez vraiment?

- Absolument. Bon, je vous laisse, j'ai d'autres dossiers en cours. A plus tard!

- A plus tard!

Victor raccroche et considère Simone d'un air dubitatif.

- Vous ne tenez pas tant que ça à faire de la prison, dit-il. Vous êtes dans quel camp, en ce moment?

Elle le regarde sans comprendre.

- Moi-même, j'en viens à me demander dans quel camp je suis, poursuit-il. Ça m'embêterait un peu que Brown ait des soucis. Et je ne vous en veux pas tant que ça non plus. Quant à la police, apparemment, elle ne tient pas tant que ça à retrouver le Psy pour le moment. Allez, filez! Et arrêtez de soupirer continuellement.

Comme elle reste assise, l'air hébété, il la prend par le bras et l'entraîne jusqu'à la porte.

- Votre avion part quand, déjà? Dans trois jours? Allez vite me faire recoudre cette arcade sourcilière.

- Victor... Vous êtes gentil, mais...

- Ne me remerciez pas. Ah oui! Il serait peut-être imprudent de retourner tout de suite vous installer chez vous. Ce Juan connaît votre famille à Genève. Imaginez que son père soit vraiment mal au point....

- Je ne crois pas qu'il me fera l'honneur de me pourchasser encore. Juan sait maintenant que la vengeance est encore une forme d'attachement. Je pense que je ne le reverrai jamais. (Elle retient encore un sanglot.) Je ne veux plus penser à lui, mais je ne vais rien faire non plus pour l'éviter.

Elle franchit le seuil. Il hausse les épaules dans un geste fataliste.

- Vous êtes dingue et suicidaire, mais majeure et vaccinée. Filez, je vous dis! et que je ne vous revoie plus, moi non plus!

Il referme la porte derrière elle.

Chapitre 51

Un an après.

Simone est devenue plus régulière, reste fidèle à un emploi de secrétaire-réceptionniste, dans un bureau d'architectes où elle a été engagée à son retour d'Amérique, sans aucun piston. Ayant trouvé sa mère fatiguée – peinant à faire quotidiennement des travaux de traductrice mal payés et qui lui usent les yeux – Simone travaille maintenant à plein temps, non seulement pour la soutenir, mais aussi pour oublier le mal-être de sa propre existence.

Où puise-elle toute son énergie ? C'est un des mystères de sa nature féminine et délicate. Ses insomnies tenaces ne réussissent pas à saper sa vitalité; au contraire, son énergie nerveuse lui donne la force d'échapper à cette même énergie nerveuse; et elle trouve dans les obligations qu'elle s'est imposées un dérivatif à une existence retirée.

D'une certaine façon, elle a mûri pendant cette année. Se tenir droite et se montrer souriante ne lui sont plus aussi difficiles qu'avant. Elle porte ses verres de contact, se couche tôt et n'a plus eu de crises d'épilepsie ; quant à son eczéma, elle le soigne mieux que par le passé. Ses cheveux ont repoussé, sauf sur un emplacement de la taille d'une pièce de deux francs, qui semble destiné à lui rappeler la fragilité et la

fugacité de toute gloire (sa chevelure a toujours été une de ses plus grandes fiertés). Elle reste timide, mais a acquis une sorte de détachement. Les gens raisonnables, se dit-elle, n'aiment pas au-dessus de leurs moyens. Les gens moches et raisonnables aiment des gens quelconques. Seuls les fous tombent amoureux des femmes fatales ou des idoles des magazines. C'est pourquoi Simone a maintenant décidé de se cantonner aux limites du possible : parmi les êtres du sexe opposé, elle n'en aime plus qu'un, le chien Wolfy, d'un amour platonique, payé de retour.

Alberto est toujours en Suisse, lui aussi. Il a hérité d'une nouvelle identité et s'appelle maintenant Claudio Prigente. Il vit à Liddes, un village de montagne, où Anatina l'a rejoint - rebaptisée, elle, Vera Wallis. Elle est complètement désintoxiquée, a écrit Alberto. Mais Simone sait que ce genre de résultat n'est pas tant un acquis qu'un combat à mener en permanence.

Si Simone et Alberto échangent de temps en temps des cartes postales, chacun a mémorisé l'adresse de l'autre et soigneusement détruit toute trace physique permettant de remonter sa piste.

Ce soir-là, en regagnant l'appartement qu'elle partage toujours avec sa mère, Simone trouve une enveloppe assez épaisse sur laquelle elle reconnaît l'écriture d'Alberto; dedans, il y a une invitation pour un concert d'une fanfare, un billet de train et un bon pour une nuit dans un hôtel de Liddes. Le tout sans un seul mot d'accompagnement.

Simone n'en croit pas ses yeux. Quelle folie, de la part d'Alberto ! La rente provisoire qu'il touche de la *Drug Enforcement Administration* lui permet tout juste de vivre et de suivre un cours par correspondance dans le domaine bancaire. Quand le cours sera terminé et qu'il saura un peu le français, il faudrait qu'il gagne lui-même sa vie.

Simone décide de faire une entorse à sa vie de recluse et de se rendre à cette invitation. Elle ira donc écouter la fanfare « Les Mastards du Bagnard ». Le concert a lieu un samedi ; elle n'aura pas besoin de manquer le travail.

Pour une fois, elle laisse donc à la propriétaire légitime de Wolfy le soin de promener le cher toutou.

Chapitre 52

Dans le train, au bout d'un moment, Simone ferme son roman policier. Elle n'arrive pas à se concentrer. Une angoisse la tenaille.

Regardant le paysage défiler, elle se souvient de ses peurs de quand elle était petite, et aussi du sentiment d'enfer qu'elle a eu un jour, dans un tram, à l'idée d'une machine à penser dans sa tête, qui ne s'arrêterait jamais.

Pourquoi est-il si difficile de trouver la paix intérieure ?

Les montagnes se dressent, décor sauvage, grandes, hautes, larges et tranquilles.

Il ne faut pas moins de deux changements de trains et d'une étape en car pour atteindre le village de Liddes. Le concert de la fanfare doit se donner dans la nouvelle grande salle communale. Simone s'y rend après avoir déposé son sac à l'Auberge des Alpes.

Dans les vallées de Bagnes et d'Entremont, le terme « bagnard » désigne un poêle en pierre ollaire capable de diffuser de la chaleur très longtemps à partir d'un seul bout de bois. Plus le bout de bois est gros (un « mastard »), plus la chaleur est diffusée longtemps. C'est de là que tire son nom la fanfare « Les Mastards du Bagnard ».

Des auditeurs sont venus d'un peu partout dans la vallée. Les musiciens, parmi lesquels Simone distingue Anatina, portent des uniformes disparates. Des « multiformes », pourrait-on dire, pas très bien ajustés à leurs tailles respectives,

piochés sans doute dans les réserves de diverses fanfares ou dans quelques greniers.

Quand le chef apparaît, le cœur de Simone fait un bond : c'est Juan ! Revêtu lui aussi d'un multiforme mal ajusté : la casquette n'est certainement pas originaire de la même vallée que le pantalon...

Et déjà le concert commence, incroyable, indescriptible, d'une beauté sans bornes. Il y a des parties chorales, tantôt en anglais, tantôt en français, tantôt même en patois local. Anatina joue de la clarinette, instrument qu'elle maîtrise tout aussi bien que la harpe. Et à un moment, elle chante :

« Nous, dont les mains sagaces tracent
Ce que nos peaux vibrantes effacent,
Retenant un instinct immense... »

Les trompettes sont étincelantes, les trombones enivrants, et un hautbois solitaire laisse percer sa note tragique. Tous les musiciens remuent en jouant, emportés par le swing ou parfois par un mouvement plus rock et plus martial, non hors de propos dans une fanfare. Le chef bouge lui aussi, il est d'une expressivité intense, méridionale, communiquant son art avec générosité et exigence aux musiciens, qui gardent tous l'œil rivé sur lui, au mépris de leurs partitions.

Elle aperçoit Alberto. Curieusement, il n'écoute pas la musique mais est en train d'additionner des colonnes de chiffres dans un calepin.

Puis Simone l'oublie. Elle oublie tout ; même sa passion pour le jeune chef de cette formation d'un nouveau genre, passion qui lui a secoué le cœur sitôt qu'elle l'a aperçu, s'estompe devant un sentiment d'amour plus large, qui englobe l'humanité entière, Wolfy, la montagne, la plaine et toute chose.

A la fin du concert, Simone quitte la salle dans un état second, suivant le reflux d'un public très généralement conquis, quoique étonné ; elle se retrouve dans la halle d'entrée, où des gens se saluent et causent, et où les musiciens, toujours en « multiformes », se mêlent à la foule. Alberto-Claudio est là, lui fait un signe et se dirige vers elle.

Simone le remercie pour l'invitation en Valais. Il a un geste de grand seigneur, puis se met à parler de sa vie à Liddes. Les lendemains de la gloire ont été rudes pour lui quand il est arrivé sous sa nouvelle identité.

- Je connaissais personne, dans ce bled, raconte-t-il à Simone. Les gens ne causent ni anglais, ni espagnol. Je regrettais presque la taule.

- Les Suisses sont lents à se lier, dit Simone. Ce pays souffre d'un manque de communication.

- Heureusement que Vera est venue. Ça a tout changé.

- Vera ? Ah oui, Anat... Je ne savais pas qu'elle et Juan étaient restés en contact, dit Simone.

- C'est purement professionnel, assure Alberto. Il a acheté une maison dans le village. Je te l'ai pas écrit. Au début, ça me plaisait pas beaucoup, cette proximité avec l'ennemi. Tu avoueras que ça paraît absurde, de partir se planquer au bout du monde pour s'y retrouver voisin avec un membre du clan adverse. Mais tout se passe bien. On s'entraide pour apprendre la langue. Pour ça, il est plus doué que moi. Mais pour le reste, il est à moitié nase. Il claque tout son argent pour entretenir sa famille aux goûts de luxe, les dix orphelins qu'il a adoptés en Amérique du Sud, ses ex-copines... Sans compter qu'il doit payer une amende de quatre-vingt mille dollars à cause de l'émission de télévision. J'essaie de m'occuper de sa comptabilité. Pour dire, il est presque aussi fauché que moi.

- T'es fauché et tu m'as payé l'hôtel ! T'aurais pas dû !

Alberto hésite, puis lâche, l'œil candide :

- Disons qu'on s'est partagé les frais, lui et moi. J'ai payé l'enveloppe, et lui le contenu.

- L'hôtel, le train, tout ? C'était lui ?

Simone sent de nouveau son cœur battre plus vite. Elle reprend :

- J'aurais imaginé que les débouchés musicaux seraient plus limités ici qu'en Floride.

- Ben tu vois, le monde est plein de gens prêts à ramer dans la grande galère artistique.

- Et toi, Alberto, tu rames dans la grande galère de l'exil.

- Moi ? Oh oui. De toute façon, j'ai l'habitude, fait-il d'un ton désillusionné.
- Ça ne t'a pas trop plu, cette musique, observe-t-elle. T'étais plongé dans tes calculs.
- Oh si, bien sûr, répond-il, mais je les ai tellement entendu répéter... La création me fascine de plus en plus. Et la vie est un miracle de tous les instants.

A ce moment, Vera-Anatina se joint à eux et passe son bras sous celui du Colombien, dont le visage s'éclaire. Elle est devenue plus belle que jamais. Simone n'a plus de doutes sur la réussite de sa désintoxication.

* * *

Un peu plus tard, Simone remonte la rue du village à pied pour regagner son hôtel quand elle est rejointe par Juan.

- Salut.
- Salut.

Ils marchent quelques instants en silence, puis elle ose lui demander :

- Alors, ton père? Il n'est pas mort?
- Mort? Il est en Colombie et se porte comme un charme. Il a changé d'identité, comme Claudio.
- C'est si facile que ça?
- Là-bas, très facile. Faux papiers, trucages d'empreintes digitales, il y a toutes sortes de combines.
- Et ta mère, ta sœur?
- En Colombie, elles aussi.

Nouveau silence.

Quand il lui passe le bras sur l'épaule, elle est envahie d'un délicieux frémissement et se serre contre lui.

- Tu te rappelles, quand tu voulais venir dans mon lit? demande-t-il.
- Oui.
- Et tu te rappelles, dans la fameuse émission, ce que tu as dit à propos du sexe?

- Le désert du cœur... murmure-t-elle.
- On le traversera un de ces soirs, d'accord?

Simone ne répond rien. Mais elle se serre plus étroitement contre lui.

FIN